Laurent POTVIN (1920-)

Frère mariste

(2003)

L'Afrique aux mille couleurs

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...).

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Laurent POTVIN [1920-]

L'Afrique aux mille couleurs.

La Baie, Saguenay, 2003, 173 pp. Texte inédit pour Les Classiques des sciences sociales.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 27 mars 2013 de diffuser cette monographie dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : Laurent_Potvin@uqac.ca

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 30 mai 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Laurent POTVIN

Frère mariste

L'AFRIQUE AUX MILLE COULEURS

La Baie, Saguenay, 2003, 173 pp. Texte inédit pour Les Classiques des sciences sociales.

Table des matières

[Préface](#)

- Chapitre 1. [Collèges et écoles : au cœur du développement.](#)
- Chapitre 2. [Église : formatrice de chrétiens et de citoyens.](#)
- Chapitre 3. [Collaboration : un atout puissant.](#)
- Chapitre 4. [Religieuses : des collaboratrices en éducation et en santé.](#)
- Chapitre 5. [Événements : le domaine inconnu de chaque jour.](#)
- Chapitre 6. [Pays et coutumes : savoir voir et apprécier avec prudence.](#)
- Chapitre 7. [Santé : domaine important du bien-être élémentaire.](#)
- Chapitre 8. [Animaux et insectes : nos amis et parfois nos ennemis.](#)
- Chapitre 9. [Plantes : un jardin merveilleux à savoir utiliser.](#)

[Mot de la fin.](#)

*Aux amis, à nos collaboratrices
et collaborateurs qui ont consacré un pan
de leur vie au service de la jeunesse camerounaise,
avenir de cette nation, avenir de l'Église.*

Akono

Saa

Ombessa

Makak

Bafia

Bafoussam

Yaoundé

Makoua

C'est en 1967 que je prenais contact la toute première fois avec une partie de l'Afrique lors de ma première visite au Cameroun avant de passer dix-sept ans dans la grande forêt équatoriale de ce pays au soleil radieux. Malgré que ce soit le seul pays que je connaisse dans cet immense continent, je me crois autorisé, selon ce que j'ai pu percevoir et apprendre, à parler de *l'Afrique aux mille couleurs*. De plus, j'estime que l'histoire et l'actualité m'y autorisent...

Ces mille couleurs sont reliées aux êtres humains qui y vivent, à leurs coutumes, à leurs mentalités si disparates, à leurs façons de se vêtir et de se nourrir, à leur échelle de valeurs. Couleurs de leurs flores, de leurs faunes, de leurs climats si variés du nord au sud. Couleurs de leurs activités artistiques, artisanales, agricoles, culinaires, commerciales, politiques... Couleurs des efforts de ces populations vers le développement obtenu grâce surtout aux progrès de l'éducation et de la coopération avec les forces internationale en vue d'un mieux-être. Tous ces éléments permettent aux visiteurs attentifs et aux observateurs dotés d'un sens normal de sympathie de se rendre compte d'un développement qui finira par aller vers une sorte d'évolution progressive plus rapide...car Rome ne s'est pas bâtie en un jour!

Ce que le lecteur lira ici, ce sont des souvenirs multiples et des appréciations variées et personnelles d'un éducateur qui a vécu parmi une jeunesse dynamique et des collaborateurs et collaboratrices désireux de donner le meilleur d'eux-mêmes à cette jeunesse. Cette jeunesse : avenir de la nation et avenir de l'Église !

Je parle de personnes, - et j'en nommerai plusieurs !- qui ont voulu participer à ce qu'on appelle «la direction de la croissance». Pour cela, ils ont exercé, souvent avec un rare bonheur, leurs talents comme ceux de planificateurs, architectes, constructeurs, patrons, manœuvres, enseignants, formateurs d'enseignants, directeurs de collège, bibliothécaires, créateurs et animateurs de mouvements apostoliques, financiers, collecteurs de fonds, guides religieux, conducteurs de machine lourde, optométristes, infirmières, puisatiers, etc.

Je parle aussi d'animaux dont il faut ici souligner les rôles. Animaux de basse-cour ou animaux de compagnie, bien sûr, tous animaux de première utilité. Ils assurent nourriture de qualité, protection

contre la vermine, protection contre les dangers de l'isolement dans la grande forêt équatoriale.

Les personnes dont je parle sont avant tout des personnes d'Église – missionnaires religieux ou laïcs - qui répondaient généreusement aux invitations des évêques pour exercer une action dans la pastorale d'ensemble selon les directives de Vatican II. Ces personnes ont toujours travaillé dans un réseau serré de collaboration avec les parents d'élèves, les curés des missions et tous les éducateurs du milieu, ceux du primaire comme ceux du secondaire. Plusieurs des personnes dont je parle sont déjà décédées et ont touché leur récompense auprès du Maître qu'elles ont servi dans l'effacement et avec un zèle désintéressé.

Le rouge soleil d'Afrique brille toujours, mais il donne naissance à une immense forêt verte. Le rouge, couleur du feu et de l'amour. Le vert, couleur d'espérance! Rouge et vert, avec toutes leurs nuances...cela donne bien, au minimum, **mille couleurs, mille et une couleurs pour ne pas en oublier!**

Laurent POTVIN

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 1

COLLÈGES ET ÉCOLES

Pour assurer le développement harmonieux d'un pays : la démocratisation de l'enseignement, c'est-à-dire l'école pour tous.

Construire un collège en brousse

[Retour à la table des matières](#)

En 1965, les Frères Maristes, Province de Desbiens, dirigent un important collège à Makoua, Congo-Brazza. Le président Fulbert Youlou avait dû fuir le pays pour se réfugier en Espagne avec sa suite : le marxisme-léninisme s'était emparé du pouvoir. Un nuage noir menaçait cette fondation si prometteuse. L'enseignement catholique était menacé, mais on tolérait les écoles de formation des « *serviteurs de l'Église* »... On parlait ainsi des séminaires, petits et grands, quand on mentionnait les « *serviteurs de l'Église* »... On parlait aussi des missionnaires. La situation de l'Église devenait insoutenable avec la mise sur pied de la JMNR : Jeunesse Marxiste de la Nouvelle Révolution. Ces jeunes étaient très actifs dans les collèges privés catholiques et faisaient régner une sorte de terreur latente. Résultat : religieux et religieuses de tout le pays, d'un commun accord, en sortirent laissant

écoles et collèges sans direction et sans leurs meilleurs professeurs bien que, là encore, les nouveaux maîtres du pays avaient promis de respecter les «*serviteurs de l'Église*».... Au lieu d'assouplir la situation faite aux écoles et collèges, le gouvernement appela des centaines de professeurs russes communistes qui savaient à peine le français, la langue d'enseignement...

Dans ce gigantesque exode, les Frères Maristes laissèrent deux Frères en observation au petit séminaire de Makoua, voisin de leur collège, et dirigé par les Spiritains. Du jour au lendemain, le collège Champagnat devenait le collège Salvador-Allende ! Les autres Frères durent quitter de nuit afin de faciliter un départ incognito après avoir chargé dans une remorque tirée par un tracteur International le peu de matériel qu'ils pouvaient emporter : un groupe électrogène Vandœuvre, du gasoil pour la route, des accessoires de cuisine, du linge et quelques menus objets.

Makoua est situé sur la ligne de l'équateur géographique. La sortie du pays se fit par des pistes de brousses misérables. Mais le vieil International résista fort bien à un tel voyage : ce dont les Frères doutaient fort au départ. Les Frères partaient donc sans papier leur permettant de passer les frontières. Ils n'avaient avec eux que leurs passeports et leurs cartes de séjour congolaises. Aux douaniers du Gabon ils expliquèrent leur situation en peu de mots : on leur permit de passer afin qu'ils puissent entrer au Gabon pour passer au Cameroun ensuite : ils étaient donc des réfugiés en transit... Ils faisaient route munis d'un simple droit de passage oral compte tenu des circonstances.

Arrivés aux frontières du Cameroun, ce fut un peu plus compliqué. On expliqua aux douaniers gabonais que nous quittions leur pays... Pour eux, pas de problèmes. Et aux douaniers camerounais, on exposa la situation donnant clairement les raisons de notre fuite vers le Cameroun. Nous leur avons dit ceci :

— Nous sommes des religieux, des Frères Maristes. Nous voulons entrer au Cameroun afin de nous mettre au service de l'archevêque de Yaoundé, Mgr Jean Zoa. Nous désirons participer au développement de votre pays en travaillant à l'éducation et à l'instruction des jeunes, de vos enfants.

— Allez ! Vous êtes les bienvenus. Passez !

Notre arrivée à Yaoundé avec tracteur tirant une grosse remorque rouge dans les rues de la capitale ne passa pas inaperçue !

La rencontre avec Mgr Jean Zoa, évêque de Yaoundé, dans ses bureaux situés près de la cathédrale au cœur de la ville fut sympathique. Il voyait là «un coup de la Providence», lui qui désirait depuis longtemps des religieux-éducateurs pour son patelin. Il proposa donc aux Frères la direction du collège Stoll d'Akono, un collège qui débutait dans des locaux temporaires. Les Frères du Sacré-Cœur de Makak avaient coopéré pour assurer le lancement de ce collège de brousse. Mgr nous offrait aussi un collège à Nkolmébanga, à cinq km de Saa et tout près de son village natal : Ovo-Abang. La Mission avait construit déjà une résidence pour les Frères des Écoles Chrétiennes qui devaient y ouvrir un collège privé du 1^{er} cycle. Mais ils ne pouvaient plus y venir pour le moment avant plusieurs années.

Les deux projets de fondations furent acceptés par la Province. Mais tout restait à faire ! En attendant, plusieurs Frères participèrent à l'enseignement au Petit Séminaire d'Akono dirigé par les Spiritains. Ce fut l'occasion pour eux de nouer quelques relations fort utiles avec ces missionnaires d'expérience. Les Pères Criaud, Meier, Siraud, Ditsch, Lacroix... nous furent précieux autant par leurs conseils que par leur soutien. Et aussi par leur accueil dans le presbytère d'Akono surtout, car nous arrivions au Cameroun en réfugiés avec une petite malle et le linge que nous portions...

La municipalité de Saa offrait de donner aux Frères un vaste terrain sur le flanc d'une colline, lieu superbe occupé actuellement par le CRAT. Mais les Frères ont jugé que le fait de construire un nouveau collège tout à côté du CES de Saa ne serait pas sage et ne saurait pas répondre aux besoins de la vaste région de Saa. Mieux valait décentraliser. Ils tournèrent les yeux vers Nkolmébanga. Là, le terrain offert par l'évêché pour y bâtir le collège de Saa était plat et s'étendait sur plusieurs dizaines d'hectares. Pendant deux ans, une corvée anima les gens du milieu qui vinrent nombreux débrousser et abattre des arbres jugés dangereux quant à l'implantation des futurs bâtiments. Les Frères et plusieurs élèves y travaillaient aussi après la classe et les jours de congé. Ce vaste chantier fonctionna activement de 1968 à 1970.

Les Frères de Saa s'occupèrent rapidement des plans du futur collège. Ceux désignés pour Akono en firent autant. Pour Nkolmébanga, l'architecte suisse Stroebel prépara des plans très élaborés : grand collège à deux étages, en dur évidemment selon le souhait des parents d'élèves consultés. Des collèges de grand renom, La Retraite et Vogt de Yaoundé, Sacré-Cœur de Makak étaient tous trois à étages... Les plans furent soumis au conseil provincial qui se rendit vite compte que cela exigerait un budget colossal...allant chercher le million et le dépassant même...

Durant cette même période, deux cases furent construites aux frais de la Province. Une logeait les Frères qui travaillaient au chantier pour assurer une surveillance même et surtout de nuit. Une autre pour servir à M. Reid, notre 3^e coopérant accordé par l'ACDI, qui voulait s'occuper d'un petit pensionnat où logeaient des jeunes particulièrement brillants et trop loin de leurs foyers. Il effectuait lui-même une bonne sélection de ces jeunes qui, faute de moyens financiers, ne pouvaient pas payer tout l'écolage demandé par le collège. De plus, il en assurait la supervision comme tuteur.

Construire en brousse, à 75 km de la capitale, relève du défi ! Pour des nouveaux venus, trouver du sable, de l'eau, du ciment, du bois, du fer, enfin tout ce qu'il faut pour une construction de cette envergure exige démarches et recherches. Cela demande aussi d'en assurer parfois le transport. La gare la plus proche pour le transport du ciment venant de Douala se trouve à Obala, à 35 km du site choisi. Il y aurait une longue relation fort intéressante à rédiger et qui tiendrait plus du roman que de l'histoire !

Sur les entrefaites, le Ministère des Affaires Extérieures d'Ottawa écrivit au Conseil provincial de Desbiens demandant si la communauté voulait faire des réclamations auprès du Congo-Brazza pour obtenir le remboursement pour les frais encourus lors de la construction du collège Champagnat que nous y avons érigé et équipé à nos frais : classes, salle de rencontres, laboratoires, dortoirs pour environ 400 élèves, réfectoire non encore inauguré, résidence des Frères... Le Conseil répondit que nous ne voulions rien réclamer à cet État afin que tous nos biens laissés sur place servent au profit de la jeunesse de ce pays.

Un ciel radieux se leva bientôt sur notre nouvelle mission camerounaise car, cette réponse tout à fait désintéressée fit sans doute son effet de surprise sur les autorités fédérales. Alors, un certain Monsieur Rousseau, celui qui a dirigé les travaux de l'Expo 1967, ancien ambassadeur du Canada au Congo-Brazza et ami des Frères chez qui il avait souvent demeuré lors de ses chasses occasionnelles aux buffles, intervint discrètement pour nous obtenir une sorte de compensation devant notre refus de réclamer quoi que ce soit à ce pays. L'aide proposée était à deux volets. On nous offrait ceci :

- Pouvoir bénéficier des fonds de l'ACDI qui s'intéressait beaucoup alors aux œuvres d'éducation. Salaires et voyages de nos professeurs canadiens, Frères ou laïcs, au Cameroun seraient à la charge de cet organisme.
- Pouvoir recevoir de l'aide pour la construction de notre collège de Saa, aide fournie par l'ACDI toujours. On nous dit : «Quand vous mettrez un dollar pour les constructions, nous en mettrons deux. Nos trois conditions :

 1. Fournir à l'ACDI un rapport mensuel photographique et écrit des progrès de ce chantier.
 2. Soumettre un rapport financier mensuel de l'argent que nous vous remettrons au tout début des travaux pour ce projet.
 3. À la fin du chantier, nous faire parvenir un dernier rapport global.

Vous vous en rendez compte ! Des conditions très avantageuses !. Nous avons obtenu que les FF. Georges Daigle, Gaston Allard, Pierre-Yves Tremblay, Firmin Aubut soient coopérants ainsi que deux laïcs : MM. Lawrence Villeneuve et Michel Tremblay. À ces deux coopérants, nous avons l'autorisation d'en ajouter deux autres. Il nous suffirait de les demander à l'ACDI. Pour tous ces maîtres : salaires, voyages, frais de bagages payés. Sortie annuelle obligatoire du pays durant les vacances pendant quelques mois aux frais de l'ACDI.

Nous avons bénéficié de ces conditions très avantageuses pendant plusieurs années. L'ambassade du Canada à Yaoundé nous assurait de ses services pour toute relation avec l'ACDI concernant nos deux collèges et assurait un rôle de conseillère pendant ce chantier.

Cette solution qui nous fut offerte nous permit de construire les deux collèges pratiquement sans frais compte tenu des salaires des maîtres et de la totale gratuité de leurs frais de voyages.

Il fut décidé dès lors que F. Claude Tremblay, nouvellement diplômé de l'École Technique d'Alma, irait à Nkolmébanga pour participer activement aux divers aspects techniques des travaux de construction, un vaste chantier qui, selon nos plans, devait durer deux ans.

Les plans du collège de Saa furent réétudiés selon les possibilités vu que nos terrains nous offraient de pouvoir construire non en hauteur mais en étendue, de plain-pied. La somme totale engagée dans ce projet : 150 000\$ dont nous fournissions le tiers. Plans et devis furent acceptés par l'ACDI sans problème. Les plans ont été faits par les Frères : implantation des bâtiments, élévation des murs, fermes des toits, organisation de l'électricité amenée enfouie dans le sol à partir de notre centrale, adduction d'eau par canalisations, aménagement de fosses septiques, implantation de deux sections de toilettes pour les élèves, etc., etc. Car, il convient de le souligner, il n'y avait pas de services organisés sur place : ni électricité, ni égouts et ni aqueduc. Nous devons voir à tout, y compris la recherche de l'eau, le creusage d'un puits et l'aménagement d'un château-d'eau.

Pour tous ces travaux de Saa et ceux d'Akono, les Frères Firmin Aubut, Claude Tremblay et Charles Tardif méritent des mentions spéciales, très spéciales ! Car, il convient de le signaler, les travaux de construction s'effectuaient tandis que les classes fonctionnaient normalement aux deux endroits.

J'ai visité les lieux pendant les travaux de construction. J'ai admiré la débrouillardise des Frères, leur esprit de travail et leur habilité à pouvoir encadrer des ouvriers formés sur le tas. J'ai vu ces centaines de parpaings sécher au soleil et qui venaient de sortir, tant par jour, du travail de quelques ouvriers utilisant des moules très ordinaires... J'ai admiré le travail des ferrailleurs qui préparaient en plein air sur des tréteaux de fortune les colonnes de soutien des toits et du haut des murs... Tout ce chantier ressemblait à une véritable fourmilière !

Deux ans environ après le début des travaux, les deux collèges fonctionnaient avec quelques centaines de jeunes garçons qui y préparaient leur avenir dans des locaux accueillants, clairs, bien aérés et fonctionnels. Tout le mobilier avait été fabriqué sur place par une petite équipe de menuisiers habiles utilisant des machines plutôt sommaires et beaucoup de débrouillardise et d'ingéniosité.

Le campus de Nkolmébanga comportait les éléments suivants : une vaste remise pour les matériaux à accumuler pour servir par la suite de garage, atelier pour le bois, atelier pour la mécanique, abri du groupe électrogène ; plus sept locaux de classes, une grande bibliothèque, un auditorium de trois cents places, divers bureaux pour l'administration, résidence pour dix professeurs avec cuisine, réfectoire, chapelle, salon...

F. Firmin Aubut était le superviseur de ce vaste chantier et chargé de l'approvisionnement en fournitures : sable, ciment, fer, bois et autres matériaux. F. Claude Tremblay, chef de chantier auprès des hommes, voyait à ce que tout se fasse selon les normes de la construction en brousse ! À lui seul, le problème de l'approvisionnement en sable exigeait toute une expertise.

Tous ces travaux se poursuivirent activement de 1969 à 1972. Mais d'autres agrandissements demeuraient dans nos rêves de mieux servir la population locale. Nous en parlerons plus loin ou dans un prochain volume.

La fête ! Inauguration du collège Bullier

C'est en 1975, alors que le collège était complètement organisé, que nous avons décidé de procéder en grand à son inauguration. Le programme que le comité organisateur élaborait soigneusement sous la direction du F. Paul-André Lavoie sut plaire à tous les assistants et fixer dans leurs mémoires le souvenir d'un grand moment de la vie du milieu de Nkolmébanga. Après tant d'années d'espoir et de promesses, enfin il y avait là, sous nos yeux, une réalisation inscrite dans le ciment ! Le milieu possédait un établissement secondaire catholique.

Mgr Jean Zoa, fils du pays, l'ambassadeur du Canada au Cameroun, Monsieur Châtillon, un représentant officiel de l'Éducation nationale, le préfet, le sous-préfet, le maire, le chef coutumier, le directeur de l'Enseignement catholique, les curés des paroisses voisines avec les religieux et religieuses des environs figuraient parmi les invités de marque. Les élèves du collège et leurs parents étaient bien sûrs aussi de la fête, car, ce que nous fêtions, c'était une organisation qui se voulait à leur entier service.

La célébration solennelle d'une messe par notre évêque ouvrit cette splendide journée qui se passa, comme il se doit en Afrique, sous un soleil de plomb. D'ailleurs, quand la fête est belle, on ne sent jamais la chaleur !

La partie religieuse terminée, le programme accorda un moment de répit à l'assistance : la visite des lieux magnifiquement décorés et fleuris comme il se doit. Puis l'hymne national ouvrit la seconde partie de la fête. Les discours de circonstance vinrent souligner l'étroite coopération des autorités civiles et religieuses du Cameroun, avec le gouvernement du Canada et les Frères Maristes. « Cette solide collaboration a produit ce que vous voyez sous vos yeux : ce magnifique campus avec ses dépendances, l'auditorium de 300 places, le terrain de foot, les résidences des Frères et des Sœurs, etc., etc. Cette coopération a fait surgir, en pleine brousse, ce collège si bien décoré en ce jour solennel, un collège appelé à s'agrandir avec le temps pour former une jeunesse d'élite, avenir de la Nation et avenir de l'Église. »

À l'occasion de ce grand moment de la fête, le nom du Père Pierre Bullier fut rappelé au souvenir des gens. Ce dynamique missionnaire français s'est montré très actif en fondant dans la région plusieurs écoles primaires alors qu'il était curé de diverses paroisses. C'est le Père Dubourget, en accord avec les Spiritains de la mission, qui donna le nom de Pierre Bullier au nouveau collège que l'ACDI et les Frères Maristes venaient de construire à la mission centrale de Nkolmébanga.

Tandis que les principaux invités prenaient le dîner au réfectoire de la communauté, le collège offrit aux parents et aux élèves un repas sous les palmiers. Un groupe folklorique camerounais aux costumes traditionnels sut magnifiquement agrémenter le repas par des danses et de la musique de circonstance et de la bonne 33 froide, cette excel-

lente bière nationale, servie en abondance avec un supplément de vin de palme.

Le Frère Paul-André, maître de cérémonie, profita de la circonstance en fin de repas pour souligner le rôle du F. Georges Daigle, premier directeur du collège, des Frères Charles Tardif, Claude Tremblay et Firmin Aubut comme architectes-planificateurs-constructeurs de tout cet imposant campus si bien aménagé sous les grands palmiers protecteurs. Il mit un accent spécial sur le rôle tout à fait remarquable joué par le F. Firmin Aubut durant la construction et la mise en route du collège dans ses nouveaux locaux; il souligna que son rôle se poursuivait toujours à l'avantage de la jeunesse camerounaise.

La journée se passa fort agréablement. Tout en déambulant sur les vastes terrains du collège où l'aménagement paysager frappa les regards, les connaisseurs purent juger du travail colossal que tout cela avait exigé. Cet aspect important, celui de l'apparence générale d'un campus, avait été confié à une personne au goût éprouvé : F. Paul-André Lavoie. Déjà, après si peu d'années d'existence, le campus avait fière allure. Dans le soir illuminé de cette journée, la Place de l'Étoile illuminée permettait aux gens de lever les yeux pour apercevoir la forte ampoule qui scintillait, telle une étoile toute proche, au bout du mât où flottait avec fierté, à la fin d'un événement mémorable, le drapeau camerounais.

La devise du Cameroun PAIX , TRAVAIL, PATRIE figurait en majuscules bien en évidence sur le mur de la bibliothèque du collège. Les nombreux visiteurs en ce jour d'inauguration l'avaient fort bien remarquée. Les responsables du collège voulaient que cette devise soit inscrite encore avec plus de profondeur dans le cœur de chaque bulloise et de chaque bullois afin que la nation entière progresse vers cet idéal en trois points, un idéal séduisant. Déjà, leurs efforts dans ce sens commençaient à produire des fleurs. Et ils attendaient les fruits... souhaitant que ces fruits dépassent de beaucoup la promesse des fleurs !

Quand je quittais le collège Bullier, après 17 ans de présence continue, les classes du collège étaient constituées en grande majorité par les enfants de ces élèves fondateurs!

Les murales de Bullier

Vers 1980, les responsables du collège Bullier voulurent lui donner un cachet tout à fait spécial en faisant parler les murs de cette institution d'éducation.

Oui, les murs se sont mis à parler...et en couleurs, s'il vous plaît. Nous avons établi d'abord un plan général afin d'utiliser les murs les plus visibles du collège comme porteurs de ces messages. Et voici ce que notre plan a donné avec la collaboration étroite et intelligente de l'artiste choisi. F. Paul-André connaissait un jeune homme talentueux de Yaoundé : Atini Charles, un habile dessinateur doué d'une imagination fertile et d'un goût très sûr.

Nous avons donc fait le choix de longs trois murs du collège pour illustrer nos messages.

Le mur de façade voulut rappeler aux yeux et aux cœurs de tous les passants comme à ceux des visiteurs la devise du Cameroun. On l'inscrivit en grandes majuscules au haut du mur du bâtiment central :

PAIX TRAVAIL PATRIE

De plus, nous avons voulu rappeler que l'éducation que nous donnons en ce collège se rattache à deux grandes traditions historiques : France et Angleterre. Entre les espaces situés de part et d'autre des fenêtres des bureaux de la direction et du secrétariat, nous avons illustré cette idée par la tour Eiffel et la tour de Londres, deux pôles majeurs de la civilisation dont a bénéficié le Cameroun où deux langues sont largement parlées sur tout le territoire : le français et l'anglais.

Des divers aspects des programmes que nous suivons ici furent présentés par un majuscule compas, un triangle équilatéral, un livre largement ouvert où figurent quelques formules scientifiques fonda-

mentales et une croix évocatrice de la formation poursuivie dans ce milieu étudiant, une formation toute imprégnée de christianisme.

Le mur qui donnait sur les cours de récréations, au bout de la bibliothèque, présente en larges thèmes l'histoire des découvertes qui ont transformé le monde. Les premières techniques se vivent sur le continent africain ; de la tente, les Égyptiens passent aux pyramides ; puis le moyen-âge suit avec ses châteaux, ses cathédrales, ses monastères pour en arriver à l'ère industrielle avec ses usines aux hautes cheminées. Enfin paraît le Cameroun et la cathédrale de sa capitale Yaoundé. Nous tenons à démontrer par là que le chrétien doit savoir mettre Dieu au centre de tout. Sous cette vaste murale, une pensée inspiratrice invite le jeune lecteur attentif à prendre une décision puis à passer aux actes :

J'apporte ma pierre à la construction du monde.

Venons-en aux autres tableaux. Sous des couleurs gaies et vives, quelques élèves en pleine activité durant deux compétitions sportives : foot-ball et volley-ball. Nous voulons montrer par là que le programme que nous suivons ici se révèle un programme bien équilibré ne se bornant pas aux côtés intellectuels et religieux. Nos programmes intellectuels comme religieux se soucient aussi de la formation corporelle si importante pour apprendre la participation au sein d'une équipe lors des activités de détente où nous apprenons que la paix et la bonne entente doivent régner sur notre planète en commençant par s'établir entre nous, dans notre milieu étudiant lors de nos compétitions sportives.

Les autres grandes murales figurent, elles aussi, sur un long mur aveugle situé en arrière de la bibliothèque. Elles illustrent, en quatre grands tableaux progressifs, la vie scolaire de jeunes garçons et filles du primaire, au secondaire et à l'universitaire pour en arriver à la réussite dans la vie.

Enfin, le jeune homme diplômé, sorti de l'université et bien établi dans la vie, reçoit dans sa maison bien rangée la visite de son ancien

directeur, F. Firmin Aubut, et d'un de ses anciens professeurs, M. Manga Donatus, deux personnages que nous reconnaissons très facilement à leurs sourires radieux... Ils sont heureux de rencontrer un ancien qui a su si bien profiter de la formation reçue au collège Bullier et qui lui fait pleinement honneur.

Toute cette réalisation de murales s'est voulue une leçon vivante de civisme et de fierté, la fierté d'être Camerounais et de se préparer, dès le collège, un avenir marqué un jour au sceau de la réussite grâce au travail personnel et à une réponse généreuse donnée aux efforts des éducateurs.

Avec les années, - elles ont déjà plus de vingt ans - ces peintures se sont très bien conservées malgré le soleil, les pluies et les passants. Elles sont toujours là comme sources d'inspiration car les générations de bulloises et de bullois ont su les respecter tout en les admirant. Ainsi, les visiteurs et les générations de collégiens qui se suivent peuvent encore admirer ces murales et se laisser interpellé par elles. Elles livrent toujours le message global très clair : **«Le succès est au bout de l'effort !»** C'est là un message dynamisant que bulloises et bullois ont souvent entendu de la part de leurs professeurs durant leurs années de séjour au collège, un message qui s'est imprimé dans leur mémoire vive !

Je tiens ici à le souligner : toutes ces murales sont l'œuvre d'Atini Charles, un jeune peintre que le F. Lavoie avait connu alors que cet artiste était en train de peindre l'église d'Akono. Il avait été frappé par son style, les couleurs chaudes qu'il utilisait et la sûreté de goût de l'ensemble de ses peintures. Les murales de Bullier ont pour leur part contribué à lui obtenir des nouveaux contrats à Yaoundé et à Akono, au collège Stoll, où son talent a pu donner vie à des œuvres remarquables.

Merci à l'artiste délicat d'avoir su si bien employer ses couleurs chatoyantes pour que ces mêmes couleurs en viennent à mettre dans l'avenir et le ciel de nos jeunes Africains les teintes choisies d'un avenir radieux ! L'Afrique aux mille couleurs vit ici aussi !

Atini Charles désirait bien poursuivre une carrière à un niveau international. Souhaitons que son rêve puisse se réaliser un jour pour que son talent aille mettre dans le cœur des jeunes générations de nobles ambitions !

Une riche bibliothèque de collège

F, Paul-André Lavoie mériterait une décoration spéciale comme organisateur de bibliothèques, disons « *La médaille du livre !* » C'est là une médaille qu'il faudrait créer tout spécialement pour lui !

En effet, après avoir travaillé à mettre sur pied la bibliothèque du collège Champagnat de Makoua (Congo-Brazza), il organisa celle du collège Stoll d'Akono. En 1972, alors qu'il passait au collège Bullier de Nkolmébanga, la bibliothèque avait besoin d'un bibliothécaire et d'un organisateur. F. Lavoie sut relever plusieurs défis.

Le premier était celui de trouver un local convenable. Alors, il songea à une levée de fonds auprès de divers organismes et de certaines provinces maristes particulièrement sensibles aux besoins des pays de mission. Une invitation illustrée et de fort bon goût leur fut envoyée. Les réponses favorables furent nombreuses et si généreuses que nous avons pu construire un grand local de quarante places assises et le meubler convenablement : étagères, tables de lecture, tabourets, présentoir pour les revues, classeurs pour les cartes sujets et auteurs, rideaux épais pour protéger le papier du soleil excessif, etc.

Plusieurs années après cette réorganisation, trois jeunes coopérantes françaises vinrent passer un mois au Collège Bullier pour la révision des volumes et leur classification, ce qui donna à notre bibliothèque un nouvel air de jeunesse.

À notre départ de Bullier (en 2000), la bibliothèque comptait plus de 10 000 volumes tous bien classés et en bon ordre, un présentoir de plus de 50 revues grâce à des abonnements à même le budget annuel du collège et des cadeaux de la part de certains bienfaiteurs, le tout complété par des achats aux kiosques de Yaoundé à mesure des parutions. Quant aux volumes, la section « **Littérature africaine** » recevait toujours une attention particulière car les jeunes manifestent une grande curiosité pour tous les écrits produits par des auteurs Africains ou qui concernent les problèmes de l'Afrique.

De plus, F. Lavoie a installé un système de haut-parleurs extérieurs pour diffuser de la musique afin d'agrémenter la période du repas du midi. De plus, pendant ce temps, la bibliothèque était ouverte pour

que les fervents de la lecture puissent y séjourner. Durant la récréation du midi, le micro passait quelques messages et invitaient les élèves ayant reçu du courrier à venir le chercher.

Toutes les classes y passaient une heure, parfois deux par semaine. On demandait aux jeunes un petit rapport sur chaque livre lu.

Avec l'autorisation de Mgr Jean Zoa, on a pu utiliser douze locaux de classes pour y loger avec avantage la section des 5^{es} et 6^{es}; ces locaux avaient été laissés libres par le départ d'une partie des élèves qui fréquentaient à Nkolmébanga pour Nkang Éfok. F. Lavoie y fit construire durant une vacance une aile comportant salle des maîtres, bureau de la responsable, salle de couture, bibliothèque. Tous les volumes pouvant intéresser ces jeunes lecteurs y furent groupés. Il présida ensuite à l'organisation matérielle : tables, chaises, étagères, décorations... Des cours d'explications sur la bibliothèque et ses buts, les livres, les revues, etc. étaient servis aux débutants, ces nouveaux clients de la bibliothèque, de sorte qu'ils étaient à même dès leur arrivée à Bullier de profiter de cet important service et de bien s'initier à l'usage intelligent et profitable d'une bibliothèque.

De sorte que les deux bibliothèques de Bullier étaient fort bien cotées même si l'on regarde l'ensemble des établissements scolaires de haut niveau du pays.

Ces inscriptions en début d'année...

Il faut d'abord savoir que la population du Cameroun compte une importante population musulmane. C'est pour cela que sur l'acte de mariage de tout camerounais on signale le choix qui est fait lors du mariage contracté devant le maire ou les officiers désignés : mariage monogamique ou mariage polygamique.

Un matin, un homme venant de Douala vient inscrire son garçon en classe de 3^e. Il désire le changer de collège et le placer ici où il demeurera chez un tuteur de sa parenté. Il me précise le nom de ce tuteur. Comme il y a de la place dans cette classe et que le dossier scolaire de ce candidat est bon, je l'accepte.

Tout en versant l'écolage de son fils pour l'année entière, ce monsieur me présente la longue liste de ses épouses et de ses enfants, une liste très bien dressée qu'il tient à me laisser.

À la suite de chaque épouse, les noms de chacun de ses enfants (une ligne pour chacun) avec dates et lieux de naissance. Lors de sa visite, il avait vingt-sept enfants de ses cinq épouses. Selon une coutume que j'ai notée très souvent, c'est la maman qui se rend responsable de l'écolage de chacun de ses enfants même si le père fournit une partie de cette somme. Il me remit donc cet écolage et me laissa sa comptabilité de ménage... mise à jour : un document que j'ai placé au dossier de ce collégien.

Même si l'écolage peut se payer en deux versements, je me souviens d'un moniteur de l'école primaire qui venait chaque année payer en une seule fois les cinq écolages qu'il avait perçus auprès de ses épouses. Chaque enveloppe d'argent était bien identifiée au nom de l'enfant concerné. Et les reçus étaient remis au père avec toutes les précisions voulues.

Bullier : naissance de «Jeunesse du Monde»

La **Jeunesse du Monde au Cameroun** fut fondée au collège Bullier par le Frère Paul-André Lavoie en 1972. Vers la même époque, Sœur Louise Hébert, c.n.d., fondait un groupe de ces jeunes au Collège Sacré-Cœur de Makak.

Jeunesse du Monde est un mouvement apostolique qui se situe dans le secteur jeune des Œuvres Pontificales Missionnaires.

À partir de 1973, plusieurs clubs naissent ici et là au Cameroun, mais leurs activités ne sont ni coordonnées, ni structurées. C'est en 1976 que le premier bureau est élu ainsi que le premier président : Paul-Aimé Ondoua.

Il convient de signaler ici, pour l'histoire, les collaborateurs de la toute première heure à Bullier : Messina Abéga Gilbert, Bessala Jean-Marie, Mbathonga Emmanuel, Souga Paul-Marie, Andéla Anastasie et Bimogo Louis.

Quels sont les objectifs des JM ?

- *Vivre notre foi sans frontières en actions à l'école, en paroisse, en famille, au quartier, au village, partout.*
- *Promouvoir les valeurs de la fraternité, de la solidarité, du partage et du service auprès des plus petits et des plus pauvres.*

Dix ans après sa fondation, le mouvement JM comptait déjà 72 clubs actifs qui rejoignaient environ 2 000 jeunes africains, surtout au Cameroun.

Ces progrès et les buts de JM impressionnèrent vivement Mgr Jean Zoa, président de la conférence épiscopale du Cameroun. Le 13 novembre 1986, dans sa circulaire no 24, la conférence épiscopale écrivait : *«Le mouvement Jeunes du Monde est autorisé à se développer et à déployer son action ainsi que sa pédagogie spirituelle, pastorale et missionnaire dans l'ensemble du territoire de l'Archidiocèse de Yaoundé, à côté et en collaboration avec les autres mouvements de jeunes : ACE, Cop Monde, JEC. MEJ, JOC, JAC.»*

Dès les débuts du mouvement JM, Mgr Zoa a été un guide sûr et constant. Plusieurs autres évêques du Cameroun ont favorisé les activités de ce mouvement apostolique.

Le mouvement bénéficia de deux reconnaissances importantes :

— **Par l'Église d'abord.** Le 18 avril 1988, le Cardinal Christian Tumi, président de la CENC, signa le décret de reconnaissance officielle du mouvement Jeunes du Monde.

— **Par l'État.** M. Paul Biya, Président de la République, approuva le mouvement JM par décret présidentiel en 1997.

Mais les JM du Cameroun n'avaient pas attendu ces deux reconnaissances pour rayonner par des fondations au Rwanda, en RDC, au Sénégal et en RCA

Les JM du Cameroun comptent plusieurs réalisations à leur actif :

- reconstruction d'un village de lépreux à Mayabat, en Sanaga Maritime.
- Fondation de la FICOM-J, à Paris, en 1982. Une extension du mouvement.
- Participation active à la Fête de la Jeunesse du Cameroun le 11 février de chaque année.
- Construction de deux Foyers de jeunes : Bullier et Soa.

Pour assurer la formation des jeunes, le mouvement préconise certains moyens :

- camp national à tous les deux ans;
- sessions de formation par secteur;
- journées d'amitié par zone;
- la revue;
- les circulaires;
- les visites des membres du Bureau National et de l'animateur;
- la publication du «*Guide des Jeunes du Monde.*»

Donnons la parole à Messina Gilbert, un des membres actifs de la toute première heure et toujours dynamique dans le mouvement :
« *L'œuvre des Frères Maristes pour les Jeunes du Monde reste grandiose. Pour celle du F. Paul-André Lavoie, je ne trouve pas de mot pour la qualifier. Le seul fait que ce missionnaire nous ait apporté J.M. mérite aujourd'hui que tous les Jeunes du Monde se lèvent comme un seul homme et lui rendent hommage. »*

Après trente ans d'existence, la JM étend ses rameaux sur tout le Cameroun. Les nombreuses vocations sacerdotales, religieuses et de laïcs engagés en sont encore les meilleurs fruits. Et l'arbre n'a pas fini de fructifier !

Je m'en voudrais de ne pas citer ici le témoignage du Père Jean Paré, m.c. : *«J'ai été admirablement surpris de constater comment le mouvement n'avait pas eu peur de délaissé quelques pistes canadiennes pour s'adapter davantage aux réalités camerounaises. Cela est particulièrement remarquable au niveau des objectifs.*

Nous devons aussi féliciter le F. Paul-André Lavoie. Quelle œuvre fantastique ! Quelle conception profonde de la mission ! Oui, il a merveilleusement bien compris!»

Un mouvement comporte toujours un dynamisme qui le fait aller de l'avant et progresser. C'est ainsi que le F. Paul-André Lavoie et le Père Joseph Foucher ont fondé la «Fédération Internationale Catholique des Organismes Missionnaires de Jeunes » : la FICOM-J, à Paris, en 1982. Cette Fédération a obtenu sa charte officielle du gouvernement canadien en 1983 et son siège social est à Québec. Plusieurs pays font partie de la FICOM-J : Canada, Belgique, Gabon, Italie, France, Espagne, Mexique, Porto Rico, Vénézuéla, Salvador, Équateur, Bolivie, République Démocratique du Congo, Cameroun.

Il convient de signaler ici que les OPM de Rome appuient financièrement la FICOM-J par une subvention.

Vous souvenez-vous de Quelqu'un qui a déjà parlé du grain de sénévé, cette toute petite semence qui, mise en terre, germe, croît et devient un grand arbre ? Un grand arbre a été semé jadis à Nkolmébanga... et il poursuit toujours sa croissance!

Naissance du collège Stoll

En même temps que Bullier se construisait, à 150 km plus au sud le collège Stoll lançait ses constructions permanentes. Ce collège disposait déjà de quelques locaux de classes en poto-poto aux fenêtres ouvertes à tous les courants d'air construit sur un emplacement exigü.

Ces locaux construits par un Frère spiritain aidé des paroissiens se trouvaient derrière le presbytère de la mission.

Mgr Zoa avait donné ce conseil aux Frères en recherche d'un terrain :

Derrière le petit séminaire d'Akono, vers la rivière Akono, il y a un terrain assez vaste pour y construire un grand collège. Mais il est plein d'arbres pour le moment. Je vous le donne à cette fin : bâtir un collège catholique dans ce milieu.

Nous avons tout de même demandé à Monseigneur de nous établir un écrit, une sorte de contrat dans ce sens. Les choses traînaient, traînaient ...et traînent encore ! De sorte que les Frères, sur place, reçurent un jour un cadeau d'un Spiritain, un vrai bienfaiteur, le Père Criaud : une somme de 2 000 000 de francs CFA. Même si on parle de millions, il n'y a pas là de quoi aller bien loin dans la construction d'un collège d'environ dix classes plus une résidence pour dix professeurs. Et il faut songer aussi au mobilier requis pour une telle entreprise...

Les travaux furent entrepris et menés rondement par le F. Paul-André Lavoie et F. André Côté. Une petite équipe d'ouvriers, la plupart sans expérience dans la construction, se lança dans ce projet et le mena à terme. En moins de deux ans, tout était prêt pour que nous quittions les locaux temporaires au grand plaisir de professeurs et élèves pour nous établir sur le campus.

Le collège fut baptisé du nom du curé fondateur, un géant de la mission : le Père Antoine Stoll, Spiritain alsacien. Cet homme possédait les belles qualités de ses compatriotes alsaciens : fier, distingué, ordonné, pratique, entreprenant, cultivé et possédant même deux cultures, la française et la germanique. Dans cette mission, sa première entreprise locale : construire une église. Entre 1933 et 1938, le Frère Alphonse Quémeneur et le Père Stoll, tous deux Spiritains, collaborèrent pour faire jaillir de terre une réalisation spectaculaire dans ce milieu de brousse profonde. Ce temple fut dès lors la fierté de toute la population car il avait la noble allure d'une cathédrale. La petite histoire nous rapporte que Mgr Graffin, évêque de Yaoundé, la capitale,

alors en visite à Akono, avait remarqué les superbes bénitiers de l'entrée principale. Malicieusement, il qualifiait ces bénitiers de saladiers... Le Père Stoll avait demandé à son évêque de venir consacrer son église, toute sa fierté. Monseigneur Graffin était tellement agacé par le style grandiose de cette si belle église dans un coin perdu de la brousse au point qu'il refusa tout net de venir la consacrer. Le Père Stoll se chargea lui-même de la consécration ! Mais, triomphe sur les réticences de jadis, on parle de faire une cathédrale de cette église. Avait-il le droit de consacrer son église ? Il ne se posa pas même la question car, malicieusement, une affirmation circule au Cameroun dans ces milieux éloignés des grands centres : « Au sud de Tripoli, le Droit Canon n'est pas en vigueur ! » C'est, voyez-vous, qu'il faut savoir tenir compte des circonstances de temps, de lieu, de culture, de manière, de chaleur, de pauvreté, d'urgence, etc. Et quand on vit dans de telles situations, on doit couper court et prendre une décision au lieu de se réfugier dans la procrastination...

Le Père Stoll a laissé dans le milieu d'Akono un souvenir impérissable de son passage. Il disait souvent aux gens dans ses homélies : « *Il faut traiter avec respect les choses de Dieu.* » Quelqu'un a eu l'heureuse idée de fixer cette pensée, rédigée en éwondo, sur une plaque exposée sur la route d'entrée du collège. Elle est toujours là pour rappeler aux gens un principe fondamental pour tout croyant : traiter avec respect les choses de Dieu.

Le collège qui fonctionne actuellement sur le terrain donné par Mgr Jean Zoa fait la fierté des lieux d'autant plus que les locaux laissés vacants par le petit séminaire déménagé à Yaoundé sont tous au service du collège. Ils constituent le principal pensionnat du collège qui en compte trois ou quatre autres.

L'histoire d'Akono vous sera présentée d'une façon plus extensive, comme il se doit, dans une étude à venir.

UNE LETTRE DU PÈRE ANTOINE STOLL

À l'occasion de l'inauguration du collège Stoll, le F. Paul-André Lavoie, alors directeur du collège, lui fit parvenir une invitation toute spéciale. Cette invitation plut particulièrement à celui qui donnait son nom à un collège dont il avait rêvé lors de sa charge de curé de cette grande paroisse. Il avait beaucoup semé, car il avait fondé plusieurs écoles primaires dans divers milieux de sa vaste paroisse. Parmi ces jeunes, plusieurs purent être admis à fréquenter le collège Stoll lors de son inauguration. Les chrétiens, jadis baptisés par le Père Stoll, y conduisaient leurs enfants...

Voici le texte de la lettre du Père Antoine Stoll, datée du 2 février 1969.

**Maison St-Léon,
Wolkheim-Canal
France**

Mon cher Frère Lavoie,

J'ai bien reçu votre aimable invitation pour la fête de l'inauguration Collège Stoll.

Très touché, je vous en remercie de tout cœur.

Hélas, l'état de ma santé (j'ai la goutte) ne me permet plus de faire un si long voyage. Mais, en esprit, je serai volontiers parmi vous. Et avec émotion, je suivrai le cours de vos cérémonies.

Mais d'abord, cher Frère Lavoie, permettez que je m'incline profondément devant votre humble personne, et cela avec une haute vénération, une vraie admiration, sachant bien ce que cela veut dire : Qui bâtit pâtit. Avec audace et courage vous avez posé les fondements, poursuivi avec énergie et patience, achevé avec une grand fierté, une douce joie. Je vous en félicite, cher

Frère Lavoie, ainsi que tous vos confrères, et toute votre Congrégation.

Ma reconnaissance va ensuite à tous ceux qui, de loin ou de proche, directement ou indirectement, ont aidé à finir les constructions. Je les bénis tous et je prie pour eux.

Et maintenant, ma pensée va à la jeunesse d'Akono. Ils sont tous animés des plus nobles aspirations. Au même d'arriver au sommet d'une haute culture. Et je suis, sûr, vous cher Frère, vous leur montrerez la voie, vous en ferez de vrais évolués par cette loi. «Avancez en montant. »

Enfin, cher Frère, ayez la bonté de présenter à Monseigneur J, Zoa, l'expression de mon religieux dévouement. Avec cette invitation de bien vouloir passer chez nous., à St-Léon, à l'occasion d'un voyage en France ou en Allemagne.

Nous aussi, nous sommes entrain d'agrandir, et de moderniser notre maison. Elle sera finie vers août ou septembre cette année-ci.

Mon salut cordial à tous mes amis de là-bas, mais surtout aux Pères du Séminaire, aux Sœurs, au cher Père François et à Benoît Bala.

Agréez, mon cher Frère, avec ma profonde gratitude, l'expression de mon religieux dévouement.

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 2

L'ÉGLISE

Par ses écoles et collèges, l'église veut former de bons chrétiens et des citoyens avertis.

Monseigneur Jean Zoa et les Frères Maristes

[Retour à la table des matières](#)

Mgr Jean Zoa est mort terrassé en pleine cathédrale de Yaoundé durant les obsèques de Mgr Paul Étoga, premier évêque africain du Cameroun et son prédécesseur sur le siège de Yaoundé. C'était le 20 mars 1998.

Mgr Zoa accueillit à bras ouverts les Frères Maristes, en 1965, quand ceux-ci durent quitter le Congo-Brazza, après la fuite en Espagne de M. l'abbé Fulbert Youlou, président, chassé par les marxistes-léninistes qui s'installaient dans ce pays. Cette mission avait été confiée à la Province de Desbiens, lors de la division de la Province de Lévis en 1960. Les Frères y dirigeaient un pensionnat à Makoua : le collège Champagnat fréquenté par plus de 400 jeunes. Nous devions y inaugurer un nouveau réfectoire lors de la rentrée scoli-

re...Mais il fallut tout quitter. Tout quitter de nuit, car la situation devenait de jour en jour de plus en plus délicate. Mais nous y laissions deux Frères qui, tout en enseignant au Petit Séminaire de Makoua, notre voisin, devaient surveiller l'évolution de la situation dans l'espoir qui s'est avéré vain d'un retour éventuel.

Les nouveaux occupants du pays avaient tout de même lancé un message : « Nous voulons respecter les serviteurs de l'Église... »

Les Frères quittèrent de nuit car la situation fut jugée insécure. Cependant, les Frères avaient été invités à prendre une décision - rester ou quitter - après évaluation communautaire et en accord avec Mgr Émile Vérhile, évêque de Fort-Rousset. Nos élèves étaient devenus, avec le temps, chargés de notre propre sécurité ! Armés, ils assuraient la sécurité du Collège et même celle des environs !

Les Frères chargèrent dans une remorque, en vitesse, ce qu'ils estimaient indispensable: leurs effets personnels, de la vaisselle, le groupe électrogène, quelques fûts de gasoil. Cette lourde remorque tirée par un tracteur International s'engagea sur des pistes, ici et là affreuses, de la grande forêt équatoriale vers le Cameroun, via le Gabon voisin, via Lambaréné et Ebolowa. Un autre groupe partit vers Berbérati, par la rivière Sangha, en République Centre- Africaine.

Nos élèves-gardiens, bons princes, nous laissèrent partir...

À la première frontière, celle du Gabon, des douaniers ou des gendarmes nous interceptèrent. Les Frères leur expliquèrent en termes très clairs leur situation de fuyards devant l'arrivée des marxistes-Iéninistes qui nous remplaçaient à la direction de notre collège, et que nous étions tout simplement en transit, car nous nous dirigeons sur le Cameroun pour y enseigner dans des écoles de mission. Sans problème, on nous laissa passer.

— À la frontière camerounaise, nous rencontrons encore gendarmes et douaniers. Les Frères reprennent leurs explications.

Les Frères poursuivent leur route par ces pistes imprévisibles de la grande forêt équatoriale, parsemées de trous, de bosses, de flaques d'eau, d'arbre tombés et de cent obstacles semés par la nature.

On arrive dans cet attirail et avec cet attelage dans les rues de la capitale, Yaoundé. Des réfugiés accablés de fatigue après un voyage de plusieurs centaines de kilomètres...

Les Frères se dirigent à l'évêché, situé au cœur de la ville, tout près de la cathédrale. Nous exposons notre situation à Mgr Jean Zoa. Mais, d'abord, qui est Mgr Jean Zoa ? Le Cardinal Paul-Émile Léger trace de lui dans son journal un portrait élogieux : « Mgr Zoa est vraiment un don de Dieu au Cameroun. Intelligent, simple, près des gens, facile de contact, intuitif, il saisit rapidement les problèmes et situe l'Église d'Afrique dans le contexte de l'Église universelle. Il contre-carre ainsi l'influence de certains prêtres africains qui considèrent que la présence des missionnaires blancs est un obstacle à l'africanisation de l'Église locale. »

Mgr Zoa, spontanément, se dit favorisé par la Providence devant les événements qui surviennent au Congo-Brazza. Nous admirons sa foi en la Providence qui nous conduit parfois, bien malgré nous, bien loin des sentiers que nous voudrions continuer de fréquenter...en toute sécurité.

— Mes Frères, j'ai à vous offrir deux collèges... qui n'existent pas ! Akono, qui fonctionne depuis peu grâce à la coopération des Frères du Sacré-Cœur de Makak. Les classes sont en poto-poto, donc temporaires... Tout sera à bâtir. Et Saa, au quartier de Nkolmébanga, tout près de mon village natal: Ovo-Abang. Les Frères des Écoles Chrétiennes devaient y venir enseigner. Leur résidence est même déjà prête: elle sera vôtre. Mais, ils manquent de personnel et ne peuvent y venir. Au début, l'enseignement pourra se donner dans quelques locaux vides de l'école primaire en attendant une construction...Je mets à votre disposition les terrains voulus, derrière le petit séminaire, pour y édifier votre collège. Et en attendant encore que tout cela se précise, vous pourriez enseigner au petit séminaire d'Akono. Le presbytère d'Akono est très grand: le curé pourra vous héberger en attendant. Mes Frères, je dois vous l'avouer, c'est aujourd'hui un très beau jour de mon épiscopat : des religieux qui viennent m'offrir leurs services sans que j'aie eu à les chercher !

Monseigneur nous recevait donc dans son diocèse avec une courtoisie qui ne se démentira jamais. Tous les Provinciaux qui se sont succédé auprès de lui lors de leurs visites pourraient également en témoigner. Calculons rapidement: 1965-1998, c'est-à-dire 33 ans de coopération avec cet évêque regretté...

Mgr Jean Zoa - zoa veut dire éléphant en langue manguissa, une des 220 langues du Cameroun - était un homme très intelligent et très diplomate à la fois. À l'occasion de Vatican II, nous avons pu le voir et l'entendre souvent à la télévision canadienne interviewé sur la marche du Concile au jour le jour. C'est le journaliste bien connu Aimé Major qui s'informait, à notre profit, des grands problèmes abordés récemment au Concile et de la tournure que prenaient les débats. Mgr Jean Zoa, très finement, répondait aux questions, parfois pointues, de cet homme de télévision et nous étonnait, d'une semaine à l'autre, par la clarté et l'à-propos de ses réponses et par son élocution facile et soignée. Il portait alors des jugements tout en nuances mais d'une grande limpidité.

Dans la vie réelle, il était toujours ainsi comme me l'ont confirmé les nombreux contacts que j'ai eus avec lui lors des visites que j'ai faites et au cours de mon séjour dans son diocèse.

Il avait succédé à Mgr Paul Étoga, premier Camerounais élevé à l'épiscopat, qui avait dirigé le diocèse de Yaoundé durant quelques années avant d'être nommé premier évêque de Mbalmayo, diocèse qui venait d'être détaché de celui de Yaoundé.

Dans ces circonstances, la délicatesse de sa situation ne nous échappe pas. Son clergé était en grande partie composé de missionnaires, donc d'étrangers au pays. Il dirigeait un clergé africain peu nombreux. Mais le Petit Séminaire d'Akono fonctionnait bien et le Grand Séminaire d'Otélé, sous la direction des Bénédictins puis de Mgr Sartre, S.J., était prospère. Mgr Jean Zoa devait succéder à des évêques européens et poursuivre l'expansion de son diocèse.

Mgr Jean Zoa se comporta en homme d'Église averti. Il voulut autour de lui, avec lui, des collaborateurs et des collaboratrices missionnaires qu'il fit venir ou revenir. Parmi ceux je peux citer de mémoire : Sœurs de la Providence, Sœurs de Ste-Anne, Pères des Saints-Apôtres, Clarétains, Pères du Cœur Immaculé de Marie (Scheutistes), Sœurs Scheutines, Sœurs Jésuitesses de Lyon, Sœurs de l'Enfant-

Jésus, Sœurs de St-Paul de Chartres, Pères Maristes, Frères Maristes, Pallotins, Pères des Sts-Apôtres, Sœurs Ancelles du Sacré-Cœur, Sœurs de l'Assomption, Sœurs de Ste-Croix, Franciscan Tertiary Sisters of Brixen, Dominicaines du Carmel, Daughters of Mary Mother of Mercy, Sœurs de la Charité de Jésus Christ, Sœurs de la Sainte Famille de Bordeaux, Sœurs de St Joseph de Cracovie, Sœurs de Ste-Marie de Namur, Sœurs Dorothee de Gemmo, Soeurs Comboniennes, Congrégation de Notre-Dame (Montréal), Filles de la Sainte Famille de Nazareth, Missionnaires de la Charité de Calcutta, Soeurs de Ste-Anne (Italie), Sœurs Venerini... Il faudrait encore y ajouter quelques autres communautés que des recherches aux archives du diocèse nous feraient connaître. Je ne mentionne pas ici que les effectifs de communautés arrivées au Cameroun avant son accession à la tête du diocèse de Yaoundé ont aussi augmenté considérablement durant son règne.

Énumérons maintenant le plus succinctement possible les travaux que Monseigneur Zoa envisagea et accomplit comme responsable du diocèse de Yaoundé tout en soulignant que des décisions que la Conférence Épiscopale du Cameroun dut prendre, pendant plusieurs années, étaient souvent inspirées par son Président, l'Archevêque de Yaoundé... Cette énumération vous paraîtra peut-être sèche, mais quand on sait y discerner les multiples implications que cela suppose, on conclut que cet évêque a fait un travail de titan dans des circonstances parfois extrêmement délicates pour ne pas dire dangereuses.

Contentons-nous d'énumérer ici quelques-unes de ses réalisations :

- Paroisses à créer devant les progrès de l'Église,
- paroisses à dynamiser,
- visites de confirmations dans ce vaste diocèse,
- écoles primaires à développer,
- formation des maîtres et surtout des catéchistes à assurer,
- écoles secondaires à maintenir et à créer,
- éducation des filles à favoriser, surtout au niveau secondaire,
- enseignement catholique à encadrer par le Secrétariat à l'Éducation,

- dispensaires des missions à encadrer et à développer,
- organisation des communications sociales de l'Église dans la conviction que les communications sociales constituent le carrefour de l'évangélisation,
- nomination de vicaires épiscopaux, très proches collaborateurs,
- maintien du journal L'EFFORT CAMEROUNAIS,
- création d'un journal pour les catéchistes des paroisses : NLEB BECHRISTEN,
- relations avec les nombreuses communautés religieuses de son diocèse,
- fondation du CRAT de Saa : Centre Rural d'Appui Technique,
- décentralisation des missions grâce à la création de postes centraux dotés d'une case-chapelle et disséminés le plus près possible des populations,
- fondation d'écoles ménagères pour favoriser l'éducation des jeunes filles,
- fondation d'une École d'Infirmières,
- fondation d'une école normale qui eut malheureusement une durée éphémère,
- avec le Cardinal Léger, création du Centre d'Etug-Ebe pour traiter les victimes de la poliomyélite,
- organisation financière du diocèse grâce à la Procure Centrale de Yaoundé,
- relations avec le chef de l'État et les divers ministères,
- construction du Grand Séminaire de Nkolbisson,
- construction du Petit Séminaire de Yaoundé sur la colline de Mvolyé.
- organisation à Yaoundé d'une maison pour les prêtres retraités,
- organisation du Séminaire des Aînés, à Otélé, pour les vocations tardives,
- formation spirituelle et intellectuelle du clergé,
- organisation du Centre AMA,

- divisions de son grand diocèse en coordination avec la Nonciature apostolique,
- organisation d'une Université catholique,
- construction de la résidence de l'évêque à Mvolyé, don du Cardinal P.-É. Léger,
- planification pour établir des planteurs sur des nouvelles terres à cultiver au Nord du fleuve Sanaga afin de décongestionner la région de Saa, région surpeuplée,
- mise en chantier d'une basilique à Yaoundé pour souligner les cent ans de l'Église catholique au Cameroun.

Cette liste déjà longue, je l'arrête ici tout en vous soulignant qu'elle est fort incomplète... Mais il convient de souligner qu'avant d'être élevé à l'épiscopat il s'était vivement intéressé à l'éducation populaire. Le fait de voir le nombre d'œuvres éducatives qu'il mit sur pied et qu'il encouragea ne devrait donc pas nous surprendre outre mesure.

Entre 1966 et 1972, j'ai eu l'honneur de rencontrer à trois reprises Mgr Jean Zoa pour l'organisation des collèges Stoll d'Akono et Bullier de Saa. A chaque occasion, l'accueil de Monseigneur était fort sympathique. Le même accueil, franc et ouvert, fut ménagé aux Provinciaux qui firent ultérieurement une visite aux Frères du Cameroun. Il invitait le visiteur chaque fois à sa table. Lors de ces rencontres, j'ai pu mesurer à quel point il croyait à ces deux principes forts :

- 1- Que le progrès d'un pays en voie de développement passe par l'éducation de la jeunesse.*
- 2- Que l'école catholique est un haut lieu de moralisation pour toutes les populations.*

Mgr Zoa ne manquait pas l'occasion de souligner que les autorités gouvernementales partageaient tout à fait ce même « credo » qui était bien le sien depuis qu'il était prêtre.

Mgr Zoa n'a jamais manqué de soutenir très ouvertement l'action et la présence de nos deux collèges dans leurs milieux si éloignés des

grands centres. Je me souviens fort bien d'une polémique soulevée à l'occasion d'une de ses visites pastorales à Saa. Certains missionnaires, curés de paroisses, mettaient en doute le rôle d'un collège d'enseignement de premier et de second cycle dans cette région du Cameroun, laissant entendre que les missionnaires enseignants seraient plus utiles à l'Église en travaillant en paroisse, auprès des gens, au développement, à l'initiation à une agriculture plus progressive, à l'hygiène des milieux, etc. Les restrictions sur l'efficacité de l'œuvre des éducateurs étaient soulignées parce que l'action de ces éducateurs favorisait l'exode vers les villes des jeunes scolarisés de ce milieu. Ceux qui soutenaient cela oubliaient-ils que le milieu en question était surpeuplé et qu'ils travaillaient eux-mêmes à décongestionner ce milieu-là en favorisant une implantation de planteurs dans le Mbam, vers Talba ? Mgr Zoa, sans prendre ouvertement la défense du collège Bullier, suggéra habilement que les missionnaires enseignant au collège tiennent une réunion avec les curés de la région pastorale. Autrement dit : « Expliquez-vous entre vous. » Au jour dit, un dimanche après-midi, la rencontre eut lieu au CRAT de Saa. Le directeur du collège présenta alors une liste imposante des rôles joués par le collège dans le milieu et que l'autre reproche de travailler à vider la région de ses forces intellectuelles vives n'était pas du tout mérité car l'avenir de la région de Saa, déjà surpeuplée, était bel et bien ailleurs !!! Et il terminait sa défense *pro domo* en faisant allusion à la célèbre répartie de saint Vincent de Paul à la Reine de France qui lui demandait ce qu'il aimerait faire pour mieux servir les pauvres. Sa réponse fut d'un laconisme surprenant : « Davantage ! » La rencontre se termina là, tout net. Et on n'entendit plus parler de cette objection concernant le rôle et le travail du collège Bullier !

Quelques jours après cette rencontre, Mgr Zoa recevait le compte-rendu de cette réunion historique avec la liste des quelque vingt rôles importants joués par le collège Bullier dans le milieu et dans le domaine de l'éducation. Il ne nous répondit pas, mais, chose certaine, il avait tout compris même avant cette réunion d'explication ! Les archives du collège Bullier, si elles existent encore, et celles du diocèse de Yaoundé gardent les traces écrites de ce moment de vérité... Après cet événement, le collège poursuivit en paix son petit bonhomme de chemin et joua, auprès de la jeunesse, le rôle d'évangélisation et de préparation à la vie qui était le sien et qui reste toujours le sien.

Lors de ses visites dans les paroisses de notre zone pastorale, Monseigneur ne manquait jamais de venir causer avec les Frères et de prendre un repas avec eux, les Sœurs de Ste-Croix et celles de St-Paul de Chartres. Une année, F. Claude Beaudet avait préparé à la confirmation un nombreux groupe de jeunes collégiens et collégiennes qui n'avaient pas encore reçu ce sacrement. Mgr avait accepté de venir pour cette confirmation spéciale qui se faisait à l'auditorium du collège. Après la cérémonie, il prit le repas avec les communautés missionnaires du coin et se dit fort impressionné et édifié à la fois par la qualité de la préparation à ce sacrement que les jeunes avaient reçue. C'est que, avant de commencer la cérémonie, il avait lui-même longuement questionné les jeunes et avait reçu des réponses excellentes à toutes ses questions. Il se rendit bien compte qu'il était devant des jeunes dont la foi était éclairée.

Mgr Zoa aurait bien aimé que nous prenions la direction du collège d'Etoudi. Lors d'une de mes visites au Cameroun, il tint lui-même à me faire visiter ce collège installé en banlieue de Yaoundé. Ce collège était alors dirigé par un prêtre camerounais qu'il aurait préféré occuper comme responsable d'une paroisse du diocèse. Il nous offrit aussi la direction du collège Vogt quand les Frères des Écoles Chrétiennes manifestèrent le désir d'en abandonner la direction. Mais, à chaque reprise, nous lui avons souligné avec franchise que nous étions à son service mais de préférence pour les collèges de brousse car, en ville, on trouve très facilement des maîtres, tandis que, loin des grands centres, le besoin de maîtres se faisait sentir de façon cruciale. Dans les deux cas, devant nos arguments présentés respectueusement, Monseigneur n'insista pas.

Mgr Zoa se montra aussi très favorable au recrutement des vocations maristes. Nous avons pu ouvrir un juvénat à Saa et un autre à Akono. Un noviciat a fonctionné à Saa puis à Akono. Pendant un certain temps, le noviciat aussi fonctionna hors du diocèse de Yaoundé, à Bafoussam et à Makak.

Il s'est montré très ouvert au mouvement JEUNESSE DU MONDE lancé, au Cameroun, à partir du collège Bullier de Saa, par F. Paul-André Lavoie. Ce mouvement, la Conférence Épiscopale du Cameroun l'a reconnu comme mouvement d'Action Catholique. De plus, il a été présenté aux autorités de l'État comme mouvement de Jeunesse officiellement reconnu. Ce mouvement a vu passer dans ses rangs plu-

sieurs milliers de jeunes Camerounais et Camerounaises qui occupent actuellement des postes en vue dans la vie de la nation. Il groupe encore actuellement près de neuf mille jeunes, garçons et filles, qui se préparent à servir l'Église et la nation. De nombreuses vocations sacerdotales et religieuses issues de ce mouvement dynamique témoignent de l'engagement de ces jeunes et de l'importance d'un tel mouvement dans un milieu de jeunes.

Quand il s'agissait d'obtenir des subventions de la part de gouvernements étrangers ou d'organismes internationaux pour des agrandissements de nos collèges, le développement de moyens audio-visuels, il acceptait volontiers de nous aider en appuyant nos demandes auprès des sociétés, car nous jugions que le poids de sa recommandation était essentiel. Et souvent sa recommandation a pesé lourd...

C'est grâce à lui que nous avons pu obtenir à des conditions très avantageuses les locaux laissés vacants par le Petit Séminaire à Akono et par l'école primaire des filles, à Saa, elle aussi demeurée complètement vide durant quelques années... Cela nous permit de porter à mille et plus les effectifs de ces collèges afin de mieux répondre aux multiples demandes d'admission qui nous étaient formulées chaque année. Ce qui permit au collège Bullier de porter à 300 le nombre des admissions en classe de 6e, et ce sur plus de 800 demandes annuelles d'admission !

En 1970, Mgr Zoa nous demanda de recevoir les jeunes filles dans nos deux collèges car il jugeait que ces dernières allaient beaucoup trop jeunes en mariage et qu'elles étaient nettement défavorisées par rapport aux garçons. Nous avons accepté à une condition: qu'il puisse obtenir qu'une communauté de religieuses vienne participer avec nous à l'enseignement dans nos deux collèges afin d'assurer à ces jeunes filles un meilleur encadrement. Au collège Bullier, les démarches furent faites par le F. Firmin Aubut, directeur général du collège. C'est alors que les Sœurs de Ste-Croix de Montréal vinrent enseigner au collège Bullier de Saa et que les Sœurs de la Croix de Strasbourg acceptèrent d'enseigner, pour leur part, au collège Stoll d'Akono.

Tout récemment, le collège Stoll était reconnu comme institution d'intérêt public, titre qui lui reconnaît des facilités pour faire entrer au Cameroun des marchandises bien utiles dans les collèges des fournitures en provenance de l'étranger, surtout du Canada. Dans l'obtention

de cette reconnaissance officielle, il faut voir l'influence décisive de Mgr Jean Zoa. Il vit avec joie le second cycle en Techniques Commerciales et en Techniques Comptables fonctionner pendant plusieurs années au collège Bullier de Saa. Le second cycle avec accent spécial en informatique qui prend naissance actuellement à Akono, collègue Stoll, était aussi un de ses rêves. Un rêve en pleine réalisation ces jours-ci, en 2002, sur l'imposant campus occupé jadis, en grande partie, par le Petit Séminaire d'Akono.

C'est toute l'histoire de la présence des Frères Maristes au Cameroun qu'il faudrait évoquer ici, car, durant ces 33 ans, Mgr Jean Zoa n'a jamais cessé de s'intéresser à l'œuvre d'éducation menée par les Frères dans son diocèse et hors de son diocèse.

Il convient de signaler aussi que Mgr Jean Zoa savait habilement manier l'humour et qu'il avait le don de raconter finement des événements cocasses ou plaisants de la vie. Ainsi, lors de la bénédiction du collège Bullier de Saa, au cours du repas de circonstance, devant les invités de la table d'honneur, il racontait d'un air amusé le refus qu'il avait essuyé de la part du Père Spiritain canadien, curé de la Mission St-Matthieu de Nkolmébanga, alors que, dans la longue file des futurs baptisés, il attendait son tour. Laissons-le raconter lui-même.

« Le missionnaire me dit : «Mon petit Zoa, je te baptiserai quand tu auras des culottes...» Car j'étais nu! Tout penaud, je rentre chez moi pour raconter à maman ce qui m'arrivait, que le missionnaire me refusait le baptême parce que... Toute la famille se mit à casser des noix de palmistes afin de pouvoir les vendre au marché pour m'acheter la culotte indispensable... Quelque temps plus tard, je pouvais, enfin, être baptisé avec un autre groupe de jeunes. J'avais le costume voulu ! »

La nomination de l'abbé Jean Zoa comme évêque à la tête du principal diocèse du Cameroun causa une certaine surprise, faut-il le dire, dans un pays où des problèmes de tribalisme existaient et existent toujours et où il passait pour être l'homme des Blancs, selon le clergé africain. Pourquoi avoir choisi ce jeune évêque issu de la tribu des Manguissas nommé à la capitale du Cameroun, en pays Ewondo et

Eton, deux ethnies beaucoup plus nombreuses et occupant au pays, dans les sphères de l'administration civile, des postes importants et même prestigieux ? Cela causa toute une surprise. Même si l'on savait qu'il appartenait à la famille d'un chef des Manguissas... Mais, en homme intelligent et diplomate, le jeune évêque, et plus tard archevêque, imposa à tous le respect et même l'admiration. Avec courage, il sut affronter ces rivalités sournoises, s'attaquer au tribalisme, combattre le fétichisme et les autres attitudes jugées déviantes par rapport aux valeurs de l'Évangile. Il sut aussi s'opposer à la montée des sectes, comme celle des rosicruciens encouragée, par ailleurs, par des Camerounais de haut rang dans la société. Et l'affaire Ndongmo, un évêque bamiléké, qui survint en cours de route compliqua singulièrement sa charge... Une affaire trop longue à aborder ici, même sommairement. Tout cela lui causa bien des ennuis sans toutefois amortir son esprit de combattant pour la vérité : **la vérité triomphera un jour !**

Mgr Jean Zoa, vers 1968, lors d'une de ses visites au Québec, a tenu à venir rencontrer, à Desbiens, le Conseil provincial du temps. Lors d'une messe célébrée par lui en la chapelle de Desbiens, il tint à souligner tout l'espoir qu'il mettait dans l'action des Frères Maristes dans le travail apostolique qu'il s'efforçait de mener à bien dans son immense diocèse, avec le concours de nombreux missionnaires. A un certain moment, on estimait à plus de 250 les Canadiens missionnaires à l'œuvre dans ce pays. Et parmi ces missionnaires, la figure du Cardinal Paul-Émile Léger qui œuvra pendant de nombreuses années au diocèse de Yaoundé. À la demander de Mgr Zoa, le Cardinal parcourut une bonne partie du diocèse pour assurer les confirmations. Il seconda admirablement l'évêque dans le domaine de la santé, la lutte contre la lèpre et la poliomyélite, les relations avec certaines communautés religieuses. De plus, il facilita singulièrement les choses afin que l'évêque puisse occuper, sur la colline de Mvolyé, une résidence toute neuve plus tranquille et plus fonctionnelle que celle qu'il occupait dans les locaux de la paroisse de la cathédrale, au cœur même de la capitale.

Je terminerai en donnant les grandes dates de la carrière de Mgr Jean Zoa.

- 1924 : naissance à Saa. (Le village de ses parents : Ovo-Abang, près de Saa.)
- 03/10/1950 : ordination sacerdotale à Rome.
- 21/09/1961 : nomination comme premier archevêque camerounais de Yaoundé.
- 21/09/1961 : sacre à Rome.
- 07/01/1962 : intronisation à Yaoundé.
- 20/03/1998 : décès à la cathédrale de Yaoundé.

Voici quels furent les quatre axes de l'œuvre pastorale de cet évêque qui avait choisi comme devise **ADVENIAT REGNUM TUUM** :

- 1- *La connaissance de Jésus-Christ pour l'authenticité évangélique.*
- 2- *L'annonce missionnaire pour une foi partagée.*
- 3- *Les tâches de développement pour une promotion humaine intégrale.*
- 4- *La gestion rationnelle pour l'autonomie de l'Église locale.*

Mgr Jean Zoa se préparait à prendre sa retraite, une retraite bien méritée après un travail colossal à la tête de son diocèse. Le Seigneur en aura décidé autrement. Sachons respecter les voies imprévisibles de Celui qui sait mieux que nous ce qui nous convient. Il y aurait encore beaucoup à dire sur un évêque de cette taille! Mais attendons ce que des voix plus autorisées que la mienne pourront apporter de lumière sur un homme d'une telle envergure.

En la personne de Mgr Jean Zoa, notre Institut a rencontré un bienfaiteur insigne qui a observé constamment, avec le même intérêt, le parcours suivi par nos deux principales institutions d'enseignement au Cameroun : Bullier et Stoll. Si nous assistons avec peine au déclin d'une œuvre commencée dans l'enthousiasme et le dévouement au service de l'Église et de la nation camerounaise, nous espérons que celui qui nous accueille avec tant d'ouverture et de sympathie saura

obtenir que l'œuvre qui, pour nous se termine, connaîtra des lendemains exaltants entre les mains de Camerounais désireux de poursuivre l'éducation chrétienne de la jeunesse. Ainsi, grâce à la compréhension et à une volonté tenace d'un bienfaiteur insigne qui continuera auprès du Seigneur à jouer un rôle actif, le Cameroun pourra bénéficier, par l'action de continuateurs décidés et tenaces, à faire fonctionner des institutions de première valeur au service de la jeunesse et de la nation. Au service de la jeunesse, espoir de l'Église et espoir de la nation.

Le Cardinal Léger et les Frères Maristes

Lors de mon tout premier voyage au Cameroun je me trouvais sur le même avion que le Cardinal Léger. Il retournait au Cameroun après un repos. Il était accompagné par deux hommes d'affaires qui géraient la Fondation qu'il avait déjà mise sur pied.

Quelques jours avant de partir de Chicoutimi, j'avais été chargé de remettre en mains propres au Cardinal une lettre de la part de la Supérieure générale des Antoniennes, Sœur Liliane Cormier. C'est à bord de l'avion que je jugeai bon de remettre cette lettre au Cardinal. Il en prit vite connaissance. Puis il quitta son siège pour venir me demander si je connaissais cette religieuse. Il me posa alors quelques questions sur elle. J'étais assez à même de lui répondre car, pendant trois ou quatre ans, j'avais eu l'occasion de la rencontrer lors des réunions de supérieurs et de supérieures du diocèse de Chicoutimi. C'est par la suite que j'ai appris que cette religieuse offrait ses services au Cardinal pour venir travailler au Cameroun dans une de ses œuvres.

Effectivement, peu après son offre de service, elle démissionnait comme Supérieure générale pour venir travailler à Étug Ebe, dans le Centre que le Cardinal avait fait bâtir pour y traiter les petites victimes de la polio. Il avait adjoint à cette œuvre un dispensaire pour les gens des environs qui souhaitaient un tel service près de leur village.

J'ai pu visiter ce Centre. Il était fort bien construit et fonctionnel : grandes salles pour les enfants, service de fabrication de prothèses, chapelle pour le service religieux, locaux pour les administrateurs, locaux pour les infirmières et infirmiers, grandes cuisines, réfectoire

pour les jeunes, piscine afin que les petits infirmes puissent s'entraîner à bien faire bouger leurs membres, etc., etc. Ce Centre jouissait d'un emplacement magnifique : pour l'installer, on avait étêté une grande colline dans les environs de Yaoundé. Sœur Liliane était comptable dans ce secteur des activités du Cardinal.

Quand il s'est agi, à Nkolmébanga, d'organiser le terrain de foot, F. Firmin a songé à faire appel au Cardinal. Il le rencontra et lui exposa sa demande en lui présentant tous les arguments favorables à un tel projet en brousse, loin de la capitale, un terrain qui servirait à des centaines de jeunes et à plusieurs autres moins jeunes de la région. Le Cardinal accepta avec enthousiasme ce projet. F. Firmin fit le nécessaire pour mener à bien ce chantier, et rapidement. Il fallait retenir les services de gens possédant les engins nécessaires pour un tel chantier qui dura des semaines et des semaines, car il fallait déplacer des centaines de tonnes de matériel.

Quand tout fut complété, F. Firmin fit ce que le Cardinal lui avait demandé : il lui remit la facture que le Cardinal acquitta sans problème. Si mes renseignements sont exacts, que ce projet coûta environ 10 000 \$. Les vrais chiffres font partie des secrets du F. Firmin avec cet autre secret particulier : comment mener à bien de telles démarches.

Pour remercier le donateur, le stade fut baptisé «Stade Cardinal-Léger.» Grâce à la coopération du F. Firmin et du Cardinal, ce coin superbe de notre concession connut des heures de gloire où des compétitions célèbres eurent lieu, où des affrontements plus dangereux entre équipes sérieusement rivales durent se terminer en présence des gendarmes... Mais cela est de la petite histoire des mille et un problèmes que l'on peut rencontrer dans ce continent aux mille couleurs, couleurs parfois rouge sang...

À l'invitation de Mgr André Loucheur, spiritain, évêque de Bafia, je me rendis un jour à son évêché. Après la réception fort cordiale, il vint me conduire à ma chambre en me la désignant comme « la Chambre du Cardinal. » C'est là que, pendant plusieurs semaines, avait logé le Cardinal avant de se rendre à la léproserie de Nyamsong, la maison du Cardinal, à Nyamsong, n'était pas alors tout à fait prête pour l'accueillir.

Une autre fois, le Cardinal avait communiqué avec le F. Firmin :

- Mon Frère, j'aimerais offrir aux religieuses du collège de Nsimalen une sortie vers votre beau collège Bullier. Serait-ce possible ?
- Éminence, comment ne pas vous faire plaisir ? Dites-moi votre jour et votre heure. Je vous dois une telle reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour mon collège...
- Tel jour et telle heure, cela vous irait-il ?
- Entendu. Je note immédiatement. Comptez sur moi.

Le jour dit, nous avons eu l'honneur de recevoir à Bullier le Cardinal et une dizaine de religieuses Filles de Marie du collège de Nsimalen. Réception bien organisée par F. Lavoie, chef du protocole. Messe célébrée par le Cardinal et homélie dans notre chapelle fleurie pour les trois communautés : les visiteuses, nos Sœurs et les Frères. Visite de notre collège et coup d'œil vers le Stade Cardinal-Léger. Repas dont le menu attrayant avait été concocté par F. Lavoie qui s'y connaît bien en ces bonnes choses. Photos diverses pour immortaliser ces moments de fraternité. Puis retour à Nsimalen situé à près de cent km environ au sud de notre patelin.

Lors de ma dernière visite au Cameroun comme Provincial, j'ai tenu à aller saluer le Cardinal à Nsimalen et saluer en même temps le Curé, natif d'Alma. J'ai demandé au Père Pierre-Julien Bouchard de me ménager une rencontre avec le Cardinal qui accepta de me recevoir. Je passai environ demi-heure avec lui. Il s'informa de nos œuvres au Cameroun, de nos projets. À la fin de la rencontre, je lui demandai une bénédiction pour moi-même et nos œuvres missionnaires.

J'ai pris le repas du midi avec la communauté de Nsimalen. Le Cardinal, selon son habitude, se montra fin causeur et ne se gênait pas pour taquiner celui-ci ou celle-là par de fines allusions dont certaines m'ont été expliquées... Il se plaisait bien dans ce milieu missionnaire et étudiant car il était aumônier d'un collège pour jeunes filles, collège dirigé par les Filles de Marie, une communauté diocésaine camerounaise pour laquelle il a fait beaucoup.

À l'orée de 1979, un visiteur imprévu s'annonce qui déridera le cardinal. Le frère mariste Jean-Paul Desbiens, alias Frère Untel, visite les œuvres de sa communauté et s'arrête à Nsimalen pour le rencontrer. Il ne l'a jamais revu depuis le temps des ses «insolences» qui avaient bousculé bien de idées reçues dans les milieux de l'éducation alors sous la férule de l'Église.

« Je viens chercher ma vérité », se dit-il en se rendant un taxi à la mission. Car cette histoire a changé sa vie. Pour le mieux.

Avant de se présenter à son rendez-vous, il a appris de ses confrères en poste au Cameroun que le cardinal Léger n'est pas accepté dans le milieu. On lui reproche d'avoir bâti avec ses dollars un centre de rééducation que les Africains seraient ; maintenant incapables de soutenir ni financièrement ni techniquement. En somme, il a fait un cadeau encombrant au pays qui l'a accueilli.

Jean-Paul Desbiens songe à cet homme qui a démissionné au faite de la gloire. Sans doute connaissait-il, en 1967, une forme de lassitude, sinon de désespoir. Comme le prophète Élie qui découragé par l'échec de sa prédication, s'est enfui dans le désert pour s'y laisser mourir, il a fui au Cameroun pour s'occuper des lépreux. Mais c'était compter sans la sensibilité africaine dominée encore par le discours anticolonialiste. Peut-être est-il venu trop tard?

Pourtant, c'est un cardinal en grande forme qui l'accueille à la mission. Avant le repas, ils prennent l'apéro en compagnie du curé Bouchard et des deux frères maristes qui accompagnent Jean-Paul Desbiens dans ses pérégrinations. L'un d'eux questionne l'archevêque au sujet des frasques du Frère Untel, mais ne reçoit pas de réponse.

Après le souper, tandis qu'ils siroient une tisane à la citronnelle, le cardinal reprend la question : « Écoutez, dit-il pompeusement en regardant ses invités, je profite du passage du frère Untel pour tracer le profil de mon épiscopat et faire à larges traits l'histoire de l'Église du Québec. »

C'est parti. Le voilà qui raconte avec force détails le cauchemar que fut pour lui le défilé des évêques québécois à Rome où il se trouvait au moment de la démission de monseigneur Charbonneau. Jamais il n'a été aussi loin dans les confidences. Puis il faut un bond dans le temps et enchaîne avec les pressions du clergé québécois qui,

choqué par ses insolences, souhaitait ouvertement que le frère Untel quitte sa communauté. Et de citer le cri du cœur de l'évêque de Chicoutimi, monseigneur Mélançon : « Si je savais que le frère Untel est dans mon diocèse, je le chasserais. »

« Mon cher frère, saviez-vous que le Vatican a été saisi de votre affaire par la nonciature apostolique d'Ottawa » lance le cardinal à Jean-Paul Desbiens qui n'en savait rien et paraît estomaqué de l'apprendre.

Évoquant ensuite le début des années soixante, alors que l'autorité religieuse sévissait sur les consciences, le cardinal ne peut s'empêcher d'adresser à son invité un doux reproche à propos du ton trop « raide » de ses insolences. Toujours insolent, l'accusé rétorque qu'à l'époque il aurait bien aimé pouvoir l'appeler, affectueusement bien sûr, « sacré évêque » !

Quelque temps après cette soirée, dans une lettre qu'il écrira au frère Untel, le cardinal soulignera le rôle que celui-ci a joué dans l'éveil des consciences, « non au sens de devin qui prédit l'avenir mais un peu comme celui qui fait éclater le présent. »

Plus tard, beaucoup plus tard, quand sa biographie intitulé *Dans la tempête* sera publiée, il lui en fera cadeau avec cette dédicace : « En souvenir des heures émouvantes – angoissantes – où nous étions sur le même radeau, dans la tempête. Pouvons-nous chanter : « File, filez ô mon navire ? »... Que de travail à poursuivre dans tous les domaines. Continuez le combat! Je suis au bout de la route!»

Le frère Untel lui répondra : « Vous connaissez le reste de la chanson : «... car le bonheur m'attend là-bas... »

(Extrait de Micheline Lachance Paul-Émile Léger, *Le dernier voyage*, Éd. De l'Homme, 2000, pp 211-213)

La longue présence du cardinal dans le domaine de l'aide à fournir à ces pays lui a donné une expérience de premier plan. Ce qu'il a vu et entendu au cours des années lui a permis de faire en privé et auprès de certains confidents cette remarque désabusée mais fort pertinente : « Si je disais tout ce que je sais sur l'aide internationale, on me jetterait en prison. Les organismes internationaux et les gouvernements

sont pourris. L'argent recueilli sert à payer aux fonctionnaires des salaires de 80 000\$ avec limousine et chauffeur.»

Le Cardinal Léger et Monseigneur Zoa

Le Cardinal Léger fut pour Mgr Jean Zoa, archevêque de Yaoundé, un ami, un collaborateur et un bienfaiteur.

Lors de son départ précipité du diocèse de Bafia, le Cardinal ne voulait pas rentrer au Canada, car cela aurait été avouer un échec de son projet missionnaire. Il offrit ses services à Mgr Zoa qui le reçut à bras ouverts dans son diocèse. Il fut accueilli à la mission de Nsimalen par le Père Pierre-Julien Bouchard, des Saints-Apôtres. Ce membre d'une Société religieuse qui avait eu des démêlés avec le Cardinal alors que ce dernier était chef spirituel à Montréal, le reçut dans son vaste presbytère, oubliant facilement le passé tout de même assez récent. Le Cardinal était, à table, un charmant causeur. Il savait dérider les convives et menait dans ce presbytère la vie d'un missionnaire en brousse.

Mgr Zoa lui demanda s'assurer les confirmations dans diverses missions du diocèse. Ce dont il s'acquitta volontiers et avec la simplicité et la bonhomie que ces milieux requéraient. Il visita ainsi plusieurs dizaines de missions de cet immense diocèse.

Mgr Zoa habitait alors au centre ville, tout près de la cathédrale dans des locaux qu'il partageait bien simplement avec les prêtres de la paroisse. Les locaux étaient exigus et situés en un milieu on ne peut plus bruyant. Le Cardinal offrit à Mgr Zoa de construire un évêché digne de ce nom sur la colline de Mvolyé, colline qui appartenait au diocèse de Yaoundé. Le Cardinal vit à ce que l'archevêque soit logé dans des locaux fonctionnels et pour l'habitat, et pour des rencontres occasionnelles, et pour la réception d'invités de marque. J'ai eu l'honneur d'être reçu dans cette maison par Mgr Zoa lors d'une visite. Réception cordiale, invitation à dîner avec lui et les religieuses, des Servantes du Saint Cœur de Marie de Beauport, qui assuraient le secrétariat du diocèse et l'intendance de la maison.

Lorsque le monastère des religieuses Carmélites d'Étoudi éprouva quelques problèmes très sérieux, Mgr Zoa demanda au Cardinal d'y

effectuer une visite canonique, visite qui se prolongea pendant quelques semaines pour en arriver à la conclusion radicale : la fermeture. La situation demanda au Cardinal beaucoup de doigté afin de régler les problèmes individuels que cette fermeture ne manquait pas de susciter. Une voisine du collège elle-même Carmélite, une fille de Fabien, demanda à se retirer de cet Institut et devint par la suite infirmière à Nkolmébanga. Nous aurions bien pu en savoir davantage sur la situation qui avait amené la fermeture de son monastère, mais nous avons jugé que mieux valait la complète discrétion.

La construction du centre d'Étug Ebe exigea des capitaux importants mais qui n'étaient pas toujours appliqués là où ils auraient dû l'être. À ce propos le Cardinal jugeait avec justesse et...un peu de malice quand il disait que «les dons des pauvres des pays riches servent trop souvent aux riches des pays pauvres ! »

Lors de la construction du Centre Etug Ebe, le Cardinal logeait sur place, dans une grande roulotte pauvrement aménagée. Il y avait heureusement dans les environs quelques personnes qui l'assistaient avec un dévouement de 24 heures par jour. Quand il s'occupa des Filles de Marie, à Mimétala, il logeait à la mission où le Père Pierre-Julien Bouchard lui a toujours assuré un accueil chaleureux. C'est là que le F. Jean-Paul Desbiens l'avait rencontré lors d'une visite qu'il fit aux missions des Frères Maristes du Cameroun.

À la mort de la maman de Mgr Zoa, le Cardinal a tenu à officier avec Mgr Zoa aux funérailles qui eurent lieu dans l'église Saint Matthieu de Nkolmébanga. Durant mes 17 ans de présence dans cette paroisse, c'est la seule et unique fois où des funérailles, en présence du corps, furent tenues. Compte tenu des distances et de la chaleur qui affecte rapidement toute dépouille, les funérailles ont lieu habituellement devant la case de la personne décédée.

Une mission, une école

Quand, en 1967, je visitais pour la première fois les Frères qui venaient de s'implanter au Cameroun, j'ai été vraiment étonné du nombre d'écoles primaires et autres qui fonctionnaient dans ce pays. C'est que, lors de l'administration française, l'Église devait demander une

autorisation pour ouvrir une mission, donc une paroisse. Quand l'administration accordait cette autorisation, elle posait comme condition essentielle d'acceptation que l'Église ouvre en même temps une école.

Un autre sujet d'étonnement : la coopération acceptée et même recherchée de divers organismes de la part de l'État dans le domaine de l'éducation. En effet, dans ce pays nous sommes devant cinq services distincts pouvant assurer l'enseignement :

- L'enseignement officiel géré par le gouvernement lui-même
- L'enseignement privé catholique
- L'enseignement privé protestant
- L'enseignement privé musulman
- L'enseignement privé laïc

Cette attitude montre que l'État fait preuve de pragmatisme et de réalisme.

L'Éducation Nationale, équivalant à notre Ministère de l'Éducation, coordonne le tout, peut faire des inspections, fixer les programmes, superviser l'acceptation des maîtres, contrôler l'enseignement par les examens officiels, décerner les diplômes, établir des règlements touchant ces divers organismes, exiger des rapports financiers et autres...

De plus, comme faisant partie de l'enseignement privé catholique, le collège Bullier a reçu, certaines années, une subvention de l'État très généreuse qui dépassait parfois les 12 millions de francs CFA. Ce qui nous permettait de payer presque entièrement les salaires des maîtres camerounais que nous engageons. Entre 1972 et 1989, l'État, par ce système de subvention, nous assurait une aide fort appréciable. La plupart des autres collèges bénéficiaient de ce système de subvention. Les subventions variaient d'une année à l'autre et d'un collège à l'autre selon des normes que nous ignorons.

Devant les moyens financiers limités d'un pays en voie de développement, ce système de partenariat est dicté par une sagesse de bon aloi. D'autant plus que l'enseignement religieux qui peut se donner dans ces diverses sections est un instrument de moralisation des popu-

lations, un rôle que le pays apprécie et que certains responsables ne se gênent pas pour souligner à l'occasion.

Le baptême du vieux Ndjomo

Le baptême du vieux Ndjomo est un des faits qui m'ont le plus frappé lors de mon séjour de dix-sept ans à la mission Saint-Matthieu de Nkolmébanga.

Le vieux Ndjomo vient de mourir...

Un vieux sage du village de Nkolmébanga vient de disparaître, un vieux sage qui dépasserait cent ans ! On dit souvent cela pour les vieux qui meurent au pays manguissa. Car, très souvent, ils sont nés vers telle ou telle année. Et quand ils ont des pièces – ils peuvent détenir deux ou trois actes naissance ! – alors on dit qu'ils sont nés vers... trois dates différentes et parfois bien éloignées les unes des autres. Ils sont nés avant l'invention de l'état civil ou bien ils ont obtenu des pièces «à leur goût » après avoir bien cadeauté les officiers d'état civil. Car un acte état civil, cela a un prix, donc cela peut fort bien s'acheter non seulement en poules mais le plus souvent en vrais francs camerounais. C'est bien connu, et le proverbe camerounais le dit fort bien : La chèvre broute là où elle est attachée.

Le vieux Ndjomo vivait paisiblement sur une concession toute voisine de la Mission Catholique de Nkolmébanga, donc au cœur même du village. Si bien que, lorsqu'on a voulu construire une école primaire dans le coin, il a donné une bonne portion de son propre terrain à cette noble fin : une bonne étendue, bien planche, sans termitière ! Un terrain donné à la mission. Et, sur cet terrain de choix, des milliers d'écoliers, garçons et filles, fréquentent encore l'école St-Matthieu de la Mission Catholique, et des dizaines de milliers y sont passés depuis la fondation de la mission qui remonte aux années quarante...

Le vieux Ndjomo était donc, dès lors, un bienfaiteur insigne de la mission catholique.

Vivant tout près de la mission, tout voisin de l'église, une vraie cathédrale en ce milieu de brousse, le vieux Ndjomo avait été bien souvent invité à devenir chrétien. Il connaissait fort bien les chrétiens

pour vivre à deux pas de l'église paroissiale où des milliers d'entre eux se réunissent chaque semaine. Et ses deux femmes étaient baptisées. Sa première femme ne lui donnait pas d'enfant, et, selon la coutume primitive, l'homme pouvait alors se choisir une seconde épouse afin d'avoir une descendance. Mais, à chaque invitation que lui faisaient les Pères de la mission à devenir chrétien, il répondait invariablement : « Mon Père, non. Je ne veux pas devenir chrétien, car, voyez-vous, dans le monde de l'autre côté de cette vie, je ne veux pas être séparé de mes ancêtres qui, eux, n'étaient pas baptisés, ayant vécu avant la venue des missionnaires ici. Je ne veux vraiment pas être séparé d'eux tous un jour ! »

Les Pères avaient beau lui expliquer que si ses ancêtres avaient connu le Christ, la doctrine chrétienne, l'évangile, ils se seraient sans doute fait baptiser, etc. etc. Rien n'y faisait. Le premier voisin de l'église demeurait toujours animiste.

Cependant, le vieux Ndjomo demeurait toujours en rapport courtois avec les Pères de la mission qui s'y succédaient. Il avait même accepté que l'un de ses fils, né de sa deuxième femme, devienne religieux chez les Frères Maristes, et que tous ses autres enfants soient baptisés, selon leurs désirs. Toute cette sympathie, y compris le don généreux d'un immense terrain pour les écoles, ne lui donna pas l'idée de devenir chrétien. Il y avait dans doute son problème de mariage : il aurait dû renvoyer une femme, peut-être celle qui lui avait donné ses enfants... Séparation très délicate pour tout homme dans cette situation et qui songe à se faire baptiser.

Malgré son grand âge, le vieux Ndjomo circulait toujours, travaillait ferme à sa cacaoyère, buvait le vin de palme de sa récolte et menait une vie paisible à l'abri du clocher de l'église de la mission.

Il entretenait avec les Frères et les Sœurs de la mission des rapports cordiaux et venait à l'occasion leur dire un amical « makoni » ce qui veut dire bonjour en manguissa, car le vieux Ndjomo ne parlait pas français tout en comprenant quelques mots usuels. Et quand on le saluait en lui disant bonjour, il répondait, selon la coutume, par jour bon. Car pour répondre à un « bonjour » français, il faut renverser le mot et dire « jour bon. »

Un jour, on vient avertir Sœur Émilienne que le vieux Ndjomo est bien malade, qu'il se meurt. Peu après, quelqu'un de la famille re-

vient voir Sœur Émilienne et lui dit : « Ma Sœur, le vieux Ndjomo veut vous voir. »

Rapidement, Sœur Émilienne arrive à la case, salue ses femmes, pour constater que le malade est effectivement très souffrant. Par un interprète, elle lui demande s'il veut voir le Père de la mission, s'il veut recevoir le baptême. Il lui répond :

— « Ma Sœur, je ne voudrais pas être séparé de mes ancêtres dans le monde de l'autre côté de la vie. »

— Mais, Monsieur Ndjomo. Vos ancêtres dont vous parlez étaient sûrement des gens bien, n'est-ce pas ?

— Ah ! oui, ma Sœur. Des gens bien. Ils ont eu de nombreux enfants, les ont bien élevés, ils ont vécu en bonne entente avec leurs voisins, sans chercher les palabres. Tous ceux que j'ai connus étaient vraiment des gens bien. Bebela ! (Ce qui veut dire : vraiment ! ou je vous assure que je dis la vérité.)

— Alors, Monsieur Ndjomo, s'ils étaient des gens bien comme vous le dites, ils sont donc avec Zamba. Ils ont bien vécu, ont été pacifiques, ils ont bien élevé leurs familles. Ils sont avec Zamba, car ils ont fait ce que Zamba voulait d'eux ! (Zamba est le nom que les Mangissa, les Éwondos et plusieurs autres ethnies camerounaises donnent à Dieu, au vrai Dieu.)

— Ma Sœur, moi aussi je veux être avec Zamba dans ce même monde-là, avec mes ancêtres, de l'autre côté de la vie. Et si le baptême me permet d'être avec eux, je veux être baptisé. Allez chercher Fada (le Père curé.)

Sœur Émilienne se rend vite chercher le curé de la mission : le presbytère est désert... Et Sœur Émilienne apprend par des gens des environs qu'il est parti en brousse pour plusieurs jours probablement et qu'on ne sait vraiment pas le jour de son retour. Comment le rejoindre ? Où aller le chercher dans ce cas urgent ? Il est seize heures. On attend... Le soir, vers dix-sept heures, Sœur Émilienne revient voir le malade : il respire très difficilement. Il baisse très vite au dire de ceux qui le veillent. Passera-t-il la nuit ? Il n'est plus possible

d'attendre le prêtre. Sœur Émilienne décide donc de baptiser le malade immédiatement.

— Joseph, je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le lendemain, très tôt, Sœur Émilienne accourt au chevet du malade pour s'informer comment il a passé la nuit. Il était mort durant la nuit, paisiblement,

Un chrétien de la onzième heure, de la onzième heure et demie...

Sœur Émilienne vint voir les Frères afin de se procurer pour chercher du linge pour l'ensevelissement du défunt... On trouva une chemise blanche, une boucle noire et un beau veston noir... Des habits comme il n'en avait jamais portés de son vivant ! Et Joseph fut, selon la coutume, placé dans un cercueil de planches brutes non peintes, et exposé en plein air, à la porte de sa case, sous les grands palmiers dont les têtes fières se balançaient doucement sous une brise légère. Il semblait paisible, serein, radieux même dans la mort. Il était avec Zamba et ses ancêtres, dans le monde de l'autre côté de cette vie.

Avec les confrères, je suis allé prier près du mort. Il y avait beaucoup de monde au deuil. Tout le village avait su très vite que le vieux Ndjomo était mort chrétien et dans quelles circonstances son départ d'ici-bas avait eu lieu. On remercia Dieu ensemble pour cette délicatesse envers ce patriarche. Sa famille était aussi très heureuse de ce geste de dernière heure et ne savait comment remercier Sœur Émilienne qui était intervenue au moment propice.

Comme ses ancêtres, Joseph Ndjomo avait été un homme bien, il avait parcouru paisiblement sa carrière. Et Zamba, le Dieu miséricordieux et patient l'avait accueilli dans sa grande famille, à bras ouverts, comme il accueille tous ceux qui sont droits et qui le cherchent en vérité. On le chante si souvent : «Je cherche le visage, le visage du Seigneur... »

Devant la case de Joseph, car le vieux Ndjomo avait maintenant un prénom, le tam-tam résonna toute la nuit et toute la journée suivante invitant les amis de Joseph à s'unir à ses proches pour faire monter

une prière de reconnaissance vers Zamba. Comme d'habitude, il y eut danses funèbres, boissons et de nourriture servies aux visiteurs, discours funèbres, éloge du défunt avec plusieurs détails, y compris ceux des dernières heures de la vie du disparu...Le rôle de Sœur Émilienne fut souligné comme il se devait.

Le lendemain, vers seize heures, Joseph Ndjomo était enterré devant sa case, tout près de ses ancêtres qu'il avait rejoints dans le monde de l'autre côté de la vie...

Dorénavant, les gens ne parlent plus du vieux Ndjomo, mais de Ndjomo Joseph.

Zamba l'avait guidé durant sa longue vie.

Zamba l'avait attendu longtemps dans son Église.

Zamba lui avait réservé un accueil paternel à sa dernière heure.

Zamba l'avait reçu chez lui !

On ne peut pas ne pas rappeler ici les paroles de Celui qui, un jour, a dit au Bon Larron : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi en Paradis. »

Les nouveaux baptisés du collège

En début d'année, le responsable de la catéchèse au Collège dressait la liste des élèves qui désiraient recevoir le baptême car il leur fallait suivre un enseignement spécial durant cette année. Cet enseignement préparatoire pouvait prendre un an ou deux ans, selon le cas. Entre 15 et 40 élèves se préparaient, une année sur l'autre, à se faire baptiser.

Vers Pâques, au collège même, grâce au service de notre aumônier ou du curé de la mission, le collège organisait la cérémonie du baptême. Pendant plusieurs années, c'est Sœur Émilienne Perreault qui assumait cette responsabilité. Les parrains et marraines avaient été choisis par les parents des futurs baptisés. La cérémonie avait lieu à l'auditorium du Collège. Après la cérémonie, on remettait aux nouveaux chrétiens un souvenir : médailles, images, chapelets. Enfin, un goûter clôturait cet événement.

Une année, une jeune fille protestante avait demandé de devenir membre de l'Église catholique. Sœur Émilienne l'avait bien préparée : ses parents étaient protestants mais avaient autorisé le geste de leur enfant. Avant de recevoir le baptême sous condition, la jeune élève, alors en classe de 6^e, prononça son abjuration, court texte qu'elle avait composé elle-même à cette fin. Cette démarche faite avec une telle assurance et une telle détermination fit un effet profond sur les témoins.

Lors de nos enquêtes annuelles, nous avons noté que plusieurs enfants n'étaient pas baptisés pour diverses raisons que je ne vais pas souligner ici. Cependant, ce que nous, comme missionnaires, avons noté c'est que nos jeunes, élevés parfois dans un milieu animiste, étaient profondément croyants déjà ! Ils croyaient en Zamba, cet Être suprême qui a créé tout ce qui existe, qui nous éclaire de son soleil, qui nous abreuve par les pluies, qui donne les enfants aux mamans, qui nous nourrit par les poissons de nos rivières et de la magnifique Sanaga, qui nous alimente par toute la production des cultures vivrières des mamans... Que nous reste-t-il à apprendre à ces jeunes, à leur enseigner ? Ceci, et c'est l'essentiel de la religion chrétienne : Zamba, que nous, nous appelons Dieu, se révèle aux hommes. Dieu se fait connaître à nous en nous envoyant son Fils qui a vécu parmi nous et qui est venu nous faire connaître son Père et nous sauver. Jésus veut que tous les hommes forment une grande famille unie quand il nous donne son enseignement concernant le grand commandement : « Aimez-vous les uns les autres. » L'animiste admet facilement cette révélation que la catéchèse développe devant lui à partir des réalités qui sont sous nos yeux : l'Évangile s'ouvre à lui comme une Bonne Nouvelle, une nouvelle de libération. Quant à la solidarité humaine, il la vit à partir de la solidarité qui règne dans la famille et dans la solidarité de l'ethnie.

La catéchèse dans les classes atteint la masse des élèves. Mais nous leur offrons aussi la possibilité de participer à certains mouvements apostoliques : Jeunes du Monde, Groupe vocationnel, Légion de Marie. Je parle ailleurs des Jeunes du Monde. Ce mouvement a pris naissance, au Cameroun, au collège Bullier et s'est étendu rapidement par un puissant rayonnement grâce au dynamisme de son fondateur, F. Paul-André Lavoie. De sorte qu'en 1992, on comptait plus de 3 000 jeunes membres des JM au Cameroun dans les Lycées du

pays, les CES, les CEG et plusieurs autres institutions privés d'enseignement. En cette année 2002, le F. Lavoie estime que ce nombre se situe autour de 9 000 JM.

Enfin, le mouvement vocationnel fut animé par F. Claude Beaudet et par Sœur Émilienne avec la collaboration du F. Luis. Invitation générale en début d'année à devenir membre de ce groupe, réunions hebdomadaires; retraites, une deux fois par année à Obout, au Monastère de Trappistines; dévouement auprès des lépreux des environs; visites aux défunts et à leurs familles lors de deuils dans les environs du collège ou chez des parents d'élèves. Résultats: plusieurs anciens élèves membres de ces mouvements apostoliques sont actuellement religieuses, religieux ou prêtres. Mais pour tous, la formation, une vraie semence, croîtra avec les années et donnera ses fruits par une vie chrétienne engagée et rayonnante dans la nation.

Le rayonnement des monastères camerounais

Les quatre monastères que les Frères ont le plus fréquentés: Obout, Bengwy, Kutaba et Mont Febe.

Obout

Obout est un monastère de Trappistines. Nous y avons conduit plusieurs groupes de nos élèves faisant partie du Groupe vocationnel pour un séjour de trois ou quatre jours. L'atmosphère de prière et de travail a fortement impressionné les Frères et les élèves qui y ont séjourné.

Comme tout monastère doit assurer sa subsistance, les Sœurs possèdent un grand poulailler en production. Chaque semaine, il y a livraison d'œufs et de poules dans les magasins de Yaoundé surtout. De plus, elles fabriquent des confitures excellentes à partir des fruits qu'elles cultivent sur place.

Les retraitants pouvaient bénéficier de l'enseignement de leur aumônier, un Père Trappiste. Pendant un certain temps, ce fut le Père

Lemieux de la Trappe d'Oka, qui assurait cette charge. Sœur Émilienne obtenait facilement qu'il assure deux ou trois rencontres spirituelles avec ce groupe de jeunes.

Bengwy

Bengwy est situé dans l'ouest camerounais. C'est une Trappe anglaise. Lors d'une retraite annuelle que j'y fis en compagnie du F. Firmin, le Père Abbé tenait que nous soyons au chœur avec les moines pendant les offices religieux et la messe matinale. Les chants toujours très soignés étaient soutenus par un accompagnement de guitare. Nous ne participions pas aux offices de nuit. Dans ce monastère : atmosphère de prière et aussi atmosphère de travail. Lors de notre passage, la fabrication de parpaings tournait sur un rythme d'usine pendant un certain nombre d'heures. Les moines pratiquent aussi l'élevage des bœufs et surtout la culture sur une grande échelle.

Kutaba

Kutaba est une Trappe française celle-là et qui m'a fortement impressionné. L'hôtellerie était bien petite avec ses 6 ou 8 chambrettes, mais l'atmosphère de sobriété et de pauvreté dans le style de sa chapelle portait déjà à la prière. Une particularité de ce monastère : éclairage tout-solaire très efficace. Mais les lampes des corridors sont munies d'une minuterie, ce qui fait qu'après votre passage, vous tombez dans le noir et vous risquez de chercher votre route...assez longtemps.

Kutaba est une filiale d'Aiguebelle. Nous avons appris ce détail lors du passage du Père Abbé à Nkolmébanga en route pour visiter cette Trappe. La plantation de 40 000 plants de caféiers a de quoi nous impressionner. Le café fructifie sous de grands arbres qui fournissent un certain ombrage indispensable, car autrement les plants seraient brûlés tellement le soleil est fort; il faut donc avoir soin de tamiser les rayons du soleil. J'ai vu, à Yaoundé, dans une ferme expé-

rimentale, l'utilisation généralisée de ce système de protection des plantes contre le soleil.

Le Père Hôtelier, un Camerounais, nous accueille avec la cordialement monacale traditionnelle et sait faciliter notre séjour au maximum. Nous mangeons dans un réfectoire à part pour les visiteurs. Un moine nous apporte la nourriture toute préparée. Nous faisons le service de la table nous-mêmes tout en assurant aussi le soin de la vaisselle grâce à une cuisinette attenante au réfectoire.

Le domaine est immense et très isolé bien que près d'une base active de l'armée camerounaise. Il comporte aussi une plantation d'avocats qui n'étaient encore assez grands pour produire lors de mes deux séjours. Certains arbres protecteurs des caféiers portaient aussi des barbadines : plante lierre aux fruits délicieux, qu'on nomme aussi fruits de la passion à cause de particularités frappantes de la fleur.

Nous avons pu observer la torréfaction du café en plein air. Quel soin et quelles précautions pour traiter cet Arabica, le roi de tous les cafés ! Celui qui nous fut servi lors de mes deux séjours avec des collègues est le meilleur que j'ai pu goûter. Saveur, couleur, arôme, goût : tout y était pour dire que boire du vrai café ne peut être possible que là, à Kutaba, quand on vous sert de l'Arabica.

Mont Febe

Mais le monastère le plus fréquenté par religieux et religieuses au Cameroun : le mont Febe, monastère bénédictin. Situé sur une des collines qui entourent Yaoundé, c'est le centre de retraite idéal dans ce pays par son accueil, son climat de prière, son service religieux aux hôtes. Un prieur dirige ce monastère qui est probablement dirigé actuellement par un abbé. Les Frères Maristes l'ont souvent fréquenté pour des recollections, des retraites. Une rencontre de tous les Frères Maristes missionnaires du secteur s'y est tenue.

Un Noël en brousse au Cameroun

Au Cameroun, la fête de Noël, c'est la grande fête. On la célèbre d'abord à l'église, puis on la célèbre au village.

Dans la noirceur de cette nuit solennelle, des centaines de personnes marchent à pied sur les routes en direction de l'église. À pied, pour plusieurs, veut dire nu-pieds, ce qui rend la route encore plus longue... Car la route est souvent longue : pour plusieurs, il faut plus d'une heure pour aller à l'église de la paroisse. Guidés par des lampes tempête, parfois accompagnés d'un chien, petits et grands marchent. Ici, un groupe de jeunes font la route portant fièrement les cadeaux reçus avant leur départ : quelques vêtements neufs et...des lunettes de soleil ! Les groupes issus des divers chemins approchent de l'église d'où monte une rumeur : la conversation est permise dans la maison de Dieu, car les Camerounais appellent Nda Zamba, - traduction littérale Maison de Dieu, - leurs églises. Et comme Dieu a fait don de la parole à l'homme, il faut s'en servir en attendant que la messe de minuit commence.

La messe, pour le Camerounais, c'est la fête, surtout celle de cette grande nuit. Les membres de la chorale ont revêtu une ample aube blanche pour les hommes et bleue pour les femmes. Et on chante avec entrain agitant dans les airs, à l'occasion, des morceaux de bois au bout desquels on a fixé des lisières de plastique blanc ondulé. L'effet d'ensemble est saisissant. On chante avec entrain, tout en exécutant un mouvement général de gauche à droite et de droite à gauche, car, dans ce pays, on ne chante jamais immobile : on chante avec tout son corps. Et, ici et là, on se frappe joyeusement dans les mains pour marquer la mesure. Et les balafons – gros xylophones dont les sons sont amplifiés par des calebasses et des tubes de bambou - donnent allègrement de leur voix. Car on y met le volume, fortissimo, tant aux voix qu'aux instruments ! Le tempo est soutenu par des bongos, ces hauts tambours faits d'un tronc d'arbre évidé sur lequel une peau est tendue. Le tam-tam intervient aussi à certains moments pour jouer sa partie parlante pour les connaisseurs. Voici encore un élément de surprise et d'étonnement pour les auditeurs blancs que nous sommes : le cri de joie aux deux élévations. Ce cri très haut et très fort est exécu-

té par une femme chorale qui se penche vers le sol. Ce cri très fort au début et qui va en baissant produit invariablement son effet saisissant sur toute l'assistance. C'est le cri de joie souhaitant la bienvenue à Celui qui vient de descendre sur l'autel, parmi cette foule priante et recueillie à ce moment solennel. En cette fête de Noël, anniversaire de la naissance de Jésus, ce cri revêt une signification toute spéciale.

Il arrive souvent que le directeur de la chorale bien soutenue par les instruments de musique y aille de son propre spectacle : grands gestes d'attaquer une pièce ou de la terminer, sauts au cours d'un passage vraiment entraînant de la pièce, indication générale quand il faut se frapper dans les mains... Il y en a pour les oreilles et pour les yeux des assistants.

J'ai ici, à la main, une cassette audio qui me fournit la musique de la messe de la nuit de Noël à Akono, en 1991. Toutes les pièces chantées de cette nuit y figurent. Très expressive cette cassette. Il n'y manque que la chaleur tempérée de cette nuit camerounaise, le pauvre éclairage d'une église de brousse, le climat de ferveur intense qui inonde ce lieu et les senteurs exotiques qui circulent parmi nous... Nous sommes là en présence d'une prière expressive, vivante et démonstrative car tout notre être y prend sa part et rejoint les cœurs invités à la reconnaissance envers Celui qui, un jour, est venu parmi nous vivre notre vie et nous assurer le salut. La messe de minuit est ici vraiment un acte de foi et un acte de reconnaissance que la nuit vient amplifier. La messe aura duré près de deux heures, mais des heures qui ont parlé aux cœurs et aux âmes de cette foule priante.

Après la messe, tout ce bon monde retourne à la maison et se paie encore jusqu'à une heure de route dans la nuit sous l'éclairage blafard des lampes tempêtes qui évite de marcher sur quelque serpent venimeux.

Le lendemain, la fête se poursuit au village autour d'un menu succulent : poulet aux arachides, bananes plantains, viande de cabri. Et le tout arrosé par ce succulent meyog melen : le vin de palme que tout planteur sait si bien aller chercher dans le bourgeon terminal de ses palmiers. Comme supplément, une bonne 33, cette bière camerounaise que les adultes savent savourer souvent avec modération.

Je vous livre ici deux souvenirs de Noël dans le milieu d'Akono.

Les Sœurs du dispensaire d'Akono venaient d'assister à la messe de minuit à l'église de la mission. Elles avaient laissé dans leur maison le nécessaire à leur réveillon qui suit cette messe. Surprise! À leur retour, plus rien du repas préparé... Frigo vidé... Des voleurs avaient subtilisé le tout durant la messe de minuit. C'est ainsi qu'elles avaient fait un cadeau aux voleurs, sans doute des gens dans le besoin... Pour ne pas déranger le repas des voleurs, elles n'ont pas voulu porter plainte à la gendarmerie.

Une autre année, à leur retour de la messe de minuit, un homme se présente au dispensaire chez les Sœurs avec un enfant naissant soigneusement enveloppé dans une feuille de bananier...

— Ma Sœur. Je vous apporte cet enfant. Sa maman est morte en lui donnant naissance...

— Merci, monsieur. Mais, c'est notre petit Jésus : nous allons bien en prendre soin!

Et l'enfant fut peu après baptisé sous le nom de Noël.

C'est toujours ainsi dans la vie : les joies succèdent aux peines.

Mouvement vocationnel

Les deux collègues maristes du Cameroun se sont intéressés, dès leur création, aux vocations sacerdotales et aux vocations religieuses de garçons et de filles.

Si plusieurs ont fréquenté les institutions de formation, petit séminaire, grand séminaire, juvénats et autres institutions de ce genre, tous ne persévérèrent pas et durent se réorienter. Déjà, ces essais sont significatifs d'une recherche sérieuse vers un service d'Eglise.

Parmi ceux qui se sont intéressés aux vocations de façon spéciale, je puis nommer les Frères Claude Beaudet, Philippe Lambert, Paul-André Lavoie, Irénée Beaulieu, Fernand Tremblay. Louis-Joseph Hébert, Luis Solorzano. Certains parmi eux dirigèrent des maisons de formation : juvénats et noviciats. À ces Frères, il convient d'ajouter

Sœur Émilienne Perreault qui a accompagné ce mouvement pendant plusieurs années et qui a organisé plusieurs retraites vocationnelles à Obout

VOCATIONS : STOLL-BULLIER

STOLL

A/ Prêtres

Abanda Georges
Abanda Joseph, clarétain
Amougou Valère
Awona Maximilien
Essomba Simon
Essomba Vincent
Fossieh Louis
Fouda Bonaventure
Mboudou Alphonse
Messi Laurent, clarétain
Ndzana Louis, scheutiste
Okala Joseph
Yatabon Albert

B/ Religieuses

Maguib Georgette, Srs de la Croix, Strasbourg
Mbezela Cathrine, Srs de la Croix, Strasbourg
Mbia Julienne, Petites Sœurs de Marie, Dakar
Ndomo Agnès, Srs de la Croix, Strasbourg
Ndzié Élisabeth, Filles de Marie, Yaoundé

BULLIER

Religieuses

Atangana Françoise, Fille de Marie de Yaoundé

Bidzogo Scholastique, Srs de l'Enfant-Jésus
Bifouma Béatrice, Franciscaine Missionnaire du Sacré-Cœur
Bilola Séraphine, St-Paul de Chartres
Bininga Georgette, Franciscaine Missionnaire du Sacré-Cœur
Koa Lebogo Hortencia, Franciscaine Missionnaire du Sacré-Cœur
Meliga Brigitte, Italie
Messomo Léocadie, Srs de St-Paul de Chartres
Mewoulou Brigitt, Tertiaire de St-Matthieu.
Minkada Martine, Srs du Très Saint Sauveur de Strasbourg
Onguene Antoinette, Srs de St-Paul de Chartres
Toba Thérèse, Srs de St-Paul de Chartres

Prêtres

Atéba Fernand,
Avodo Simon-Pierre
Embolo Jean-Marie
Mewo Clément diacre
Ndjomo Désiré
Ndzomo Jean-Marie
Noma B. Paul
Souga Paul, Père Mariste
Tonye Eugène
Zogo Minfouma Timothée
Awa Michel Albin

Frère

Tamessuien Jean-Baptiste, mariste

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 3

COLLABORATION

*Auprès des élèves, le secret du succès :
collaboration parents, prêtres, éducateurs.*

Les Sœurs de Sainte-Croix au Cameroun

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire missionnaire de l'Afrique comporte plusieurs exemples de collaborations inter-communautaires. Pour nous, Frères Maristes, il convient de signaler la collaboration des Sœurs de Ste-Croix, de Montréal, au collège Bullier et celle des Sœurs de la Croix, de Strasbourg, au collège Stoll d'Akono.

L'apostolat missionnaire des Sœurs de Ste-Croix au Cameroun commence en 1969, quand les Sœurs Micheline Urbain et Carmen Bellehumeur allèrent à Bertoua pour coopérer à l'enseignement au Collège privé Teerenstra. Ce collège était sous la direction de religieuses françaises, les Sœurs d'Avranches. Toutes les deux venaient sous les auspices d'un organisme canadien de coopération : CECI. Après deux ans d'activité dans ce collège, Sœur Carmen fut rempla-

cée par Sœur Lise Brisebois. À la fin de l'année académique 1971-1972, elles quittèrent cette institution de l'Est du Cameroun pour venir travailler au Centre-Sud, dans le diocèse de Mgr Jean Zoa, archevêque de Yaoundé. Elles furent affectées au collège privé Pierre-Bullier de Nkolmébanga.

Au tout début, ce collège était destiné uniquement aux garçons. Mais Mgr Zoa demanda aux Frères de recevoir aussi les jeunes filles. Il se rendait bien compte, avec les parents d'ailleurs, que les filles étaient laissées pour compte et qu'elles allaient en mariage beaucoup trop jeunes sans avoir fréquenté bien longtemps l'école... Après le cours primaire, il n'y avait pas sur place de collège pour les accueillir. Alors, les règlements de l'Institut des Frères ne leur permettait pas d'enseigner aux filles. Autorisation, motivée par l'Évêque, fut obtenue de nos supérieurs de Rome sans trop de difficulté. Mais les Frères avaient posé une condition à Mgr Zoa pour l'acceptation des filles au collège : que des Sœurs puissent venir aider les Frères dans leur tâche d'éducation car cette institution devenait mixte.

C'est dans ce contexte que les Sœurs de Ste-Croix arrivaient à Bullier un peu avant l'année scolaire 1972-1973. Les Sœurs Micheline Urbain et Lise Brisebois furent les fondatrices. Elles furent accueillies avec enthousiasme par le Frère Firmin, directeur du Collège et l'Association des Parents d'Élèves du Collège.

Dans quel milieu les Sœurs arrivaient-elles ? Dans un milieu étudiant de jeunes de 12 à 17 ans, garçons et filles ; des jeunes, tous externes, qui voulaient apprendre pour gagner un jour honorablement leur vie. Cela voulait dire pour parvenir à sortir de leur milieu de planteurs où les terres ne pouvaient plus du tout être divisées entre les héritiers... Pour ces jeunes, ne pas s'instruire c'est volontairement se placer devant un mur : être sans avenir.

Ces jeunes montraient beaucoup de courage, car il leur fallait parcourir à pied, beau temps, mauvais temps, 5, 10 et même 15 km pour venir au collège le matin, et parcourir le chemin inverse le soir. Certains élèves demeuraient chez des tuteurs, parents ou non, avec les problèmes qu'un manque de surveillance et d'encadrement pouvaient amener en ce qui concerne surtout le rendement académique.

Le milieu physique était assez dur. La beauté du paysage de la grande forêt équatoriale, ces grands palmiers opulents, ces tulipiers

géants en fleurs pendant quelques mois, ces fromagers géants aux têtes couronnées d'un luxuriant feuillage, tout cela lest magnifique. Mais il y a toute une faune, pourrait-on dire, dans cette région de grandes endémies. Malaria, dengue, onchocercose, filariose, vers intestinaux comme le ténia et le trichocéphale, mouts-mouts, chiques, etc. voilà quelques ennemis qui nous guettent tous et toutes dans ce décor par ailleurs superbe.

Nos professeurs laïcs n'avaient pas de formation pédagogique, et, tout au début, détenaient des diplômes plutôt légers. Mais, comme on dit parfois, il faut chauffer avec le bois qu'on a. Des Sœurs ont accepté généreusement de participer à la formation de ce personnel par leur exemple de professionnalisme et par leurs conseils judicieux. Au cours des réunions pédagogiques assez fréquentes que la direction devait organiser, leurs interventions étaient les bienvenues. De même, leur coopération était fort appréciée lors des réunions que nous tenions à la fin de chaque trimestre pour l'évaluation des élèves et la confection des livrets scolaires.

La langue d'enseignement, le français, leur évita le problème que suscitent l'étude et la maîtrise d'une nouvelle langue. Lorsque les parents étaient convoqués par une Sœur, un professeur alors libre, ou un autre élève acceptaient facilement de servir d'interprètes.

Les Sœurs de Ste-Croix furent donc présentes au Collège Bullier de 1972 à 1992 : 20 ans d'activité missionnaire auprès des Manguisas. Vint ans d'activités diverses dans les domaines variés : adjointe à la direction, secrétariat du collège, professorat dans divers domaines académiques, enseignement de la couture, préparation au baptême et à la première communion, direction de mouvements apostoliques : Groupe vocationnel et autres, activités auprès des lépreux et des prisonniers, direction du dispensaire de la Mission, aide aux élèves connaissant des situations difficiles... Et il faut encore ajouter plusieurs etc.

Voici la liste des Sœurs de Ste-Croix qui œuvrèrent au collège Bullier pendant ces 20 ans. Je précise leurs tâches principales.

- Bélanger, Françoise : enseignement de 1976 – 1980; secrétariat de 1982 à 1984.

- Bellehumeur, Carmen : soutien à la communauté de 1980 à 1982.
- Brisebois, Lise : enseignement de 1972 à 1974.
- Courtemanche, Marie-Jeanne : enseignement de 1987 à 1990.
- Dauphin, Irène : couture et bibliothèque de 1976 à 1984.
- Ladouceur, Jacqueline : enseignement 1982-1983; secrétariat de 1984 à 1991.
- Meilleur, Adéla : direction du dispensaire, 1972-1973.
- Morin, Carmen : secrétariat du Collège de 1978 à 1980.
- Ouimet, Laurentia : enseignement de la couture, 1984.
- Perreault, Émilienne : directrice adjointe, de 1980 à 1992.
- Urbain, Micheline : enseignement de 1972 à 1978.
- Vachon Fabienne : enseignement de 1973 à 1976.

Plusieurs autres Sœurs de Ste-Croix passèrent par Bullier comme visiteuses. Une Supérieure générale, quelques conseillères générales, lors de visites canoniques. Les Sœurs Anne Brodeur et Cécile Grenier arrêtaient ici en visite de leurs consœurs quand elles se rendaient au Nord Cameroun pour y travailler dans leur mission ou lors de voyage de retour. Elles sont passées, à l'occasion, par le Monastère de Nkolmébanga que Sœur Françoise Bélanger avait malicieusement baptisé le «Monastère des Saintes Femmes.»

Frères, collaborateurs, collaboratrices

Si l'œuvre mariste a pu s'installer à Saa et à Akono, prendre racine et croître au Cameroun entre 1966 et 2002, c'est grâce surtout à des personnes, évêque, curés des missions de ces secteurs, Frères, Sœurs et coopérants qui ont consacré généreusement des années leur vie à la cause missionnaire de l'éducation au service de la nation et de l'Église. À la suite de chacun des noms qui suivent, il faudrait, en toute justice, inscrire la durée du service et les diverses fonctions rem-

plies durant leur séjour. Une recherche plus poussée pourra fournir ces renseignements très utiles pour servir un jour à l'histoire des missions maristes au Cameroun. Des chercheurs plus autorisés pourront nous fournir ces renseignements jugés indispensables à une histoire plus complète de notre présence missionnaire.

Les personnes	Les pays
Allard Gaston	Cameroun
Aubut Firmin	Congo-Brazza, Cameroun
Babin Antoine	Congo-Brazza
Ballandras Léon	Cameroun
Beaudet Claude-Roland	Cameroun
Beaulieu Irénée	Cameroun
Beauregard Gilles	Cameroun
Bellet Marcel	Centre-Afrique, Cameroun
Bisson Onésime	Zimbabwe, Cameroun
Blanc Jean	Cameroun
Boily Gérard	Cameroun
Bolduc Gabriel	Cameroun
Bouchard Bernard	Cameroun
Côté André	Congo-Brazza Cameroun
Côté Roger	Cameroun
Cournoyer Daniel	Cameroun, Zimbabwe
Couture Jean-Denis	Cameroun
Daigle Georges	Congo-Brazza, Cameroun
Daigle Gérard	Congo-Brazza
Dubuc Denis	Cameroun
Gauthier Fernand	Cameroun
Gréco Émilio	Zaire-Cameroun
Guay Louis-Joseph	Cameroun
Hébert Léon	Zimbabwe, Cameroun
Hébert Louis-Joseph	Cameroun
Iserentant Edgard	Rwanda, Cameroun
Kravos Valentin	Cameroun, Malawi, Zambie
Lambert Philippe	Congo-Brazza, Cameroun
Lambert Yvan	Cameroun
Lamontagne Gérard	Cameroun

Les personnes	Les pays
Lavoie Paul-André	Congo-Brazza, Cameroun
Médiavilla José	Congo-Brazza, Cameroun
Moréno	Cameroun
Nadeau Jean-Louis	Cameroun
Ouellet Albert	Cameroun
Paré Raymond	Cameroun
Pearson Léon	Cameroun
Potvin Laurent	Cameroun
Savard Alain	Cameroun
Savard Jean-Yves	Cameroun
Solorzano del Toro Luis	Cameroun
Tardif Charles	Congo-Brazza, Cameroun
Tremblay Claude (Desbiens)	Cameroun
Tremblay Claude (Iberville)	Cameroun, Centre-Afrique
Tremblay Fernand	Cameroun
Tremblay Pierre-Yves	Cameroun

Les Sœurs de Ste-Croix (Montréal) (SAA)

Bélanger Françoise
 Bellehumeur Carmen
 Brisebois Lise
 Courtemanche Marie-Jeanne
 Dauphin Irène
 Ladouceur Jacqueline
 Meilleur Adéla
 Morin Carmen
 Ouimet Laurentia
 Perreault Émilienne
 Urbain Micheline
 Vachon Fabienne

Sœurs de la Croix
Strasbourg (AKONO)

Adélaïde, cuisine, jardin
Albert-Marie, enseignante
Arthémise, infirmière
Eugène-Marie, pouponnière
Lucienne, couture, sacristie
Marie-Germaine, école ménagère, lessive
Marie-Vincent, ancienne supérieure générale
Michel-Marie, crèche

Coopérants (Saa)
(Liste à compléter : Saa et Akono)

Girard
Guérineau
Reid
Tremblay Michel
Villeneuve Lawrence
Witz Lily

CSI : Collaboration Santé Internationale

Le collège Bullier a eu l'honneur de recevoir un jour la visite du Père Célestin Marcotte, fondateur de COLLABORATION SANTÉ INTERNATIONALE. Il éprouvait alors les signes plus douloureux de la maladie qui devait malheureusement l'emporter peu après. Il était accompagné de quelques-uns de ses proches collaborateurs. La visite qu'il faisait de divers pays qui bénéficiaient des envois de CSI lui permettait de se rendre compte sur place de ce que chacun pensait de ce qu'il envoyait si généreusement et de se rendre compte par lui-même et par ses délégués sur place des besoins plus spécifiques et plus urgents.

Au collège Bullier, nous avons souvent et largement bénéficié des attentions de CSI. Nous en profitons pour aider, à l'occasion, certains dispensaires voisins de notre mission. Mais le gros des médicaments que nous recevions servaient pour assurer des soins aux élèves du collège et aux membres de nos deux communautés.

Je me souviens de quelques envois importants pour nous.

Le premier : des machines à coudre Singer qu'une entreprise de Montréal abandonnait pour utiliser des machines à coudre électriques. Grâce à une cannibalisation intelligente, nous avons pu mettre en ordre de marche une dizaine de ces machines. Certaines servent encore ! Les cours du couture du collège prirent alors leur essor sous la direction de Sœur Irène.

Le deuxième envoi important : une quinzaine de dactylographes manuelles de diverses marques. Ces machines nous furent particulièrement utiles lors de l'organisation du second cycle en Techniques commerciales (secrétariat). Nous avons dû changer certaines caractères pour nous conformer au système azerty en vigueur au Cameroun. C'est le F. Firmin, responsable de cet enseignement, qui mit toutes ces machines en ordre de marche et qui les maintenait en état. Quand nous avons reçu cette grosse caisse en bois au collège même, au déballage nous avons eu une surprise car deux trous béants s'offrirent à notre regard : deux machines avaient été volées lors du séjour en entrepôt à Douala...

Les médicaments nous ont rendu d'immenses services. Si je puis écrire ces lignes aujourd'hui après près de vingt ans de présence au Cameroun, je le dois, pour une large part, à ces médicaments, surtout les simples aspirines qui jouent un rôle si important dans le domaine de la santé surtout dans celui de la médecine cardiaque. Des milliers d'élèves ont été traités contre le paludisme et les autres bobos qui sévissent dans ce pays de grandes endémies. Que CSI reçoive ici, une fois de plus, notre merci !

Un autre sommet causé par CSI : celui que les gens appelaient L'EXPOSITION. Le linge que nous recevions avait surtout servi d'emballage – un emballage très généreux, en passant, - pour les médicaments. C'était surtout, vous le devinez, un emballage-prétexte car les vêtements ne passaient pas facilement aux douanes... Nous organisions au grand vent de ces vêtements en excellente condition et de bonne valeur car il y avait des paletots, des complets entiers et des centaines de pièces pouvant servir aux hommes, aux femmes, aux enfants. Plusieurs vêtements étaient neufs ! Ces pièces étaient triées par le F. Lavoie, les Sœurs et quelques collégiens pour la mise en vente qui était annoncée plusieurs jours à l'avance par nos élèves à leurs parents et aux gens de leurs villages. Les prix étaient inscrits sur une lisière de papier agrafée à chaque pièce. Nous vendions ce linge en fixant des petits prix pour que chacun puisse dire : « J'ai acheté ce vêtement. » Nous ne donnions pas ces vêtements car nous estimions que c'était là un moyen pédagogique de prévenir ce qui risquerait de se changer en fléau : la mendicité. Des dons existaient bel et bien, mais dans la discrétion.

La vente avait lieu dans le grand auditorium du collège grâce à la collaboration des Frères, des Sœurs et de quelques collégiens pour le bon ordre et la bonne marche de cette opération. On permettait à une vingtaine de personnes de pénétrer à la fois dans l'auditorium. Quand le nombre de présents avait baissé, on acceptait encore une vingtaine de personnes. Les fenêtres étaient closes pour éviter que le linge sorte tout seul... par les fenêtres ouvertes ! Les prix attachés devaient y rester pour prévenir le risque de la danse des prix : des très petits prix pouvaient prendre la place des prix un peu plus gros... et s'y fixer comme par magie ! Chacun passait à la caisse avec ses pièces et payait le total de ces prix inscrits en sortant par une porte différente de celle de l'entrée. La vente se terminait vers midi.

Me reviennent en mémoire quelques anecdotes.

Un matin, une jeune fille arrive au collège portant une coiffure assez spéciale qui attirait l'attention de ses compagnes.

— Abéla, comme tu as une belle coiffure! Où as-tu pris cela, dans quelle boutique ?

— J'ai acheté cela à l'Exposition de la semaine dernière.

Cette coiffure si enviée par les autres n'était qu'une couverture en ratine verte... de banc de toilette.

Peu avant Noël, F. Charles Tardif avait cadeauté ses ouvriers d'Akono. Au sortir de la messe de minuit, un de ces ouvriers avait attiré sur lui l'attention de plusieurs personnes par son magnifique costume qui faisait l'envie d'un groupe d'admirateurs. Il avait endossé... un pyjama tout neuf aux couleurs chatoyantes. Évidemment, on voulait bien savoir quelle boutique de Yaoundé vendait cette qualité de complet si attrayant...

Parfois, on ignore les effets réels de certains remèdes. Un jour, quelqu'un souffrant momentanément de constipation met la main sur une bouteille. Il lit rapidement une partie de l'étiquette : contre la constipation. Il se dit : « Voilà ce qu'il me faut ! » Et il en prend deux ou trois bonnes grandes cuillerées. Pour tout dire en peu de mots : l'effet dépassa largement ses espérances ! Il avait absorbé de... l'huile de castor ! Dans un continent où les castors n'existent même pas, ce fabuleux produit à leur nom agit parfois de façon foudroyante...

L'argent récolté lors de nos ventes de vêtements revenait aux profit des élèves car cela nous permettait d'enrichir la bibliothèque des étudiants et d'acheter des médicaments de grande consommation car les quantités de certains médicaments pourtant fort utilisés étaient très limitées.

Nous tenions lors de chaque envoi à remercier CSI pour sa générosité. Mais je crois que l'occasion est bonne, ici, pour lui redire une fois encore merci pour tout ce que nous avons reçu par son intermédiaire pendant près de vingt-cinq ans. Grâce à CSI, nous avons pu

procurer du bonheur autour de nous et faire apparaître un grand pan de bleu dans notre portion de ciel africain.

La famille de CSI a mis de la joie dans bien des cœurs et assuré de la santé, du bien-être et du mieux-être dans bien des corps. Qu'elle poursuive son œuvre avec le même dynamisme : dans les circonstances actuelles, elle est irremplaçable !

La «Fondation Missions Maristes»

Quand nous avons dû quitter le Congo-Brazza pour nous établir au Cameroun, plusieurs Frères ont bénéficié de l'aide de leurs parents qui tenaient à faciliter leur implantation dans ce nouveau pays. Certains de ces bienfaiteurs nous demandaient si nous pouvions leur accorder des reçus de charité. Légalement, nous ne pouvions pas leur remettre de tels documents qui leur auraient permis des déductions d'impôts selon les lois du Canada.

Le Conseil provincial de Desbiens se pencha sur la situation et décida de faire les démarches auprès du Ministère du Revenu d'Ottawa qui était concerné. Nous avons facilement obtenu cette autorisation qui porte le numéro d'enregistrement 035 4498-49-06, numéro qui doit figurer sur chacun des reçus que nous émettons toujours depuis l'obtention de ce permis.

Dès lors, parents et bienfaiteurs intéressés à participer à nos œuvres en pays de mission bénéficièrent de nos reçus de charité émis par le Frère Albert Ouellet, économiste provincial car le centre de la Fondation était la Maison Provinciale de Desbiens. Voici quelles étaient ces œuvres : aide aux maisons de formation, paiement d'écologie pour les élèves pauvres, aide aux lépreux du Cameroun, secours aux prisonniers, participation aux constructions de nos trois collèges, aide aux curés des paroisses où nous travaillions au Cameroun, etc.

Les conditions étaient fort simples : fournir un rapport annuel des sommes reçues, fournir un rapport des sommes affectées, émettre un reçu pour une somme d'argent mais jamais pour un objet donné en contre-valeur.

La Province déposa dans cette Fondation MM la somme de 100 000 \$ qui devaient toujours demeurer comme capital de base et placé dans des valeurs sûres comme certaines obligations garanties et non dans des actions.

La Fondation MM est toujours en service depuis environ trente ans : ce qui représente un fait à souligner : avoir de la suite dans les idées. Le Centre administratif s'est déplacé à Château-Richer, Maison provinciale. De plus, d'autres Provinces maristes ont pu largement bénéficier des avantages de cette Fondation.

Il serait intéressant de pouvoir établir dans un bref rapport quelles ont été les sommes annuelles reçues et versées depuis la première année de fonctionnement de cette Fondation. Mais cela est du domaine des archives et non de ma compétence... Je me contente ici de parler...en général, de ce que je connais.

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 4

RELIGIEUSES

Dans nos collèges mixtes, la présence des religieuses est indispensable pour une action concertée.

Les deux fondatrices

[Retour à la table des matières](#)

En 1972, deux religieuses de Ste-Croix devenaient membres du personnel enseignant de Bullier : les Sœurs Micheline Urbain et Lise Brisebois. Les deux étaient déjà acclimatées au Cameroun et n'eurent pas de difficulté à s'intégrer à notre milieu missionnaire. Elles devenaient ainsi les fondatrices de la mission des Sœurs de Ste-Croix de Montréal à Nkolmébanga.

Sœur Lise enseignaient le français et la catéchèse comme matières principales au niveau de 6^e et 5^e. La première année, ses classes étaient mixtes. L'année suivante, on lui a confié, en 6^e, une classe de garçons et une de filles. Mais après quelques semaines, elle jugea que l'atmosphère de ses classes deux classes ne lui allait pas du tout. Alors, le F. Directeur établit deux sixièmes mixtes : et cette situation tout à fait neuve changea climat. Il devint serein ! On n'a pas cherché

tellement à expliquer la cause de tout cela. Cela reste le secret de Sœur Lise! Nous aurons bien aimé bénéficier longtemps de ses services mais elle n'œuvra au collège que pendant deux ans, de 1972 à 1974.

Sœur Micheline était chargée des mathématiques en 3^e et 4^e avec catéchèse comme matières principales. Elle s'avéra excellente professeur en mathématiques modernes. Elle nourrissait un projet spécial pour favoriser la lecture au village : la création d'une bibliothèque à Elessogué. Après entente avec les parents d'Avoula Benoît, élève du collège, elle fit les démarches auprès de l'ACDI pour obtenir les fonds nécessaires : son dossier solidement charpenté lui permit d'obtenir que ce projet voie le jour. Elle dressa les plans, supervisa la construction en dur et vit au mobilier nécessaire. De plus, par ses démarches, elle obtint une certaine quantité de volumes pour servir aux futurs clients de cette bibliothèque de village. Sœur Micheline travailla avec nous pendant six ans, soit de 1972 à 1978. Son départ nous obligea à trouver un professeur de mathématiques d'aussi bon niveau : ce qui ne fut pas tout à fait facile.

Les secrétaires

Trois Sœurs de Ste-Croix occupèrent la fonction de secrétaires du collège Bullier.

- S. Carmen Morin, de 1978 à 1980. Remplacée par Mlle Nda Hélène.
- S. Françoise Bélanger, de 1982 à 1984.
- S. Jacqueline Ladouceur, de 1984 à 1991.

À elles trois, elles nous assurèrent pendant 11 ans un service de haute qualité grâce à leur dévouement sans calcul. Ce service si important dans un collège était, dès lors, entre bonnes mains.

Dans cette charge, la variété des tâches ne manquait pas. Elles assuraient le service à la procure du collège où les élèves achetaient tou-

tes leurs fournitures scolaires. Les débuts d'années scolaires, août et septembre surtout, exigeaient d'elles un travail considérable. Pendant l'année, elles assuraient ce même service aux rentrées et aux sorties des élèves. Elles percevaient aussi les écolages et émettaient les reçus voulus. Quand un collège compte de 500 à 1 100 élèves, et que les écolages sont payés en deux ou trois versements, vous imaginez le contrôle que cela exige. Une caisse d'épargne scolaire fonctionnait qui demandait de leur part un contrôle des entrées et sorties de fonds. La polycopie exigeait plusieurs heures de travail par semaine, surtout aux périodes d'examens trimestriels. La garde les livrets scolaires leur était confiée : tâche délicate d'un classement à toujours garder à jour et sous surveillance, car le livret scolaire est un document qui suit l'élève tout au long de sa scolarité. Un appartement spécial contient ces documents. Et ne parlons pas des rapports qui leur étaient demandés parfois pour les réunions pédagogiques et autres. La direction faisait appel à elles au besoin pour certains problèmes de relations entre professeurs, parents et élèves. Leurs bons conseils, leurs suggestions pesées et leur expérience de la vie scolaire – elles étaient toutes trois professeurs de carrière - nous ont été très précieuses. Le secrétariat est un rouage primordial dans un tel établissement.

Toutes les trois nous ont fourni un service de toute première qualité.

Sœur Émilienne Perreault.

C'est en 1980 que Sœur Émilienne Perreault arrivait à Nkolmé-banga, Cameroun. Les deux communautés, Frères et Sœurs, l'accueillaient à bras ouverts ! Nous étions tous conscients que notre équipe missionnaire s'enrichissait d'une personnalité qui apporterait beaucoup à notre présence missionnaire dans le milieu. Nouvelle venue au Cameroun, Sœur Émilienne avait derrière elle une riche expérience missionnaire. Elle avait œuvré de longues années au Malawi dans le domaine de l'éducation et même, pendant plusieurs années, comme directrice d'un collège de jeunes filles de ce pays.

Elle arrivait dans un collège de brousse, le collège Bullier fondé par les Frères Maristes en 1966 dans des locaux d'emprunt, mais qui

avaient édifié un magnifique campus entre 1968 et 1972 grâce à une généreuse participation de l'ACDI et la coopération des gens du milieu qui avaient aménagé en plein forêt équatoriale un espace vaste et sécuritaire pour y édifier les bâtiments fonctionnels, des classes et deux résidences, une pour les Frères et une plus petite pour les Sœurs.

Situé à plus de 75 km au nord de Yaoundé, la capitale, le campus que le visiteur trouvait là en arrivant dans ce tout petit village impressionnait fortement. Les bâtiments à un seul étage s'étalaient sur le terrain de façon à assurer une certaine tranquillité à chacun d'eux dans un décor vraiment enchanteur.

Au milieu de la cour centrale, le drapeau camerounais flottait fièrement au sommet du mât fixé au centre d'un parterre en étoile – d'où le nom de Place de l'Étoile – offrant aux regards des visiteurs de superbes poinsettias de trois mètres de hauteur. Le soir, une illumination généreuse veillait sur la vie des occupants et en assurait la sécurité. Les fils électriques de cet ensemble étaient prudemment tous enfouis afin qu'en cas de tornade les éléments déchaînés ne viennent pas les endommager. De plus, des canalisations assuraient l'eau courante dans tous les bâtiments. Vraiment, pour un milieu de brousse, rien n'avait été laissé au hasard...

Cet ensemble situé sur une vaste cour gazonnée et dans une sorte de jardin botanique où s'étalaient des centaines d'espèces de fleurs et d'arbustes africains poursuivait un but : il voulait faire école, si je puis dire. Tout cela voulait prouver aux gens du milieu avec quelle facilité il est possible d'aménager un milieu accueillant et artistique sans grandes dépenses. Avec un minimum de bon goût, un peu de travail et beaucoup d'entretien on peut aménager un entourage merveilleux fourni par cette nature ultragénéreuse du Cameroun !

Le collège Bullier comptait sur le dévouement des Sœurs de Ste-Croix depuis 1972, année où les deux pionnières, les Sœurs Micheline Urbain et Lise Brisebois, s'ajoutaient au personnel enseignant. Les Sœurs venaient œuvrer dans ce collège en participation avec les Frères Maristes qui en avaient la direction depuis 1966. Quand Mgr Jean Zoa, archevêque de Yaoundé, demanda aux Frères de recevoir dans leurs classes des jeunes filles, les Frères posèrent une condition : que des Religieuses viennent participer à l'enseignement. Le but de Mgr Zoa en demandant que ce collège de garçons puisse aussi accueillir

des jeunes filles c'était qu'elles bénéficient d'une meilleure éducation que celle que donnaient les écoles d'enseignement ménager où les cours ne durait qu'un an ou deux. C'était aussi afin que les jeunes filles n'aillent plus, selon une coutume tenace, aussi jeunes en mariage. Ainsi, des jeunes filles plus instruites seront plus à même d'être des meilleures mères de famille et capables de mieux servir leur pays dans des tâches importantes. Cette promotion de la femme, Frères et Sœurs voulaient ainsi la favoriser selon leurs possibilités grâce à leur action auprès de la jeunesse, l'avenir d'une nation. Après plus de trente ans de présence dans le milieu, on est à même de percevoir nettement les avantages que cette formule a assurés à cette partie du Cameroun et le rayonnement que le collège a exercé dans son milieu et hors du milieu.

Je parlerai de Sœur Émilienne à travers ces pages car Sœur Émilienne a joué un rôle très important pour la bonne marche du collège et son renom *extra muros*. Je parlerai d'elle ici et là rappelant quelques-uns de ses rôles : directrice adjointe, professeur de catéchèse, responsable de la préparation au baptême, visiteuse de prison, animatrice du groupe vocationnel...

Sœur Françoise Bélanger

Comme directeur du collège Bullier de Nkolmébanga, au Cameroun, j'ai eu le privilège de compter Sœur Françoise parmi les membres du personnel. La présence de cette excellente éducatrice se fit rapidement remarquer dans notre milieu.

Professeur d'anglais en classes de seconde, de première et de terminale, elle fut vite reconnue par les élèves comme une personne d'autorité qui possède sa matière et qui sait bien la transmettre. Par ailleurs, elle arrivait parmi nous riche d'une longue expérience dans le monde de l'enseignement. Devant des classes qui pouvaient compter parfois, pour certains cours, de quarante à quatre-vingts élèves, elle n'eut jamais besoin d'élever la voix. Quand Sœur Frances - c'est ainsi que les élèves l'appelaient - entrait en classe, c'était pour enseigner ! Elle n'avait donc jamais de temps à perdre. Les élèves le savaient fort bien...

Elle sut très tôt s'insérer dans la grande équipe missionnaire que nous formions, Sœurs et Frères du collège, avec les curés du secteur et les catéchistes. Comme nous tous, elle était persuadée de l'importance du rôle d'un collège catholique dans le milieu où nous trouvions : un rôle primordial au service de l'Église, des parents et des jeunes eux-mêmes. L'avenir d'un pays en voie de développement réside dans l'école !

Comme secrétaire du collège, après quatre années comme enseignante, elle joua dans notre milieu un rôle clé. Tenue en ordre des livrets scolaires de plus de mille élèves, perception des écolages, travaux de photocopies surtout lors des examens trimestriels, service aux élèves au magasin scolaire, directrice de la Caisse Scolaire d'Épargne, autant de tâches qu'elle exécutait avec doigté et avec soin.

Elle jouait, de plus, dans cette fonction de secrétaire, un rôle de conseillère. Quand Mgr Jean Zoa, notre évêque, demanda aux Frères Maristes, vers 1970, d'accepter dans les classes du collège les jeunes filles afin qu'elles puissent avoir accès, comme les garçons, aux études plus avancées, ils posèrent une condition: que des Sœurs viennent participer à l'enseignement parmi le personnel du collège. Ce qui fut le cas dès septembre 1972 quand les Sœurs de Ste-Croix acceptèrent de venir enseigner avec eux. Comme conseillère auprès de la direction du collège, Sœur Françoise joua un rôle très actif. Ses interventions furent pour le directeur d'un secours précieux dans les diverses situations, parfois délicates, qu'il fallait étudier et résoudre.

Il convient ici de souligner la participation des Sœurs et des Frères dans les domaines de la vie liturgique et de la vie de prière de notre milieu communautaire. Ensemble, nous participions à la messe soit à l'église paroissiale, soit à la chapelle des Frères. Ensemble nous disions le chapelet quotidien et récitons l'office, Prière du temps présent. Le dimanche, une demi-heure d'adoration devant le Saint Sacrement exposé sur l'autel décoré généreusement de bougainvillées réunissait les deux communautés. C'était un temps privilégié où nous mettions en commun, devant le Seigneur, nos projets apostoliques pour la semaine qui commençait en adoration en sa présence.

Son rôle missionnaire, Sœur Françoise l'a exercé avec distinction et efficacité. Son entrain, sa jovialité, ses mots d'esprit pétillants, tout cela en faisait une personne d'un commerce facile car ses manières

réservées et distinguées mettaient en confiance tous ceux qui l'approchaient. Parfois les trois communautés – Sœurs de St-Paul de Chartres, Sœurs de Ste-Croix et Frères - prenaient ensemble le repas du midi ou du soir les jours de congé. Chaque communauté fournissait un plat selon les indications du F. Supérieur. Que dire de ce dessert resté célèbre : « les Îles flottantes » que les Sœurs de Ste-Croix savaient si bien préparer !

Après quatre ans d'enseignement au collège Bullier, de 1976 à 1980, elle demeura durant deux ans au Québec pour y refaire sa santé. En 1982, elle nous revenait, à la joie de tous, pour deux ans comme secrétaire cette fois-ci. Dans ces deux tâches, Sœur Françoise exerça auprès de tous un profond rayonnement par son professionnalisme.

Lorsqu'elle dut quitter, le cœur gros, le milieu de Nkolmébanga pour rentrer définitivement au Québec, nous avons pu mieux mesurer le rôle que Sœur Françoise jouait auprès du personnel enseignant et des nombreux élèves qui l'avaient eue comme professeur, et la perte que tous nous faisions.

Sœur Françoise nous a laissé le souvenir d'une missionnaire épanouie, sereine et compétente au service de l'Église qui est au Cameroun et spécialement de la jeunesse, avenir de l'Église et de la Nation. Les élèves du collège Bullier, comme la direction et les professeurs, en garderont un vivant souvenir : celui d'une éducatrice dans la force du terme.

Sœur Irène Dauphin, professeur de couture

Le programme du collège Bullier comportait une heure de couture par semaine pour les filles de la 6^e à la 3^e. En cela, on se conformait au programme officiel préconisé par l'Éducation Nationale. C'est cette partie de l'enseignement que Sœur Irène Dauphin venait assurer en arrivant au Cameroun, au collège Bullier, en 1976. Comme les classes du collège étaient toutes mixtes, elle donnait des cours de couture à des groupes comprenant entre 15 et 30 élèves.

Un local spécial aménagé à cet effet était mis à sa disposition. Cette salle comportait des tables individuelles de travail et des tabourets. Le collège avait reçu, grâce aux démarches du F. Firmin Aubut auprès

de Collaboration Santé Internationale, une dizaine de machines à coudre usagées qui provenaient d'un atelier de couture de Montréal qui voulait se moderniser en se procurant des machines électriques. Ces machines à coudre, grâce à une judicieuse cannibalisation, ont été revues à fond par F. Firmin aidé d'un de nos concierges. Il en resta cinq ou six en ordre de marche, malgré leur âge vénérable. Une ou deux purent servir uniquement à entraîner les élèves à pédaler correctement.

Les travaux des élèves, au tout début de leurs cours, donc en classe de sixième, étaient effectués sur du cousu-main. Les toutes premières leçons étaient fort simples mais indispensables : tenir une aiguille, savoir l'enfiler, connaître les principaux points de couture, étudier les éléments d'une machine à coudre, se familiariser avec les autres notions de base de la couture...

Les pièces à fabriquer étaient, au début, faciles : robes, culottes, bonnets de bébé... Avec le temps les pièces à confectionner devenaient plus difficiles d'exécution pour en venir, en 3^e, à coudre une chemisette selon le patron et la couleur bleu ciel de l'uniforme du collège et même une jupe bleu foncé toujours selon la tenue vestimentaire du collège.

Il m'est souvent arrivé de visiter les classes de couture alors en plein travail. Cela ressemblait à une ruche, mais une ruche silencieuse car le travail se faisait toujours en silence : ce que Sœur Irène obtenait facilement. Devant un problème ou une hésitation, les élèves pouvaient aller consulter Sœur Irène de sorte qu'il y avait parfois près d'elle un petit groupe de filles en attente. Sœur Irène, au besoin, prenait en mains le travail commencé et suggérait la correction à apporter. Elle devait y mettre parfois la main ou demander à l'élève de découdre une partie de la pièce afin de reprendre le travail fautif.

À la fin de chaque cours, tous ces travaux étaient correctement identifiés et retirés en bon ordre en attendant le prochain cours. Mais durant ses temps libres, après la classe, les jours de congé, Sœur Irène jetait un coup d'œil scrutateur aux divers travaux en cours et apportait parfois des corrections. Ces retouches lui exigeaient un temps considérable parfois. Mais sa patience venait à bout de tout !

Avec les années, les machines vieillissaient et étaient promues au rang de machines à apprendre à pédaler... À l'un de ses retours de visites au Canada, Sœur Irène avait reçu quelques généreux cadeaux

en argent qu'elle désirait appliquer à l'achat de machines à coudre. Elle en parla à la direction en exposant ce qu'elle désirait faire de cet argent. L'entente fut vite acceptée et avec plaisir, vous imaginez bien! Elle se rendit donc à Yaoundé et revint toute heureuse avec 3 ou 4 machines à coudre toutes neuves de fabrication chinoise. Elle se rendit vite compte que ces machines étaient de très bonne qualité car les Chinois avaient su bien copier les machines à coudre Singer que nous connaissons si bien au Québec depuis longtemps...À l'ouverture de la nouvelle année scolaire, Sœur Irène était toute heureuse de mettre en service ses nouvelles acquisitions au profit de ses élèves.

Le collège avait un petit budget pour le matériel d'enseignement. Selon les pièces que Sœur Irène avait prévues au programme de chaque classe, elle achetait elle-même, à Yaoundé, les tissus et les autres fournitures requises. Le tout était stocké dans une grande armoire fermée à clef. Chaque année scolaire, avant l'ouverture des classes, elle faisait la coupe des diverses pièces au programme de chaque classe. Travail de précision et assez long compte tenu du nombre de jeunes filles qui suivaient ses cours dans les 10 à 15 classes qu'elle assurait, selon les années et les progrès du collège, car ce dernier était passé, avec le temps, de 200 élèves à plus de 1100.

À la fermeture des classes, Sœur Irène organisait chaque année une exposition des travaux des élèves. Cette exposition avait lieu un dimanche après la grand-messe et était ouverte à tous les parents. Elle était annoncée à l'église lors des messes. Les élèves elles-mêmes en faisaient part à leurs parents. La salle de couture était alors décorée de façon spéciale et soignée : fleurs de frangipaniers et de bougainvillées ornaient les tables pour accueillir les visiteurs. Les pièces étaient disposées harmonieusement à la vue des visiteurs qui pouvaient, à loisir, admirer les diverses travaux réalisés par leurs jeunes filles. De plus, les gens pouvaient acheter ces objets pour un prix fort raisonnable. Certaines pièces non vendues étaient sans doute données afin de venir en aide discrètement à certaines élèves. Les ventes permettaient ainsi à Sœur Irène d'acheter, pour la prochaine année scolaire, presque tout ce dont elle avait besoin pour ses cours. De sorte que le budget initial se renouvelait de lui-même chaque année. Comme par enchantement !

Elle a joué aussi le rôle d'aide à la bibliothèque pendant quelques années afin de compléter son horaire alors que les classes étaient en

moins grand nombre. Elle collaborait alors avec le bibliothécaire, F. Paul-André Lavoie.

Un malheureux incident vint gêner le travail de couture de Sœur Irène. Un soir, vers 17 heures, un jeune homme plus ou moins équilibré se présente à la résidence des Sœurs et demande à entrer... Sœur Irène, poliment, lui dit que les Sœurs se rendent à la messe à la chapelle des Frères et qu'il doit passer à un autre moment car on ferme la maison. Un peu déçu, et peut-être choqué sans raison de ces paroles pourtant bien franches et bien polies, il bouscule Sœur Irène qui tombe à la renverse au bas de la véranda et, dans sa chute, se force un poignet. Elle consulte un médecin à l'hôpital d'Éfok. Les examens révèlent une fracture du poignet. On traite cette cassure sur place. Mais il s'avère que le traitement a été mal fait de sorte que le poignet reste déformé, douloureux, ce qui la gêna beaucoup dans son travail de professeur de couture. Malgré ce handicap, elle poursuit son enseignement jusqu'en 1984, année où elle rentre définitivement au Québec. Elle mettait fin alors à sa carrière de missionnaire au Cameroun, une carrière fructueuse de huit ans. En 1984, Sœur Laurentia Ouimet venait la remplacer comme responsable de la couture. Malheureusement, elle ne put s'acclimater au pays. Elle exposa sa situation à la direction et dut rentrer au Québec. Il faut savoir tenir compte des circonstances dans un esprit de compréhension. Sœur Stella, des SS. de St-Paul de Chartres, et Mme Aïssatou remplacèrent Sœur Irène à l'enseignement de la couture compte tenu de l'augmentation des classes.

Sœur Irène fut très appréciée de toutes ses élèves et de ses collègues professeurs. Toujours au poste, patiente à guider les jeunes filles qui arrivaient au collège sans avoir eu de contact avec la couture, elle a pu ainsi aider, grâce à ses cours, plusieurs de ses élèves à se tirer d'affaire dans la couture que toute maman doit connaître pour subvenir aux besoins les plus élémentaires d'une famille.

Le collège Bullier est très fier de compter parmi ses anciens professeurs une religieuse de cette qualité et de ce dévouement qui a su, en toute discrétion pendant ses huit ans de présence parmi les jeunes filles, de 1976 à 1984, leur assurer une bonne formation en les initiant à la couture tout en leur donnant l'exemple du souci du travail bien fait. C'est là un aspect de première importance dans la formation de la jeunesse.

Deux enseignantes de Ste-Croix

Deux Sœurs de Ste-Croix nous ont prêté main-forte pour l'enseignement exclusivement : Fabienne Vachon et Marie-Jeanne Courtemanche.

Sœur Fabienne arriva en 1973 comme troisième membre de la communauté. Il me plaît de livrer ici quelques souvenirs de son passage parmi nous. Elle portait ses cheveux assez longs. J'ai observé, peu après son arrivée, que, tout au début de son arrivée parmi nous, des jeunes filles du collège se tenaient autour d'elle tandis qu'une ou deux autres, placées derrière elle, lui touchaient délicatement les cheveux... Des cheveux longs et blonds qui les intriguaient beaucoup et faisaient leur envie. Les cheveux non crépus font la hantise de nos filles.

Quelques semaines après son arrivée, Sœur Fabienne connaissait déjà sa première crise de paludisme. Nous lui avons fait remarquer alors que le fait d'aller tête nue n'était pas conseillé sous notre soleil de plomb. Elle se procura vite un bon chapeau pas trop rigide dont elle ne se séparait jamais lors de ses sorties.

À l'occasion de son retour au Québec, en 1976, je voyageais en sa compagnie sur le même avion de la Sabena. Nous devions passer deux jours à Bruxelles. Nous en avons profité pour faire un pèlerinage... à un célèbre mannequin de cette capitale. À quelques reprises, nous sommes passés devant, aller et retour, sans même l'apercevoir. Il nous a fallu enfin demander à un passant l'adresse exacte de ce personnage... Peu avant de reprendre l'avion, le lendemain, elle me confie que ses bagages sont plutôt lourds et qu'elle aimerait changer de sac avec moi... Nous changeons donc de sac juste avant l'enregistrement. Je n'avais pas d'objection tout en me demandant quelles questions se poseraient ceux qui pourraient fouiller mon nouveau sac devant les affaires... qu'il contenait. Quand, à la descente d'avion, je lui remis ses bagages, elle ajouta, avec un certain sourire, tout en me remerciant :

— Je suis bien contente que vous ayez accepté de porter mon sac car il contient des poignards achetés comme souvenirs à Yaoundé, poignards que je vais donner en cadeaux...

Quand on sait que de telles armes doivent être déclarées et remises pour être gardées dans la cabine de pilotage lors du voyage... je me suis dit que je venais d'éviter de justesse un problème. Ce sont là les risques des voyages... et de la galanterie!

Sœur Marie-Jeanne se joignit au groupe de Ste-Croix en 1987. Elle accepta les cours de français dans les classes de 6^e aux effectifs chacune de 60 élèves. Il faut admettre qu'il n'y a pas dans ces classes de problèmes de discipline par le fait que les parents de ces élèves doivent payer une somme assez considérable pour que leurs enfants puissent fréquenter. Néanmoins, il faut savoir aussi que la langue maternelle de nos élèves n'est pas le français et que leur préparation dans cette langue à leur arrivée au secondaire est très inégale. Sœur Marie-Jeanne possédait une excellente méthode d'enseignement et a su donner à ces jeunes une bonne formation de base dans les divers aspects au programme.

Lors des rencontres fraternelles, elle aimait bien nous faire entendre une chanson très populaire alors et pleine de franchise d'Angèle Arseneault concernant « la vie et l'autonomie... » Je ne me souviens pas bien des paroles, mais cela revenait à dire : « Laissez-moi donc vivre ma vie ! » Cela mettait dans notre entourage un air de gaieté alors que nous étions loin du pays natal...et que nous avions tout plein de projets apostoliques dans notre milieu étudiant. Elle avait gentiment accepté d'être en charge de la partie religieuse de la cérémonie qui eut lieu à l'église paroissiale pour souligner les 50 ans de vie mariste du directeur du collège. Devant Mgr Jérôme Mimboé, notre évêque présent, elle sut s'acquitter de cette fonction avec toute la délicatesse qu'on lui connaissait.

Après trois ans de bons services au profit de la jeunesse bulloise, elle quittait le Cameroun pour remplir d'autres tâches auprès de sa communauté à Montréal.

Sœurs de St-Paul-de-Chartres

Il est un groupe de religieuses auxquelles nous devons beaucoup de reconnaissance : les Sœurs de St-Paul-de-Chartres de la mission à Nkolmébanga.

Elles ont été des collaboratrices précieuses dans le domaine de la santé pour les Frères de Bullier, les Sœurs, les étudiantes et les étudiants. Pendant de nombreuses années le collège atteignait le nombre de 1 000 inscriptions. Les cas de maladies graves étaient référés au dispensaire. Le collège assumait ses frais de traitements et de médicaments.

Je tiens à nommer ici les collaboratrices du collège :

- Jeanne Cattin, infirmière et directrice du dispensaire. Suisse.
- Louis-Gonzague, infirmière et directrice du dispensaire. Vietnamiennne.
- June Walsh, infirmière et directrice du dispensaire. Anglaise.
- Solange, enseignante. Vietnamiennne.
- Stella Maria Pham Thi Lahn, professeur de couture. Vietnamiennne.

Leur départ de la mission a créé un grand vide parmi le personnel de la mission car nous fraternisons souvent lors de l'animation des messes hebdomadaires pour les élèves et quotidiennes pour religieux et religieuses de la mission.

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 5

ÉVÉNEMENTS

Chaque jour amène son lot de petits ou de grands événements qui tissent la trame de nos vies.

«Ce soir, je viens rendre hommage...»

[Retour à la table des matières](#)

Sur la route d'Elessogué, la case de Barthélemy se cache à l'ombre bénéfique et protectrice de quelques gros manguiers. Cet homme passe une bonne partie de ses journées dans ce coin bien à lui, hérité de ses parents lors de son retour de la guerre de 39-45 sous les drapeaux de la France alors chargée du Cameroun.

Barthélemy, un vétéran paisible dont la démarche énergique garde encore un air de grandeur : celui d'un ancien militaire de retour sur ses terres après avoir foulé le sol de la France pour la défendre courageusement.

L'autre partie de ses journées, il la passe à Saa pas trop loin des vendeurs de meyog melen, ce succulent vin de palme que les cueilleurs vont puiser au sommet des palmiers au risque de leur vie, et

qu'ils offrent par la suite aux amateurs de ce cru du terroir. Ce vin de palme fraîchement cueilli : un breuvage succulent et même tonifiant qui fait parler, et parler. Mais il prend vite une vigueur sournoise qui peut devenir foudroyante avec le temps... grâce surtout à certaines herbes que les vendeurs savent y laisser tremper.

— Patronne, makoni ! S'il te plaît, encore un verre de ce bon meyog ! C'est pour Barthélemy, une fine gueule qui sait savourer le vin de palme !

Et la patronne verse un plein gobelet de cet élixir local de qualité éprouvée. Avant de boire, Barthélemy, en connaisseur averti, penche un peu son gobelet plein à ras bord pour chasser d'un revers de main adroit quelques mouches noyées dans ce liquide parfumé si attirant. Celles qui flottent encore, on n'en parle pas ! Leur entêtement les aura perdues !

Un verre, deux verres...et le compte se perd vite après une demi-journée de ce va-et-vient entre la vendeuse attentive et le tabouret du consommateur averti.

— Patronne, quand mon verre est vide, je le plains, oui, je le «plein».Voici ton pourboire pour ce jour !

Il arrive parfois à Barthélemy, après de multiples zigzags sur son chemin de retour à la maison, de s'arrêter au collège Bullier que fréquente un de ses enfants. Et, Place de l'Étoile, il commence alors un interminable discours aux longues envolées à perdre haleine. La Place de l'Étoile, avec son mât où flotte fièrement le drapeau camerounais, s'élève au centre de la cour du Collège, à mi-chemin entre les classes et la résidence des Frères. Un lieu ombragé et fleuri où entremêlent leurs couleurs pervenches de Madagascar et poinsettias vigoureux. C'est le décor de rêve emprunté par notre discoureur.

De là, on entend Barthélemy, debout, multipliant ses larges gestes, discourant, discourant avec aplomb en un français excellent, même

recherché, devant une assistance invisible... mais attentive grâce aux fenêtres largement ouvertes 365 jours par année.

«Mesdames et messieurs.

Je vous salue ! Makoni ! Mbembe kiri aux auditeurs éwon-dos. Je salue bien bas cette assistance distinguée qui accepte si gentiment de prêter une oreille attentive et sympathique à mes paroles.

Moi, Barthélemy, vétéran de la guerre de 39-45, dont la concession se trouve sur la route d'Elessogué, je salue bien bas ces valeureux Canadiens, ces Frères et ces Sœurs qui sont venus au bout du monde, dans ce patelin perdu de Nkolmébanga, pour assurer l'éducation de nos chers enfants. Ils ont quitté pays, parents, amis et amies pour venir travailler dans notre milieu de broussards, ce milieu encore tellement sous-développé. Ils ont quitté leurs villes bien organisées pour venir travailler dans notre brousse attardée. Voyez, mes amis, ce qu'ils ont bâti de leurs mains au profit de nos jeunes, garçons et filles. Tout cela est sorti de leur savoir-faire! Tout cela s'étale ici sous nos yeux émerveillés. Ce magnifique collège, si grand, si propre et si bien tenu s'élève devant nous tous comme la preuve tangible, irréfutable de leur dévouement, de leur savoir-faire et de leur profonde amitié envers la nation camerounaise. Comment pourrions-nous les remercier convenablement pour tout ce qu'ils ont fait ici depuis 1967 alors que nous sommes venus sur place pendant deux ans pour les aider à débrousser afin que s'élèvent tous ces bâtiments si propres et si accueillants ?

Et que dirai-je, Mesdames et Messieurs, pour honorer comme il se doit le Capable, que dis-je, le Noble Capable qui dirige ce collège avec doigté, avec discipline, avec savoir-faire. Nous lui devons une éternelle reconnaissance pour son dévouement. Merci, le Capable ! Et même, tout dernièrement, il vient d'acheter pour notre collège un grand car de vingt-cinq passagers afin que nos enfants puissent voyager confortablement, se

rendre à Yaoundé et ailleurs pour des sessions, des cours ou pour y subir leurs examens. Chapeau au Capable, ce noble Canadien qui a épousé la cause du Cameroun. C'est un grand cœur, que dis-je, c'est un vrai cœur camerounais qui bat dans sa poitrine ! Bebela ! Je dis la vérité ! Zamba m'est témoin !

Mes amis, vous trouverez peut-être que je parle beaucoup, que je parle trop... Mais c'est à juste titre que je veux être intarissable ce soir et multiplier les éloges à l'adresse de tous ces Frères et de toutes ces Sœurs qui travaillent avec un admirable dévouement auprès de notre jeunesse pour sortir enfin notre pays du sous-développement.

Vous trouvez toujours que je parle trop ? D'accord ! Mais c'est plus fort que moi. J'ai peut-être pris un verre de meyog de trop... C'est si bon ! Je me souviens à ce propos que, quand j'étais dans les forces militaires de la vaillante armée française, le Général de Gaulle m'avait fait un reproche, un jour. Il m'avait dit devant toute la compagnie :

Barthélemy, tu bois trop, tu bois trop.

Je lui avais répondu :

Mon Général, je l'admets. Je bois trop. D'accord ! Mais c'est plus fort que moi ! Je ne puis arrêter cela ! D'autant plus que cela ne m'empêche pas d'être un soldat valeureux ! Et d'être toujours au poste quand il le faut.

Et, par la suite, le Général ne m'a plus jamais fait de reproche à ce sujet. Ce Général de Gaulle : un homme compréhensif, un grand homme. Il mérite de passer à l'histoire ! Général de Gaulle, Barthélemy vous salue... »

Et...Et...

Certains soirs, c'est vers 20 heures que ce charmant voisin venait proclamer ses hommages appuyés aux valeureux Canadiens. Dans le ciel lointain et si sombre des nuits africaines, la Croix du Sud demeurait imperturbable devant ces éloges soutenus tandis que les oreilles

des destinataires se posaient... des questions comme celle-ci : « Mais quand finira ce discours dans la nuit ? Nous voudrions dormir en paix... »

Certains autres soirs, Barthélemy arrivait plus tôt. Alors, le discours se prolongeait tandis que les communautés, celle des Frères et celle des Sœurs, devaient assister à la messe ou commencer leurs exercices religieux du soir. Comment prier quand ce brave Barthélemy montait le ton comme s'il parlait à 10 000 personnes et sans micro ? Alors, F. Firmin imagina un truc simple comme bonjour mais efficace pour mettre fin, disons... délicatement, à ces propos dithyrambiques et interminables... Il se dirigeait vers la Place de l'Étoile et donnait une vigoureuse poignée de mains à ce brave vétéran essoufflé après un discours de plus d'une demi-heure, parfois d'une heure... Puis, il se plaçait à quelque distance, droit devant lui et commandait comme s'il s'agissait de toute une compagnie :

Barthélemy. Atten.....tion !

En place re.....pos !

Atten.....tion !

Compagnie, par file à gauche, en avant.... Marche !

Et il lui désignait clairement, d'un bras autoritaire, la direction de son village...

Gauche, droite, gauche, droite, gauche droite...

Barthélemy s'ébranlait comme tout bon militaire rompu à la discipline et il tenait le pas aussi longtemps qu'il pouvait entendre F. Firmin : une, deux, une, deux, une, deux...

Un grand silence s'abattait alors que seuls les pas de Barthélemy sur la latérite de la route venaient rompre discrètement pour finir par s'éteindre finalement dans le lointain...

La paix revenue investissait la Place de l'Étoile tandis que nous commençons nos oraisons dans la paix du soir naissant.

Mais il reste tout de même que cet hommage spontané d'un homme simple et combien sympathique dégageait l'image d'une sincérité touchante, émouvante, dans cette mise en scène qui se contentait d'exploiter la grande nature africaine de la fin du jour brûlant et les profondeurs de certains sentiments naturels à ceux qui savent voir, parce qu'ils savent aussi « qu'on ne voit bien qu'avec le cœur. » Barthélemy avait bon cœur!

Un témoignage émouvant

Comme directeur du collège Bullier, je profitais de certaines occasions pour donner aux jeunes des témoignages de vie en vue de la meilleure éducation possible. Une de nos enseignantes visitaient les prisonniers de la prison de Saa. Comme moi, elle voulait que son activité comme visiteuse de la prison serve aussi aux élèves. Elle vint me voir un jour et me fit part d'un projet : faire venir un prisonnier pour donner un témoignage percutant aux élèves afin de les mettre en garde contre ce qu'ils pourraient rencontrer en fait de difficultés sur leur route... Après discussions avec elle, j'accepte qu'un condamné vienne parler aux élèves si Sœur Émilienne obtient la permission du régisseur de la prison de faire sortir sous bonne garde ce prisonnier pour venir parler aux élèves dans certaines classes. En homme prévenant, le régisseur avait exigé que le témoignage à donner soit écrit et lui soit présenté avant la visite au collège. Il avait donné son accord à la visite comme au contenu du message.

Ce qu'il voulait dire aux élèves, il l'avait donc consigné dans une lettre émouvante que je vous livre ici *in extenso*.

Le jour dit, Sœur Émilienne arrive près des classes du collège en voiture. En descendent le prisonnier portant son costume de détenu, les pieds entravés par une solide chaîne. Un gardien armé d'un long fusil l'accompagne. Tous prennent place sur des chaises devant les élèves particulièrement attentifs tandis que le prisonnier s'installe au bureau du maître. Sœur Émilienne procède aux présentations et préci-

se le but pédagogique de cette visite exceptionnelle. Devant chaque classe attentive, elle donne la parole au détenu.

Saa, le 27 février 1987

Mes chers frères, mes amis,

Je me présente devant vous aujourd'hui comme condamné à mort. Je suis né d'une famille chrétienne. J'ai grandi et vécu à Nkolmébanga où j'ai reçu ma première communion. Je suis père de dix enfants nés de deux femmes. J'ai exercé pendant dix-huit ans la profession d'aide-soignant-accoucheur.

Brusquement, à cause de mon caractère violent, j'ai été amené à commettre un crime : j'ai assassiné ma deuxième épouse. Me voici donc dans une situation alarmante qui m'a coûté très cher, non seulement à ma propre personne mais aussi à ma famille. L'absence de cette dernière épouse me tourmente. J'en suis presque devenu fou, mort de soucis et de remords.

Enchaîné dans la géhenne de la Lékié, je me suis demandé qui pourra me secourir. Je ne pouvais pas croire que ma voix allait porter si loin, jusqu'aux oreilles de notre Créateur. Dieu se manifeste en moi, en me présentant son Fils Jésus-Christ qui ne s'est pas vengé, mais qui a accepté la mort pour nous délivrer de nos péchés.

Mes frères, soyons donc des semeurs de paix, de justice, soyons patients, paisibles, conscients de nos actes. Prions tous ensemble afin d'éviter les actes de violence, de vengeance et de rancune, car, Dieu nous invite tous et nous pardonne nos péchés. À titre d'exemple, je vous dirai que je vis en prison sans visite, c'est Dieu seul qui m'assiste. J'ai voulu m'enlever la vie en buvant un produit toxique, mais Dieu ne l'a pas voulu. Je vous jure que la plus grande peine que j'endure maintenant ne sont pas les chaînes que je porte aux pieds, mais l'image de ma chère épouse que j'ai tout le temps sous mes yeux.

La violence, la non-maîtrise de soi n'aboutissent à rien, si ce n'est qu'à détruire les autres et à se détruire soi-même. Soyons des hommes paisibles, conciliants et doux. À travers nos erreurs, nos bêtises, nos difficultés, Dieu nous parle : il nous ramène à Lui, Il écrit droit avec des lignes courbes, comme Il a fait avec Jacob dans l'Ancien Testament. Dieu m'a ramené à Lui, je ne vis que de sa Parole qui constitue ma seule force. Il m'a ressuscité et mon cœur écoute sa Voix qui m'encourage. C'est ma seule raison de vivre. Il me guide comme Il a guidé Moïse au désert. Rencontrer Dieu, c'est espérer dans la vie.

Comme c'est l'Année internationale de la Paix, demandons au Seigneur la Paix. Aidons-nous les uns les autres.

Mes chers frères et sœurs, devant vous, je demande mille fois pardon à ma chère épouse que j'ai assassinée, à ma famille, à tous les religieux et religieuses qui s'occupent des détenus, au Gouvernement camerounais et à Dieu notre Père car, l'acte que j'ai commis venait de ma non-maîtrise, de mon manque de patience, de mon caractère violent.

Je remercie tout particulièrement notre chère Sœur Émilienne du collège Bullier qui m'encourage en venant me visiter, qui participe à ma prière, à ma conversion et à ma foi. Je vous demande aussi à vous tous ici présents beaucoup de prières pour que le Bon Dieu ait pitié de moi, qu'Il me pardonne mes péchés et qu'Il me conduise à la Vie Éternelle.

Pour terminer, acceptons la prière de Paix. Amen.

Ekogo Janvier

Cette visite, faut-il le signaler, impressionna profondément les jeunes : la vue de ce prisonnier en costume de détenu, avec le garde armé près de lui, et le témoignage émouvant qu'il donna d'une voix ferme... Ce fut là une démonstration qui valait plusieurs catéchèses, plusieurs sermons... et plusieurs leçons d'instruction civique.

La route bloquée sert une dure leçon...

Un condamné à mort était à la prison de Saa pour être exécuté le lendemain, dans la côte au sortir de la ville en direction du collège. Un prêtre avait longuement parlé avec lui la veille au soir, car, bien qu'issu de la région, il avait été détenu à Yaoundé pendant plusieurs mois.

Le matin fixé, vers 7 heures et demie, la route de Saa menant au collège était bloquée : des dizaines d'élèves sont forcés d'assister à l'exécution. Le prêtre est là, le médecin, le chef des gendarmes; un peloton d'exécution, l'arme aux pieds, attend de l'autre côté de la route. Quand tout le monde est descendu de voiture, le chef des gendarmes s'adresse au condamné qui avait les poignets liés :

— Monsieur, avez-vous quelque chose à demander ?

— Oui. J'ai dans ma poche droite 200 francs. Prenez-les vous-même, car je suis menotté. Donnez-les à Sœur Émilienne du collège Bullier en lui disant que c'est pour ma fille, Une Telle, qui est en classe de 6^e au collège. C'est pour qu'elle s'achète des beignets avec cet argent.

On le fixe au poteau, mains derrière le dos. Puis, on lui bande les yeux.

— Feu !

Un bruit sec. Le condamné s'affaisse sans gémir. Le chef des gendarmes s'approche et décharge son revolver dans une tempe à bout portant. Le médecin se penche pour vérifier que le condamné est bien mort. Puis on le met dans le cercueil déjà placé tout près du poteau d'exécution...

Le jour même, le chef des gendarmes vient au collège remettre cette somme de 200 francs à Sœur Émilienne, selon les dernières volontés du père.

Cet homme qui venait d'être exécuté avait tué son épouse en lui tailladant le ventre pour y tuer l'enfant à l'aide d'une machette parce qu'il soutenait que cet enfant ne venait pas de lui... Ce meurtrier avait pu rencontrer le prêtre la veille au soir, se réconcilier avec Dieu et poser un dernier geste de bonté envers une de ses filles...

Plusieurs élèves terrorisés avaient été forcés d'assister à cette scène qui les marquera sans doute pour la vie... Je tiens d'eux le récit que j'en fais aujourd'hui en revivant le même serrement de cœur que j'ai éprouvé quand les élèves m'ont raconté ces faits alors qu'ils avaient de la peine à s'exprimer devant le choc ressenti sur la route bloquée.

Antoine, voleur de ciel...

En octobre 1991, dans un village voisin de Saa, sur la route d'Ézezang, une chicane survient entre deux frères. Il fait nuit quand Antoine, marié et père de deux fillettes, a la triste réputation d'abuser du vin de palme et qu'il fait peur à tous les gens du village, rôde près de certaines maisons. Dans ces circonstances, on lui ferme toutes les portes. Ce soir-là, il est encore en état d'ébriété. Pour éviter d'encourir des coups de machette, son frère aîné se munit lui aussi d'une telle arme blanche et descend de la colline en direction du village voisin. Il se réfugie dans la case désaffectée d'un oncle et attend son agresseur de pied ferme. À l'approche d'Antoine qui l'a suivi de près, il le prévient de ne pas approcher et qu'il est en état de se défendre contre toute agression. Mais l'agresseur enfonce la porte. Le frère aîné assène à l'intrus un coup de machette au haut de la cuisse gauche. Antoine s'effondre baignant dans son sang, et incapable de se relever. Ce n'est qu'au petit jour qu'un ami de Saa alerté peut venir le chercher pour le conduire à l'hôpital de Saa.

Informée de tout cela, Sœur Émilienne accourt au chevet du blessé et le réconforte enjoignant le personnel de l'hôpital de lui prodiguer tous les soins requis et qu'elle se charge des frais. Elle court à la

pharmacie et achète quelques médicaments pour soulager le blessé. Le lendemain, accompagnée du F. Claude, elle revient apportant draps, serviettes, matelas et oreiller car l'hôpital ne fournit que le lit en fer ou en bambou. Très vite elle rencontre un bon vieillard voisin du collège et le convainc de venir tenir compagnie à Antoine et de lui apporter de la nourriture et de le faire manger. Elle se charge de le conduire près d'Antoine le matin et de venir le chercher avant la nuit tombée tout cela moyennant rémunération.

D'une visite à l'autre, Sœur Émilienne encourage Antoine qui malgré ses blessures lui fait tout bonnement une confiance : « Ma Sœur, je pardonne de tout cœur à mon frère qui m'a blessé. » Le chapelet qu'on lui a offert nourrit sa solitude car personne de son village ne se déplace pour venir le visiter.

Les jours passent, le mal progresse et une maladie des os s'installe si bien que la deuxième jambe est attaquée. Son état général se détériore... Mais, malgré tout cela, Antoine garde courage, soutenu par ses prières unies aux nôtres. Mais les Sœurs Émilienne et Jacqueline doivent se rendre au Rwanda au cours du congé des fêtes : il faudra donc trouver un centre hospitalier pour s'occuper de ce blessé. On a recours à une Fille de Marie qui a ouvert une sorte de mouroir à Soa. Son dévouement est tel que les gens l'appellent Mère Térésa du Cameroun ! Antoine est donc accepté dans ce petit dispensaire. Quelques semaines plus tard, il y mourait. Le chapelet était son compagnon des longs jours de souffrances et de ses nuits souvent sans sommeil : cela avait sur lui comme un effet pacifiant : la puissance pacifiante du rosaire ! Tout se passa comme si le visage d'Antoine s'était métamorphosé et embelli derrière sa belle barbe noire bien taillée. Il respirait, sur son lit de mort, la sérénité, la douceur, lui qui n'avait pas même eu la joie de revoir sa femme et ses deux fillettes... ni même son frère aîné qui ne savait même pas, à ce moment-là, qu'Antoine lui avait pardonné du fond de son cœur. Devant tout cela, la Sœur infirmière responsable du dispensaire était prise d'admiration et disait à qui voulait l'entendre : « Antoine, mais c' est un voleur de ciel ! »

Le frère aîné, quelques mois après la mort d'Antoine, fut traduit en justice et condamné à la prison bien qu'il ait été lors de cette altercation en état de légitime défense... Mais il n'avait pas les sous pour se payer un avocat qui aurait put obtenir que le juge l'exonère de tout blâme.

En 1999, F. Claude alla visiter la maman d'Antoine. Elle tint à souligner le rôle maternel que Sœur Émilienne avait joué auprès de son fils Antoine. Elle aurait tant aimé remercier en personne Sœur Émilienne; mais elle était alors décédée. Elle remit au F. Claude quelques fruits superbes de son manguier pour exprimer sa vive reconnaissance.

En terminant ce récit, F. Claude tient à rappeler ce passage de Job : «Dieu sauve le pauvre par sa souffrance. Il lui ouvre l'oreille par sa misère.» (Job 36,15) Et il ajoute : « J'admire ici comment une âme peut se laisser saisir et aimer par le Christ au moment où on la croirait si loin de la bonne voie. Quel clin d'œil du Seigneur ! »

André, charmant voisin...

Dans le village de Nkolmébanga, circule un être assez unique en son genre : André Lekkon, personnage haut en couleurs, partant fort bien connu. Sa concession est voisine de celle du Collège Bullier; cela permet au personnel de cet établissement de jouir trop souvent de ses visites...

André est rond, plus souvent gris, presque chaque jour peu après le lever du soleil... Et si on lui pose la question :

— André, pourquoi as-tu bu ce matin: il n'est pas même neuf heures?

— J'ai bu? Oui, j'ai bu. Mais, je vais te dire... (Il tutoie tout le monde, mais de façon fort sympathique, par ailleurs). Je vais te dire ceci. Quand je suis né, ma mère n'avait pas de lait pour me nourrir. Et il fait le geste portant son pouce à la bouche... Ses seins étaient vides. Je n'ai jamais pu téter comme les autres gosses qui courent par ci par là, comme tes élèves à toi, là. Alors, elle m'a donné du vin de palme pour me sauver la vie. Bebela ! je dis vrai. Et il joint le geste de porter son index à sa langue humide et en le levant ensuite haut vers le ciel. (C'est là un serment solennel souligné d'un bebela, mot ewondo qui veut dire «je dis la vérité!») Comme tu vois, ma boisson de tou-

jours, c'est le bon vin de palme, le meyong melen, et mes palmiers m'assurent une bonne ration. Et s'ils diminuent de rendement, j'achète. Alors, tu comprends pourquoi André boit, et boit, et boit tout le temps. C'est comme ça...

Je comprends mieux maintenant.

André Lekkon a découvert aussi une plante merveilleuse qui fait parler, parler et parler : le chanvre indigène qu'il fume plus abondamment à partir du vendredi...Ce qui lui permet.. de venir parler – et parfois crier! - sous la véranda du collège dérangeant ainsi élèves et maîtres qui sont encore en classe à cette heure.

Et on l'entend parler seul, ou lancer quelque cri de guerre ou de menace. Si on lui dit poliment :

— André, moins fort. Les élèves sont au cours.

— Ah oui! Les élèves sont au cours...Putain de cours !

Alors, il lui arrive de baisser poliment le ton. Mais il lui arrive aussi de passer à des commentaires du genre :

— Lavoie-oh! Tu ne veux pas que je parle? Mais Dieu m'a donné la parole...Et je m'en sers. Lavoie-oh! Fous le camp...Laisse-moi. André ne veut rien savoir ce soir. Et laisse-moi donc.

Et suivent d'autres commentaires selon l'humeur du moment ou son goût de ne pas tenir compte des remarques que nous lui faisons...

Il ne casse rien, mais il passe en gueulant... sur un ton qui commence volume fort pour finir en douceur...Enfin, il traverse la piste et se trouve sur sa concession où il peut faire le bruit qui lui plaît et fumer seul son reste de chanvre en paix.

Il arrive parfois à André de circuler la nuit... Un jour, nos ouvriers creusaient une fosse septique près de la résidence que nous venions de

passer aux Frères des Écoles Chrétiennes venus travailler à Nkolmé-banga pour établir des planteurs dans le Mbam, de l'autre côté de la Sanaga.

Le soir, les ouvriers quittent le chantier inachevé mais presque terminé. Le trou de cette fosse laissée à découvert, donc à ciel ouvert, devait approcher les deux mètres.

André prend le raccourci qui le mène vers le chemin de la mission passant sur nos terrains tout près de cette résidence. Gilbert, notre cuisinier habite une case en poto-poto, en contrebas de cette maison. Il entend, vers minuit, des cris désespérés comme ceux de quelqu'un qu'on égorge ! Il se dirige en vitesse vers les lieux d'où originaient ces cris de mort... Prudemment, pour se diriger dans la nuit, il avait à sa disposition une lampe-torche. Il découvre notre ami André tout au fond de ce trou béant et qui se plaint sur tous les tons...surtout les tons aigus ! Gilbert trouve dans ses affaires une corde assez solide et s'en sert pour le sortir de ce mauvais pas. André avait bien quelques contusions, mais rien de bien grave tellement il est normal pour un homme ivre ou quasi-ivre de tomber sans se faire mal... André s'en tira fort bien, mais avec une peur bleue : celle d'être tombé en enfer tout vivant !

Quelques mois après l'arrivée des Sœurs de Ste-Croix au collège Bullier, il va les saluer. Sœur Micheline Urbain se présente à la porte. André n'entre pas, la salue poliment et demeure là immobile devant elle.

— Ma Sœur, ce n'est pas bien, lui dit-il en posant délicatement un doigt sur le ventre de la Sœur... Ma Sœur, ce n'est pas bien.

— Qu'est-ce qui n'est pas bien ? dit la Sœur sans enlever le doigt osé toujours posé sur son ventre.

— Ce n'est pas bien : ton ventre ne sert à rien !

Il savait que les Sœurs n'étaient pas mariées et qu'elles n'avaient pas d'enfant et qu'elles n'auraient pas d'enfant. Cela ne lui plaisait pas...

— Ma Sœur, tu ne fais pas ce que Dieu veut!

— Comment ! Je ne fais pas ce que Dieu veut?

— Oui. Dieu a dit : « Croissez et multipliez-vous. » À la doctrine, le catéchisme nous a appris que Dieu a dit : « Croissez et multipliez-vous. » Et ton ventre à toi ne sert à rien...

— Monsieur André, entrez donc vous asseoir un peu. Je vais vous expliquer.

Et Sœur Micheline de poursuivre :

— Je prépare justement mes cours de catéchèse de demain et j'ai ici ma Bible sur cette table. Je l'ouvre à l'évangile selon saint Matthieu qui parle de ce problème-là.

— Saint Matthieu, c'est le patron de notre paroisse. Qu'est-ce que dit saint Matthieu?

— Cet évangéliste rapporte les paroles de Jésus qui disait aux apôtres *que tous ne comprennent pas pourquoi il y en a qui ne se marient pas*. C'est au chapitre 19, versets 10 à 12. Il y en a *qui ne se marient pas à cause du Royaume des cieux*. Moi, j'ai fait le choix de ne pas me marier, donc de ne pas avoir d'enfant, à cause du Royaume des cieux. Quand Jésus parlait de cela, il terminait en disant : *«Celui qui peut comprendre, qu'il comprenne!»*

— Moi aussi, j'ai beaucoup de misère à comprendre tout cela.

— Vous voyez donc qu'en ne me mariant pas, j'obéis à Dieu. Vous voyez aussi que vous et ceux qui se marient obéissent à la parole de Dieu qui dit : «Croissez et multipliez-vous.» Ce que vous avez appris à la doctrine, comme vous dites, est très bien. Mais il y a aussi dans la Bible des passages qu'on n'a pas eu le temps, peut-être, de vous enseigner, de vous expliquer à la doctrine.

— Mais, je vous dis, je ne comprends pas encore.... Merci quand même, ma Sœur.

La Sœur avait été assez surprise par cette remarque ainsi formulée et par ce geste... Mais pour un Africain, la génération, la famille, c'est important, primordial même. Évidemment, on peut affirmer qu'une femme et un homme soient libres de décider de se marier ou non par un choix personnel. Mais l'ordre de Dieu : «Croissez et multipliez-vous» demeure toujours là et cette situation est toujours celle du plus grand nombre.

Ici, Sœur Micheline a compris vraiment ce que voulait signifier le cardinal Suhard, ancien archevêque de Paris, quand il disait : «*Être missionnaire ne consiste pas à s'engager dans la propagande, mais à être un mystère vivant.*» Par leur présence dans ce milieu, les Frères et les Sœurs sont des mystères vivants.

On ne peut pas aisément expliquer ce qui tient tellement ici à une question de mentalité. Qu'on se reporte à la Bible quand elle aborde les questions de fertilité. La fertilité : une bénédiction du Seigneur. La stérilité : une malédiction, un déshonneur. Voilà pourquoi je renonce ici même très facilement à définir cette mentalité profondément ancrée au cœur de l'homme et de la femme. Mais l'Évangile dit à ce sujet que *cela peut se comprendre...* Et nous savons que, dans l'Église catholique, prêtres, religieux et religieuses sont nombreux à faire un tel choix, à cause de *Royaume*. Et c'est tout ce qu'il y a en cela à comprendre !

Ce qui causera toujours vraiment problème dans notre société : se faire stériliser par égoïsme ou pour d'autres motifs inavouables. C'est là choisir un mode d'extinction...

Des exemples éloquents

Ma rencontre avec Dieu...

Je vous livre ici un autre le témoignage encore destiné aux élèves du collège Bullier : celui de Mboa Dieudonné. Il vous montrera que la prison de Saa bénéficiait de bons animateurs de la vie chrétienne. Voici ce témoignage écrit qui fut remis à Sœur Émilienne par ce détenu avec la permission de Monsieur le Régisseur. Dieudonné vint

lui-même livrer son témoignage devant plusieurs classes de nos élèves. Sœur Émilienne eut l'occasion de discuter longuement de ce témoignage avec les élèves qui en avaient été les bénéficiaires.

Saa, le 27 février 1987

Chers frères et sœurs, bonjour à tous. Je suis prévenu dans la prison de Saa depuis un bon bout de temps. Je suis accusé de détournements de fonds publics. Je remercie sincèrement Sœur Émilienne du collège Bullier de ses efforts déployés pour obtenir mon autorisation de sortie de prison, afin de venir vous parler de la paix et de la justice, de ma rencontre avec Dieu.

Ma rencontre avec Dieu m'a permis de mieux vivre ma vie dans la paix, l'espérance et dans une grande libération interne.

Dans la prison, je suis animateur dans une équipe bien engagée. L'Église que nous formons dans la prison de Saa est une Église engagée, vivante et dynamique. Nous nous aimons, nous nous entraïdons, nous partageons nos peines et nos joies.

Vous êtes appelés à devenir demain des responsables de notre nation. Un conseil d'ami que je vous donne : prenez dès maintenant la ferme résolution de bien gérer les biens de l'État qui sont les biens de nous tous, dans la justice, la paix et la droiture. Car c'est cela que veut le Président S.E. Paul Biya, pour un Cameroun nouveau.

Notre programme d'animation dans la prison prévoit pour chaque jour, à 9 heures 30, un rassemblement pour les chants et les récitations du chapelet; le soir, il y a les chants et les cantiques. Une note spéciale est donnée le dimanche où le groupe se réunit à 16 heures pour les chants et la lecture des Saintes Écritures. Tout ceci est rythmé par les balafons et les tambours de fortune.

Chers frères et sœurs, ayons foi en Dieu, car c'est cette foi qui nous conduira dans le Royaume céleste et qui nous permet

d'avoir l'espérance. Soyez gentils les uns envers les autres, aidez-vous les uns les autres.

Loué soit Jésus Christ !

Mboa Dieudonné

Ce témoignage fut complété par les réponses que Dieudonné donna aux jeunes qui purent l'interroger. Une telle rencontre permet des échanges spontanés et rares entre des jeunes et des prévenus ou des coupables et vient compléter d'une façon vraiment pratique notre enseignement religieux comme notre enseignement en éducation civique. Pour s'insérer harmonieusement dans la société, les jeunes doivent non seulement recevoir un enseignement théorique mais aussi des enseignements exemplaires, donc provenant du vécu des gens.

Vie religieuse et restauration

À ce propos de témoignage, nous avons reçu la visite d'une jeune religieuse issue de notre coin et qui appartenait à l'Institut Donum Dei. C'est un Institut de religieuses assez récent et dont une des principales activités est la tenue de restaurants dans les grandes villes. Elles en ont un, entre autres, à Rome même. Cette œuvre permet de rencontrer dans un décor détendu les gens qui viennent chez elles prendre leur repas. Elles estiment que le fait de s'insérer dans la vie réelle des gens favorise les rencontres, les échanges, les discussions. Une des conditions posées aux jeunes filles qui veulent faire partie de cet Institut est d'être vierges. Lors de son passage au collège, la jeune religieuse issue de Nkolmébanga adressa la parole à certaines classes afin de faire connaître son Institut. Elle parla espagnol pendant une partie de son entretien car elle maîtrisait bien cette langue pour avoir travaillé dans des restaurants appartenant à cet Institut dans certaines capitales en Amérique du Sud. Quelques jours après son passage, une jeune fille du collège vint me demander de pouvoir rencontrer cette religieuse car elle me disait remplir les principales conditions d'admission. Je la mis en contact avec cette religieuse. Je ne sais pas si, par la suite, elle a pu mener à bien son désir de vie religieuse dans ce nouvel Institut.

Frère Luis Solorzano del Toro

F. Luis est un confrère mexicain qui a enseigné plusieurs années avec nous au Collège Bullier.

Il était venu au Cameroun lors de la fondation du collège d'Ombessa, collège fondé par le Conseil général à la demande de Mgr André Loucheur, spiritain, évêque de Bafia, qui avait lui-même fait les démarches à Rome, auprès des supérieurs majeurs pour obtenir que les Frères Maristes ouvrent un collège dans son diocèse. L'argument qu'il avait présenté était celui-ci : « Nous remarquons que l'islam descend graduellement, en Afrique, du nord vers le sud. Déjà, le nord Cameroun est à forte population musulmane. Il convient que l'Église ouvre des institutions pour empêcher, en quelque sorte, que ce phénomène se poursuive ou aille s'intensifiant. » Cet argument avait particulièrement frappé le F. Basilio, Supérieur général de sorte que son poids a dû peser lourd dans la décision à prendre.

Le Conseil Général avait donc pris sur lui de fonder ce collège en faisant appel à des Frères issus de diverses Provinces. Avec F. Moréno, F. Luis avait été un des premiers Frères à missionner dans ce milieu. Puis il est venu à Bullier. Il a enseigné la catéchèse, l'espagnol dans plusieurs classes, puis est devenu directeur des classes de 6^e et de 5^e dans les locaux nouvel qui avaient été abandonnés par l'école primaire de Nkolménanga lors de l'ouverture d'une école primaire à Nkang Éfok.

Il a été en charge de la Légion de Marie pendant tout son séjour à Bullier. La Légion compte parmi ses anciens légionnaires M. l'abbé Zogo Mimfouma Timothée, actuellement recteur du petit séminaire du diocèse d'Obala, à Éfok.

Dès son arrivée, il fut surpris d'apprendre que certains lépreux vivaient dans les environs du collège et qui appartenaient à la très grande paroisse St-Matthieu. Il entreprit donc de faire le recensement de ces lépreux en puisant des renseignements auprès du curé de la paroisse et des élèves du collège. À sa grande surprise, sa liste comportait une quarantaine de noms...

L'État avait mis sur pied une organisation pour les lépreux, La Journée Nationale des Lépreux. Mais on ne savait bien pas si même une partie de ces fonds et des dons recueillis allaient effectivement aux lépreux, à nos lépreux. Il songea donc à mettre sur pied «Le Noël des Lépreux.» Avec les dons provenant surtout de membres de sa parenté, de ses amis et anciens élèves du Mexique, il préparait, à chaque Noël, un seau contenant savons, allumettes, serviettes, boîtes de sardines, riz, draps ou couvertures, et autres objets de première nécessité. Vers Noël, avec des élèves et des membres de la Légion de Marie ou du Mouvement vocationnel, il faisait le tour des habitations des lépreux et remettait un seau plein de choses utiles qu'il allait lui-même acheter dans des boutiques de Yaoundé. Avec des jeunes du groupe vocationnel, il allait parfois faire de la propreté et du débroussaillage vers les maisons et les concessions des lépreux qui, souvent étaient bien éloignées des demeures du reste de la famille. Les lépreux sont trop souvent mis au ban de la société...

Il tenait à ce que cette attention envers les lépreux soit le fait des élèves auxquels il avait affaire, légionnaires et membres du groupe vocationnel. Il ne demandait aucune contribution aux élèves, car il connaissait fort bien leur situation. Ce qu'il voulait c'était les initier à l'altruisme, à leur ouvrir les yeux sur les malheureux qui vivent tout près d'eux et qui sont si souvent comme abandonnés à cause de la répulsion naturelle que leurs plaies des lépreux suscitent autour d'eux. Il voulait aussi leur montrer l'importance de services rendus qui sont plus appréciés souvent que de l'argent offert en aumône.

Frère Luis, peu bavard, enseignant consciencieux, directeur dynamique et attentif aux autres a passé parmi nous en faisant le bien dans la simplicité et la modestie. Pour tous ceux qui ont vécu avec lui, il apparaît comme un modèle du genre de religieux que saint Marcellin a toujours souhaité voir parmi ses Frères.

Peu après son décès, il y a quelques années, j'ai demandé aux autorités de sa province quelques notes sur lui pour présenter aux Frères de notre Province cet excellent collaborateur de notre mission du Cameroun. Malheureusement, je n'ai rien reçu. Mais dans ces présents souvenirs d'Afrique, une sorte de « dossier-Cameroun », Frère Luis mérite qu'on évoque sa mémoire car sa vie et son action jettent une lumière éclatante qui nous permet de percevoir deux de ses gestes :

- * Voir autour de nous ceux qui souffrent dans l'ombre et l'abandon;
- * Susciter parmi nos jeunes élèves des âmes attentives qui acceptent d'aller vers les autres, surtout les plus démunis, et de les traiter avec plus d'humanité.

C'est une invitation combien éloquente à vouloir assurer par ses gestes, ses exemples, *une éducation pour la vie*. Une éducation pour la vie s'oriente toujours avers le service des autres.

Quel splendide reposoir de Fête-Dieu!

Quand la sœur du Frère Paul-André Lavoie, Murielle, veut à tout prix moderniser son salon, elle a l'idée d'offrir à son frère ses anciennes pièces : rideaux, tapis, centre de table et autres accessoires décoratifs tout en se demandant ce qu'il pourrait bien faire de ses vieilleries-là... On ne sait jamais! Le tout est accepté avec grand plaisir, car F. Paul-André avait bien sa petite idée à lui : faire parvenir ces objets en Afrique et s'en servir un jour...

Ce jour-là, c'est cette année. Le reposoir principal de la fête-Dieu va s'élever au collège Bullier de Nkolmébanga, sous la véranda centrale tout près du bureau de la direction. Selon les plans du maître d'œuvre, il sera splendide! Avec une équipe de collégiens et de collégiennes, Frère Paul-André dresse le reposoir avec le talent qu'on lui connaît. Tentures, rideaux et autres ornements parent l'autel tandis qu'une grande pièce de tissu orne le mur derrière l'autel. Un grand tapis rouge mène à l'autel en gravissant les marches en partant de la cour où seront rassemblés les fidèles. Les dépouilles d'un salon de Baie-St-Paul s'étalent ici au grand soleil pour donner à cette fête eucharistique un éclat tout à fait spécial : l'éclat des grands jours!

Comme compléments : les plantes en pots fleuries et en santé qui sont distribuées sur les vérandas des trois parties de la résidence mettent, autour du reposoir, une couleur africaine à cette l'ornementation

avec les brassées de fleurs de frangipaniers, d'hibiscus, de bougainvillées...

Quand la procession s'approche par le chemin jalonné de chaque côté de la route de centaines de branches de palmiers, les regards admiratifs se fixent sur l'autel de circonstance. Alors, la prière et l'adoration ont peut-être souffert un peu pour faire place à l'admiration de la nature et de l'industrie des hommes qui emploient de tels ornements pour honorer la divinité. On pouvait entendre des dames qui disaient tout bas à leurs voisines et à leurs voisins : « Quel beau reposoir nous avons à Bullier! Super ! Il n'y en a jamais eu d'aussi beau que cela par le passé. F. Lavoie, c'est surpassé! Quel artiste ! »

Voyez . Ce que nous mettons de côté chez nous soulève encore ici l'admiration de ces gens qui vivent dans une grande simplicité. Quand vous donnez ce qui vous paraît ne plus avoir de valeur et dans l'espoir que cela serve un jour, vous ne vous trompez pas : dans ces pays, tout cela est apprécié à juste titre. La récupération d'ici au Québec fait le bonheur de bien des gens qui vivent autour de l'équateur...Et nous sommes contents et fiers, comme missionnaires, de faire servir encore ce que vous avez mis de côté comme démodé, vieilli, passé. La récupération accorde une deuxième vie à ces objets et va semer bien du bonheur aux antipodes! Collaboration Santé Internationale vit de ce phénomène trop souvent ignoré de bien des gens...et va porter au loin des objets qui deviennent là éminemment utiles.

Quand nous apprenons aux donateurs que ce qu'ils ont donné rend grand service, comme dans le cas du reposoir de cette fête-Dieu, c'est notre manière à nous de leur dire une fois de plus : « Merci. Et continuez de penser aux autres ! » Les rideaux et les tentures aux couleurs fanées pour vous au Québec prennent ici une nouvelle couleur sous le soleil d'Afrique : une couleur rajeunie, éclatante. Non seulement la magie du soleil donne-t-elle aux êtres des teintes nouvelles, mais aussi une vie nouvelle !

Pauline n'est plus...

Ce soir, je reviens d'Elessogué la tristesse dans l'âme... Pauline vient d'être enterrée.

Hier matin, Pauline, douze ans, en classe de sixième, va se plaindre à Sœur Émilienne, directrice adjointe, qu'elle est malade. Elle manifeste tous les signes classiques du paludisme. La Sœur l'envoie au dispensaire de la mission avec le billet tel que convenu : « Prière de soigner Pauline aux frais du collège. » L'infirmière lui donne les médicaments habituels dans ce genre de malaise et la renvoie au collège. La directrice la dirige vers la salle de repos; la malade y demeure couchée jusqu'à 14 heures, moment de la sortie et de son retour au foyer avec ses compagnes.

Rendue chez elle, Pauline se plaint à sa maman qu'elle a été malade au collège, qu'elle souffre terriblement du paludisme. Lui a-t-elle dit qu'elle avait été traitée au dispensaire de la mission ? La maman la conduit chez un guérisseur qui lui administre des médicaments... à son tour. La dose était-elle trop forte ? Les médicaments de ce guérisseur étaient-ils les bons, ou simplement bons, ou trop forts ? On ne le saura jamais.

Dans la nuit, Pauline décède. Émoi dans la famille et dans le village. Mourir à 12 ans ! Pour une jeune fille en si bonne santé, si active, si bonne élève, pleine du désir de vivre...

Ce soir, à 14 heures, la classe finie, plusieurs professeurs et toute la classe de Pauline se rendent à Elessogué pour présenter leurs condoléances à la famille et pour prier pour cette jeune élève trop tôt partie.

Nous arrivons à la case. Pauline, en tenue d'étudiante porte le costume du collège, jupe bleu foncé et chemisier bleu tendre, est exposée dans son cercueil. Une prière, un chant; échanges de paroles avec le papa et la maman éplorés. Ils nous font asseoir et, selon la coutume, nous servent une limonade, car toute personne qui se présente dans ces circonstances doit manger ou boire sur place en l'honneur du défunt selon le rite des funérailles.

Les hommes achèvent de creuser la fosse tout près d'un immense manguier. Peu après, ces hommes, torsos nus et ruisselants de sueurs, approchent le cercueil et le déposent sur le bord du trou béant. Une dernière prière monte des lèvres et des cœurs pour que le Seigneur reçoive dans sa maison une petite fleur africaine que cette terrible maladie, la malaria endémique ici, vient d'arracher à la vie en pleine croissance, en pleine floraison...

Lentement, lentement, le cercueil est descendu dans la fosse. Les condisciples de Pauline, aux regards graves, laisser tomber, comme avec une certaine retenue et un certain regret, quelques poignées de terre latéritique sur ce cercueil que les hommes, il y a un instant, viennent de clouer vigoureusement, à grands coups de marteau, devant tous les assistants qui sont les témoins impuissants de la fin d'un drame : le drame d'une vie arrêtée dans la fleur de l'âge, le drame de tant de forêts africaines...

Nous ne pouvons nous empêcher de penser en nous-mêmes : « Tu es terre et tu retourneras à la terre... »

Douze ans. Petite victime de la faux du paludisme, maladie qui emporte encore, bon an mal an, des milliers d'Africains, en attendant qu'un vaccin soit enfin trouvé et que son prix permette à ces populations de se procurer cette protection si attendue.

Ce soir, en compagnie de Sœur Jacqueline, de Sœur Émilienne et de quelques filles du Foyer St-Paul, nous revenons tous la tristesse dans l'âme. Pauline n'est plus...

« Ceci est mon testament... »

Cet avant-midi, le vieux Atangana Prosper, une vieille connaissance, se présente à mon bureau. Après les salutations d'usage, il me dit :

— Frère Directeur, je viens vous demander un service. Je vais de plus en plus mal. De plus, mon garçon Abanda me rend la vie dure : il vient ces jours-ci de m'enfermer dans une pièce de ma maison pen-

dant plus de dix heures...Je ne sais pas ce qui l'a pris. Mais, laissons cela; je viens vous demander un service.

— Parlez toujours. Je verrai si je peux vous être utile.

— Voici. Je veux rédiger mon testament et je ne peux pas faire cela tout seul. J'ai besoin d'aide. Je vous demanderais de le rédiger pour moi comme le ferait un homme de loi. Je vous exposerai mes dernières volontés.

C'était un jour des vacances. Je connaissais bien Atangana Prosper dont un enfant fréquentait encore le collège. J'acceptai donc de faire le notaire pour lui. Voici l'acte qui est sorti de mon «étude, lors de cette rencontre.

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Je remets mon âme à Dieu. Loué soit Jésus-Christ !

Moi, Atangana Prosper, domicilié à Nkolmébanga, près Saa, République du Cameroun, dicte en ce jour mes dernières volontés en rédigeant le présent testament. Je déclare, en cet écrit que rédige en mon nom mon ami Frère Laurent Potvin, ce qui suit :

- Article 1. Je lègue mon fusil à mon fils Mbarga Paul. Ce fusil est actuellement en ma demeure de Nkolmébanga, avec une boîte de balles.
- Article 2. Je lègue à ma première épouse Amoa Céline ma maison située sur la route des Trois-Cocotiers à Saa Centre. Je lui lègue cette maison et tout son contenu en meubles et autres objets. Cette maison est mon entière propriété bien que l'aie louée par bail renouvelé par tacite reconduction à Énongo Timothée. Je lui lègue aussi la concession sur laquelle est érigée cette maison. Cette concession est l'héritage que j'ai reçu de mon feu père.
- Article 3. Je lègue mon fils Abanda Dieudonné à Amoa Céline; ce fils je l'ai eu avec une autre épouse qui est partie de sa propre volonté.

Le présent testament a été préparé par Laurent POTVIN, Directeur du collège Bullier. Je lui ai demandé de signer avec moi cet acte officiel comme témoin.

Telles sont ici consignées mes dernières volontés. En foi de quoi j'ai signé.

Fait à Nkolmébanga ce 23 août 1982.

(Signatures) _____

Témoin : Laurent POTVIN

Testateur : ATANGANA Prosper

Ceci est mon seul et unique testament. Copie gardée aux minutes du F. Laurent Potvin.

Moins de deux mois après ce testament, le vieux Atangana Prosper décédait. Et ce testament réglait paisiblement la succession de ce vieil ami. Dieu ait son âme !

Quand la morale n'existe plus!

Cet avant-midi, un professeur en congé-maladie depuis plusieurs mois vient de rencontrer. Il me dit :

- Je voudrais vous voir.
- Volontiers. Je suis là.
- Je veux vous voir dans votre bureau.
- Non. Ici.

Je prévoyais ce qu'il pouvait me demander et la manière avec laquelle il pouvait procéder.

Il m'agrippe alors par la chemise qui craque... car je refuse d'entrer dans le bureau, car je connais cet individu et ce qu'il peut faire... Je prends le cadre de la porte, en vain. Il me tire à l'intérieur!

Ce professeur avait obtenu du médecin un congé-maladie de deux mois à la suite d'une opération de hernie. Deux mois pour une hernie chez un professeur, c'est déjà généreux. J'avais donc trouver une suppléante pour cette période. Ce dernier était venu me voir après un mois me disant qu'il était prêt à reprendre ses classes si je le payais double salaire. J'avais refusé. Il avait demandé un troisième mois de repos. Je lui avais dit alors qu'il ne serait pas payé pour ce mois de congé supplémentaire, car, de plus, ce maître demeurerait à deux pas du collège.

Aujourd'hui, il vient me dire :

— Je viens pour percevoir mon salaire pour le 3^e mois de congé.

— Je vous ai dit que ce mois supplémentaire serait à vos frais, qu'il ne vous serait donc pas payé, car votre certificat médical indique clairement deux mois de congé-maladie.

— Non. Vous allez me payer ce mois-là. Et je vous dis, de plus, quand je suis fâché, pour moi, la morale n'existe plus !

C'était bien clair pour moi... Quand il n'y a plus de morale, votre vie ne vaut pas cher!

Le ton montait tandis qu'un jeune professeur passait près du bureau à qui je demande d'entrer. Je lui demande de venir s'asseoir là comme témoin.

— Messieurs, devant la violence, moi, je cède. Je vais vous verser ce que vous réclamez et qui ne vous est pas dû.

Je me lève alors pour aller chercher mon carnet de bulletins de paye et l'argent.

Alors, il s'oppose :

— Non. Il n'est pas question que vous sortiez de ce bureau sans m'avoir payé.

— Comment puis-je vous payer sans argent ici même et sans un bulletin de paye sur lequel vous devez signer comme quoi vous avez bel et bien reçu la somme que vous réclamez. M. Éloua, ici présent, est témoin que je vais chercher le nécessaire puis revenir vous payer.

Silence.

Je vais chercher le nécessaire et le paie devant témoin.

Par ces gestes et ces propos, il signait par le fait même son non-réengagement pour l'année suivante. Pour me protéger de toute réclamation de congédiement abusif, j'avais mis la Direction de l'Enseignement catholique au courant dans le détail de tout cela.

L'année suivante, il ne faisait plus parti du personnel du collège. D'autant plus qu'un professeur qui raisonne comme cela devant la direction peut fort bien raisonner, et agir, comme cela auprès des élèves.

Un homme violent n'a pas de place dans un collège quand on veut que le ciel soit toujours serein et bleu azur!

Une grande demande

Cet avant-midi, je vois surgir Mélounou Étoundi de Nkang Éfok. Selon la coutume, il approche à grandes enjambées. Mélounou est cet individu, grand marcheur devant le Seigneur, qui arpente par tous les temps – vents, pluies, soleil, tornades – les routes de notre coin, un sac sans forme précise à la main, l'air un peu perdu et dont les propos sont très souvent incohérents. Son visage où s'est installé en permanence un sourire bizarre invite tout le monde à la prudence quand on

le croise sur les routes. De temps à autre, sans mérite de ma part, il vient me cadeauer : quelques mangues, un avocat, des safous, quelques mandarines... Parfois, il me remet, comme en grand secret, des objets hétéroclites et sans valeur qu'il a trouvés en cours de route... Certains jours, il me présente à signer une feuille de papier portant des signes kabbalistiques, signes très curieux qui ressemblent pourtant à de l'écriture. En disant : « Un peu de signature, s'il vous plaît... », il me tend une feuille où j'appose n'importe quelle signature mais jamais la mienne; le plus souvent j'y griffonne un simple paraphe de... notaire, comme il se doit ! Comme cela n'engage à rien, je signe toujours et il ne manque jamais de me remercier plusieurs fois. J'ai dû remplir, pour lui faire plaisir, plusieurs dizaines de ces documents étranges. Et chaque fois, il confie ce précieux document à son sac à tout mettre, remercie encore en quittant en vitesse pour poursuivre sa route vers un autre lieu et toujours à grandes enjambées.

Aujourd'hui, il frappe à mon bureau.

— Frère Directeur, j'ai une lettre pour vous.

Et il me tend une enveloppe tout en s'asseyant sur la chaise devant mon bureau.

— Je dois la lire immédiatement?

— Oui, s'il vous plaît. J'attends la réponse. Je veux une réponse.

Je sors la lettre de son enveloppe pompeusement adressée au Révérend Frère Directeur du collège Bullier. La lettre est bien écrite en un français très correct.

Mon cher Frère Directeur,

Nous nous connaissons depuis de nombreuses années car je viens souvent sur la concession du collège pour vous saluer. Vous me recevez toujours avec la plus exquise courtoisie. De plus, j'ai une de mes filles qui a fréquenté ici, Mam Memolo

Véronique, dont vous vous rappelez sans doute. Elle a terminé ici en classe de troisième. Je vous remercie de l'avoir acceptée à fréquenter le Collège Bullier. Elle a fréquenté pendant quatre ans. Elle a obtenu son BEPC. Cette fille me fait vraiment honneur car elle a reçu à Bullier une excellente éducation. Soyez en cordialement remercié.

Je suis depuis trois mois très, très malheureux. Ma femme est partie et m'a laissé tout seul. Je vous jure que ce n'est pas de ma faute si elle est partie. Je n'y suis pour rien! Ce n'est pas moi qui l'ai chassée. Cela me fait donc beaucoup de peine qu'elle ne soit plus là.

Vous, dans votre grand collège, je sais que vous avez beaucoup, beaucoup de filles. Je voudrais que vous m'en donniez une. Je la voudrais dodue.

D'avance, je vous remercie pour celle que vous allez me donner.

Mélounou Etoundi

Je lui ai répondu séance tenante, tout en retenant, vous l'avez deviné, une certaine envie de rire :

— Toutes ces filles qui fréquentent le collège que je dirige – nous en avons plus de 400 - ne m'appartiennent pas. Je ne suis pas leur père. Comme elles ne sont pas à moi, il m'est impossible de vous en donner une. Ces filles appartiennent toujours à leurs parents. Et c'est à eux que vous devrez vous adresser, comme il se doit. Vous le savez bien : selon la coutume, pour demander une fille en mariage, il faut que vous alliez rencontrer les vrais parents de la fille, leur offrir quelques cadeaux et discuter avec eux.

J'ai donc refusé tout net cette grande demande! Devant moi, le requérant ne m'a pas fait part de ses réactions. Cependant, il m'a remercié pour les renseignements que je lui rappelais et a poursuivi sa route toujours à grandes enjambées vers Saa... A-t-il respecté la coutume de demande en mariage ? A-t-il obtenu une femme, comme il le désirait ?

«Je signe : Abéga, ex-prisonnier.»

Le courrier de ce jour m'apporte une lettre sous la signature d'un père de famille qui exprime sa reconnaissance parce que son fils vient de décrocher son BEPC, diplôme accordé après quatre ans d'études secondaires. Il exprime ses remerciements et souligne le travail qui a été fait par la direction et les professeurs pour que son fils décroche ce diplôme tant convoité dans une lettre exposant des sentiments de reconnaissance, une lettre donc comme on en reçoit rarement.

Ce monsieur a eu un jour des problèmes avec la justice, car il avait ouvert un bar clandestin dans un fond très très reculé de brousse, donc bien loin de tout contrôle par les autorités. Des voisins jaloux sans doute l'avaient dénoncé de sorte qu'il avait fait de la prison à Saa pendant quelques mois, tout en ayant l'autorisation de travailler en ville durant la journée.

Il jugeait peut-être son état et son expérience de prisonnier comme un honneur car il signait sa lettre en faisant suivre son nom de cette mention : **Ex-prisonnier**.

Il estimait donc que son casier judiciaire et sa situation de prisonnier pendant quelques mois étaient pour lui un titre à revendiquer ! C'était comme une vengeance devant une condamnation qu'il estimait profondément injuste et comme une preuve de réhabilitation.

Un faux Frère Mariste arrêté...

Le 5 mai 1985, Yomba Bikai Vincent Le Prince est arrêté à Bélabo, Cameroun. Ce jeune diplômé «Advance level» a enseigné au Collège Pie X d'Édéa durant l'année scolaire 1983-1984. À la fin de cette année scolaire, il quitte l'enseignement pour travailler dans une entreprise de la place qui ferme ses portes peu après son embauche. Il se trouve alors sans situation... tandis que son imagination travaille.

Ce jeune homme falsifie sa carte d'identité nationale en payant un connaisseur pour une nouvelle carte « officielle » où il se nomme

YOMBA BIKAI Vincent Le Prince. Ayant entendu parler par des amis du F. Paul-André Lavoie, il décide par la suite de le rencontrer à Nkolmébanga. Il s'informe auprès de lui sur l'Institut des Frères Maristes dont il avait vaguement entendu parler mais sur lequel il voulait avoir des renseignements plus précis, peut-être même pour orienter sa vie un jour, on ne sait jamais... F. Paul-André le reçoit poliment et lui remet à la fin de la rencontre quelques documents sur la communauté, une image du fondateur, le Bx Marcellin Champagnat. Enfin, il lui fait cadeau d'une petite croix. Ce jeune homme a alors l'idée de devenir immédiatement Frère Mariste passant allègrement par-dessus toutes les années de formation! Pour donner de la crédibilité à sa décision, il se fait fabriquer un document complémentaire où figurent les renseignements suivants :

Nom : Yomba Vincent de Paul Le Prince

Fonction : Frère enseignant Mariste

Résidence : Noviciat de Nkolmébanga

Classe : 3^e année de Philosophie.

Est autorisé à distribuer la communion...

Signature : F. Paul-André Lavoie. (Évidemment, signature forgée... comme tout le reste de ce document bizarre retrouvé sur lui lors de son arrestation.)

Grâce à cette panoplie de laissez-passer, notre homme pense pouvoir entrer et être reçu dans toutes les paroisses des missions catholiques du pays, et, pourquoi pas, ailleurs... Notre homme met le cap sur Doumé passant par Bélabo. Il arrive à Bélabo vers une heure du matin et se fait conduire à la mission catholique où il est reçu par deux missionnaires : le Père Martin, curé, et son vicaire, le Père Jean.

Le Père Jean lui-même racontera ceci à la police ultérieurement : « Au courant du mois de mars 1985, Yomba s'est présenté dans notre résidence vers une heure du matin, sous l'étiquette de Frère Professeur de la Congrégation des Frères Maristes, disant qu'il a été appelé à Doumé pour enseigner au collège de la Salle. Il été logé et bien nourri chez nous. Le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous avons

mis un véhicule à sa disposition qui l'a conduit à Bouam, à 40 km de Bélabo, où Frère Richard, professeur canadien anglophone du collège de la Salle de Doumé, l'a accueilli...»

À Doumé, les missionnaires ont tôt fait de découvrir que le nommé Yomba, avec sa croix et ses divers documents, n'est qu'un imposteur. Mais cela n'a pas empêché l'abbé Abaté de lui fixer rendez-vous pour le mois de mai 1985. Soulignons en passant qu'avant de quitter Bélabo en compagnie des deux prêtres de cette paroisse qui l'a hébergé le temps d'une nuit, Yomba a réussi à voler dans la bibliothèque de la mission deux livres très importants. Sur ces deux livres, le jeune homme prend soin d'inscrire son nom.

Le 5 mai 1985, vers 13 heures et demie, il se pointe à la paroisse de Bélabo sollicitant une fois de plus l'hospitalité des missionnaires qui le connaissent déjà, souhaitant qu'on l'héberge jusqu'à la Toussaint... Sa tenue et les papiers qu'il porte causent sa perte... La police du lieu est alertée et dans la fouille qui s'ensuit, on retrouve dans ses affaires les deux livres volés à la paroisse lors de son passage en mars.

Les carottes étaient mûres pour le sieur Yomba Bikai Vincent de Paul alias «Le Prince» qui s'est trouvé alors à la disposition de la justice qui, on le pense bien, sut en faire... bon usage !

Le journal CAMEROUN MAGAZINE No 38 du 2 août 1985 relatait ces péripéties et y ajoutait la photo de l'imposteur.

Vous êtes relaxé !

F. Firmin se trouvait hier au tribunal de Monatélé, à huit heures précises comme tous ceux qui avaient reçu la convocation officielle. Il attendait sagement son tour dans l'assistance tandis que les causes défilaient devant le juge de ce tribunal en plein air. En effet, le tribunal siège sous un simple toit qui abrite de bancs pour l'auditoire. Les murs sont absents... de sorte que les causes sont toutes publiques.

Un accusé est cité à la barre dans une cause de meurtre.. L'avocat accusateur présente l'accusation en détail : accusation de matricide.

Après le long exposé de l'avocat accusateur, le juge donne la parole au défenseur, un homme de prestance, à la parole facile et à l'assurance de roc. Je vous donne ici l'essentiel de sa plaidoirie.

— Votre Seigneurie, mon client est accusé d'avoir tué sa mère il y a dix mois. C'est là une grave accusation, car le matricide est un geste tout à fait regrettable et répréhensible. Mais, à la décharge de mon client, laissez-moi vous rappeler qu'un tel crime est quelque chose d'inouï dans l'histoire de la nation camerounaise, et chez les Africains en général, avant l'arrivée des Blancs. C'est là une donnée que votre Honneur connaît fort bien et que l'histoire vient confirmer. Mon client, Votre Honneur, est la victime des mauvais exemples apportés par les colons Blancs qui ont séjourné si longtemps dans notre pays. Sans ces fort mauvais exemples, je suis sûr que mon client n'aurait jamais commis un crime si abominable. De sorte que, devant ces faits irréfutables, je demande que mon client soit tout simplement relaxé...

Le juge y alla de ses commentaires, de longs commentaires qui allaient tout à fait dans le même sens que ceux de l'avocat défenseur.

— Selon vous, qu'est-ce qui arriva?

L'accusé fut purement et simplement relaxé...

Un cri dans la nuit !

Un soir frais et paisible de fin de saison sèche. Nous sommes le 29 avril 1982, 20 heures et 45. Demain, c'est la paye mensuelle des maîtres : je viens de terminer cette préparation et dépose sur la table de mon bureau les enveloppes qui contiennent les salaires, environ 500 000 francs CFA. Je songe à préparer le fanal qui me guidera pour aller tout seul, à 21 heures, comme à l'habitude, éteindre le groupe électrogène qui ronronne dans la grande remise au bas de la côte derrière la résidence.

Soudain, des coups à la porte avant de mon bureau. Qui peut donc venir frapper à ma porte à cette heure-là ? Le groupe électrogène fonctionne encore, mais ces coups dans le soir, ce n'est pas rassurant... Je ne veux pas ouvrir sans connaître l'identité de celui qui frappe. Le chien, notre fidèle Dick, a entendu les coups dans ma porte et il commence à japper.

— Qui est là ?

— C'est moi...

— Qui, moi ?

— Simon.

— Je ne connais pas de Simon... et je ne tiens pas à ouvrir devant un inconnu.

— Que voulez-vous ? Parlez !

— Ouvrez-moi la porte.

— Non. Parlez.

Je viens vous voir au sujet du F. Lavoie. Vous savez qu'il est parti ce matin pour Yaoundé. C'est terrible ce qui vient de lui arriver.

— Que lui est-il donc arrivé ? Qu'a-t-il fait ? Où est-il ?

— Sur la route, près du Pélican, il a eu un terrible accident. Je pense que vous ne reverrez plus jamais vivant. Il m'a remis une lettre pour que je vous la remette au plus tôt.

— Très bien. Glissez la lettre sous ma porte. (Je ne voulais pas ouvrir la porte en sa présence.)

— Non. F. Lavoie m'a bien dit de vous la remettre en mains propres.

Je ne devais pas attendre plus longtemps au cas où il nous aurait fallu agir vite, aller chercher le F. Lavoie en difficulté, en empruntant la voiture des Sœurs du Collège ou du Dispensaire. Je lui ouvre donc la porte.

Deux jeunes gens sont là, devant moi, très calmes. Je salue et leur tends la main à tous deux. Sont là un jeune homme de 20 à 22 ans, assez frêle de constitution, que je connais un peu pour l'avoir vu parfois dans les environs et sur le terrain du collège. Cela me rassure. Il me salue poliment. Il est accompagné d'un jeune homme du même âge, plus costaud celui-là. Il porte un coupe-vent rouge et a les deux mains maintenant rentrées dans son coupe-vent comme s'il souffrait du froid... Nous sommes à trois hors de mon bureau, sur la véranda, car je ne leur offre pas d'entrer.

— Vous avez une lettre pour moi, dis-je à celui que je connaissais le mieux et qui avait frappé à ma porte. Je tends la main vers lui pour recevoir ce message.

— C'est mon ami qui détient le lettre, me dit-il tout en désignant ce jeune homme à ma gauche, appuyé contre le mur. Je tends la main vers lui pour prendre la lettre.

Ce jeune homme me saute alors sur la main tendue pour m'attraper et m'immobiliser tandis que l'autre se colle sur moi. Les deux crient en même temps :

— On veut l'argent ! On veut l'argent !

Je n'ai pas eu le temps de répondre quoi que ce soit : je me trouvais pris en sandwich entre eux deux. Ils me tiennent donc ainsi à serre. Le gaillard au coupe-vent rouge, - j'apprendrai plus tard qu'il a comme surnom, un surnom qu'il porte fort bien : Chien Méchant – ce gaillard sort un couteau de 15 à 20 cm qu'il me passe sur le poignet gauche pour m'écorcher, ce qu'il réussit à faire à quelques reprises. Mais, heureusement, ce couteau sans manche et mal aiguisé ne coupe pas tellement... Chien Méchant change alors de tactique : il m'administre un solide *charlie horse*... toujours en criant :

— On veut l'argent ! On veut l'argent !

Et le sac contenant une forte somme d'argent était là posée sur la table du bureau dont la porte était demeurée grande ouverte.

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi !

— On veut l'argent !

Je ne réponds toujours pas.

Alors, d'un effort surhumain alors que les deux me serrent étroitement entre eux, je lève mes deux coudes en envoyant promener le jeune homme frêle qui sautille drôlement pour éviter une chute au bas de la véranda. Mais l'autre, plus lourd, ne bouge presque pas et m'empoigne toujours solidement. Il me prend à bras-le-corps, me secoue. Le jeune homme frêle revient à la charge pour m'immobiliser tandis que son copain sort une ficelle d'environ un mètre et se met en frais de me lier les mains, si bien que la ficelle tombe par terre tellement je me débats. Dans notre lutte à trois, nous tombons au bas de la véranda sur la dalle de ciment qui s'y trouve. Cette chute de plus de 50 cm nous retrouve encore debout. Alors, ils se mettent à deux pour me déséquilibrer et me renverser sur la dalle tandis que je crie toujours dans la nuit, une nuit sourde : « Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! »

Simon m'arrache alors mes lunettes et les lance par-dessus la haie d'hibiscus tandis que Chien Méchant se met en frais de m'étrangler pour me faire taire sans doute. L'idée me vint alors d'employer un autre moyen : crier au secours car je sens que l'étrangleur a l'air décidé d'en finir. Dans l'espoir que, malgré la distance de sa chambre, F. Gabriel entende mon cri, ou que les Sœurs décident devenir dans la nuit – ce qui est peu probable – voir ce qui se passe par là, je multiplie les « Au secours ! »

Pour me faire taire, Chien Méchant entreprend de m'assommer sur le ciment. Il me posa alors un genou sur le ventre tout en m'étrangelant; il me soulevait et me rabattait par la suite à plusieurs reprises afin que je m'assomme. Je compris vite sa tactique. Alors, dans la mouvement vers le haut, je levais la tête le plus possible et la tenais haute de sorte que seules les deux épaules frappaient le ciment à

la descente. Il fit ce manège quatre ou cinq fois pour m'assommer, mais sans succès, grâce à mon manège. Je multipliais toujours mes «Au secours» qui demeuraient sans réponse, une réponse sur laquelle, pour dire vrai, je comptais bien peu... Je me sentais faiblir, je me sentais partir tellement Chien Méchant me serrait la gorge et m'empêchait de respirer. J'en râlais...dans mes efforts pour respirer et pouvoir appeler au secours.

En de tels moments, l'imagination travaille vite! Je voyais le gros titre de «L'Effort Camerounais» : Le Directeur du Collège Bullier assassiné ! Et je voyais, le lendemain, le deuil au Collège en présence des élèves horrifiés et des parents d'élèves consternés alors qu'on m'enterrait dans un des quatre triangles surélevés près du mât de la Place de l'Étoile, décoration centrale en face du Collège. Vraiment, je sentais approcher la fin de tout...tandis que je me débattais toujours avec des forces qui diminuaient, qui voulaient me lâcher... Heureusement que la proximité de la véranda me protégeait contre les coups, car les mouvements de mon agresseur, heureusement pour moi, en étaient très gênés.

Encore un effort, me dis-je. Et je lançai encore une fois, espérant que ce sera efficace, malgré mes forces diminuées et l'étouffement qui me gênait, mon cri dans la nuit : « Au secours ! Au secours ! »

Soudain, j'entendis le bruit sec d'une porte qu'on ouvre et referme aussitôt, puis des pas, puis des cris. Je ne voyais pas qui venait – un sauveteur ou des complices - car j'avais la tête tournée vers les bâtiments de la mission. Quelqu'un survient en criant dans la nuit :

— Qu'est-ce que ces manières-là !

C'était le F. Gabriel Bolduc, alerté par les jappements du chien et mes cris, qui s'amenait vers nous en brandissant, dans de grands gestes démonstratifs, un bâton fixé à son poignet par une ganse. Il faisait un train comme s'il s'était agi d'un peloton de défenseurs surgissant de l'obscurité. En me voyant par terre assailli par ces deux jeunes gens, il a vite tout compris !

— Voulez-vous que je détache le chien, me dit-il ?

— Oui. Allez-y vite !

Me laissant là avec mes deux tortionnaires, il courut détacher Dick. Alors, nous devenions trois contre deux !

Les deux assaillants en voyant surgir le Frère Gabriel dans l'obscurité et, surtout, entendant parler du chien prirent la fuite, si vite que, je crois qu'aux jeux olympiques, ils auraient tous les deux remporté une médaille d'or!

Dick arriva en courant vers moi. Et me voyant couché encore au sol sur la dalle, il pensait, sans doute – les chiens peuvent penser plus facilement qu'on le croit – que je voulais jouer... Il faisait mille tours autour de moi, allait et venait tout heureux de cette récréation nocturne, pour lui, tout à fait inusitée. Mais, on ne l'envoya pas à la chasse des voleurs qui fuyaient on ne sait trop dans quelle direction. Fallait-il même tenter de les poursuivre dans le noir ? À la réflexion rapide, nous y avons renoncé prudemment. Rien de plus risqué dans les circonstances. Ils avaient fui vers la brousse qu'ils connaissaient bien mieux que nous, car ils voulaient ainsi mieux protéger leur fuite. De plus, j'étais trop fatigué et surtout, je ne voulais pas que mon confrère soit exposé aux manières de ces brutes, car je sentais moi-même, dans ma chair, les traitements qu'ils pouvaient infliger à leur victime, dans leur détermination.

Frère Gabriel, alors mon seul confrère présent ce soir-là, avait donc entendu mes cris. Il était sorti de sa chambre rapidement et armé. Il avait vite remarqué que la porte de mon bureau était grande ouverte, ce qu'il jugeait insolite à cette heure de la nuit. Il avait vite saisi un gourdin dans un coin de sa chambre tout préparé en cas de besoin : une solide tige de bois d'un mètre muni d'une ganse pour que personne ne vienne la lui arracher des mains. Les gestes qui accompagnaient sa venue vers nous étaient nécessaires pour compenser pour sa faible taille et son faible poids. C'était David contre deux Goliath! Et les jappements du chien complétaient leur part de dissuasion. Quand il partit en trombe pour détacher Dick, cela suffit pour faire croire aux assaillants que le salut était vraiment dans la fuite, car Dick avait une

mauvaise réputation dans tous les environs : celle d'un chien méchant... comme le laissait supposer le surnom du gaillard de ce duo.

Sa réaction rapide m'a sûrement sauvé la vie, car j'avoue que j'avais fait à son arrivée tous les efforts que je pouvais faire humainement parlant contre ces deux matamores. Quand on a 62 ans, on s'amortit vite en combattant à ce rythme ! Et deux jeunes forcenés peuvent vous mettent vite hors de combat. J'ai alors compris pourquoi le round, à la boxe, ne dure que deux minutes ! Notre round avait passé largement cette limite honnête dans le sport ! Il devrait y avoir des règlements aussi sages quand il s'agit d'autodéfense.

Je dois donc une fière reconnaissance au F. Gabriel et à son oreille attentive. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de redire mon merci au F. Gabriel pour son geste de sauvetage. Je dois aussi une vive reconnaissance à Dick. Dès lors, mon admiration pour la noble race des bergers allemands a décuplé ! Et je ne suis pas surpris de voir cette race de chiens travailler avec tant de flair et d'aplomb avec la police de tous les pays dans le combat contre la criminalité et la recherche des sinistrés de toutes sortes.

Frère Gabriel m'aide donc à me relever tant bien que mal, je me secoue un peu et lui raconte l'affaire en deux mots. Je cherche avec lui mes lunettes que le gaillard avait lancées dans la nature quand je me trouvais sur la dalle au bas de la véranda. En vain. Par contre, Frère Gabriel fait des trouvailles intéressantes :

- le couteau de boucherie de 15 à 20 cm à lame passablement ébréchée,
- une paire de lunettes sans verre que le plus petit des assaillant portait sans doute pour se camoufler un peu et changer son look,
- un carnet portant divers noms et adresses avec le nom du probable propriétaire,

Frère Gabriel continue de rechercher mes lunettes lorsqu'il tombe sur une carte d'identité nationale du Cameroun : Un tel... né le... fils de... Frère Gabriel me tend la carte en me demandant :

— Est-ce bien lui qui vous a attaqué?

— Oui, c'est bien lui.

Je reconnais sans difficulté la photo du plus petit des assaillants, un jeune homme des environs du Collège.

À ce moment, il était 21 heures. À deux et le chien Dick, nous sommes allés éteindre le groupe électrogène pour aller prendre un repos bien mérité. Notre journée du 29 avril 1982 était terminée. Mais le sommeil vint tardivement pour moi.

Merci au Frère Gabriel et merci à Dick, notre berger allemand. Nous étions, à la fin, trois contre deux, car Dick venait d'aboyer comme un déchaîné... enchaîné.

Le Ciel fut sûrement de la partie, car, au tout début de cette lutte, les forces étaient tout à fait inégales.

Le lendemain, au petit jour je cherchai mes lunettes dans la direction où elles avaient été lancées... En vain. Au déjeuner, je demande au cuisinier de chercher mes lunettes sur le gazon en face de mon bureau. Le cuisinier trouve la commission bien curieuse, mais revient avec mes lunettes intactes. Au déjeuner, je ne pouvais presque pas avaler les aliments tellement j'avais eu la gorge serrée dans la tentative d'étranglement de la veille. Et cela dura plusieurs jours. Mais ce qui me gênait le plus, c'était la marche à cause du coup de genou que j'avais reçu la veille.

Le lendemain, nous n'étions que deux Frères au Collège. Je demandai à un chauffeur de me conduire chez le médecin de l'hôpital de Saa assez tôt. Il n'était pas encore à l'hôpital. Je me rendis à sa demeure où je lui racontai mon aventure. Il m'examina soigneusement et nota le tout et me délivra un certificat :

- Coupures au poignet gauche
- Traces de strangulations devant la gorge. Difficulté à avaler.
- Déchirures par des ongles en arrière du cou.
- Bleu sur la cuisse gauche et difficulté à marcher.

Il m'accordait un généreux congé maladie de plusieurs jours que j'ai gardé pour la prochaine fois...

Au retour du F. Lavoie, je me rendis à la gendarmerie pour rencontrer le chef des gendarmes de Saa. Il me reçut dans son bureau en compagnie de deux autres gendarmes comme témoins sans doute. Je lui apportai séance tenante ma collection de pièces à conviction :

- la ficelle
- le couteau
- les lunettes sans verre
- le carnet d'adresses comportant un nom de propriétaire
- la carte d'identité nationale du voleur

Le gendarme était tout étonné d'une telle collection si incriminante. Il consigna toutes les pièces à conviction que je lui apportais et les garda par dévers lui. Il me demanda ensuite de lui fournir une narration écrite des faits. Ce que je fis par la suite. Et il termina l'entretien en me disant :

— Amenez-moi le voleur dont vous avez ici la carte d'identité puisque vous savez qui il est.

Les bras me sont tombés ! Voulait-il rire ?

— Monsieur le Gendarme, ce n'est pas mon travail, car je ne suis pas gendarme, moi. Je n'ai aucun mandat pour faire cela. C'est à la Gendarmerie à arrêter ces jeunes voleurs et non pas à moi !

Quand j'ai entendu une telle demande, je me demandais si je comprenais bien sa requête...

La nouvelle de la visite nocturne de ces deux voleurs se répandit vite dans les environs grâce aux opérations tam-tam. Mais, dès le lendemain de cette visite indésirable, j'étais au poste mais je me déplaçais avec une certaine difficulté qui fut vite remarquée car la marche m'était extrêmement pénible à cause du coup de genou que j'avais reçu.

Un mois après le dépôt de ma plainte, je me rends à la gendarmerie pour rencontrer le chef gendarme et lui demander où on sont les choses. Il me dit que les recherches se poursuivaient de façon intensive grâce aux bonnes indications que je lui avais fournies. Et il ajouta :

— Pourquoi tenez-vous tant qu'on trouve ces jeunes et qu'on sévisse contre eux?

— Pour leur apprendre à vivre. Et qu'il y a des actions qu'on ne doit pas poser dans la vie. Et qu'ils apprennent à respecter les autres et les biens des autres. Comme vous le voyez, il n'est pas question de vengeance, mais d'éducation.

Trois mois plus tard, je retourne rencontrer le chef des gendarmes.

— Mon Frère, on n'a rien trouvé encore. Mais si vous le désirez, je transmets la dossier et les preuves à convictions à la Brigade Générale de la Gendarmerie, à Yaoundé.

— Tout fait d'accord, Monsieur.

Un an après, toujours rien. Je ne vais pas rencontrer le Chef des Gendarmes, mais mes informations me fournissent des précisions fort intéressantes sur la raison pour laquelle rien ne fut fait à ce jour dans ce dossier.

Le jeune homme dont j'avais détenu la carte d'identité nationale était le fils d'une nouvelle épouse du Chef des Gendarmes ! Cette femme avait été abandonnée par son mari. Ce dernier, un monsieur que je connaissais bien, vivait maintenant à l'extérieur de notre paterlin.

La fameuse carte d'identité qui vous sert si souvent en ce pays pour circuler librement avait dû être remise au voleur peu de jours après la remise que j'en avais faite comme pièce à conviction auprès de la Gendarmerie.

Ce jeune homme fut absent de notre paysage pendant deux ou trois ans. Après ce long délai, il vint me rencontrer, un jour, à ma grande surprise, pour s'excuser. Cela représente tout de même une certaine valeur morale... C'est alors que j'appris le surnom de son complice : Chien Méchant. Il ne voulut pas cependant me révéler son vrai nom. Il ne me raconta pas comment il avait récupéré sa fameuse carte d'identité perdue lors de notre combat à trois ni son carnet de bonnes adresses... Il ne me dit pas non plus si le Chef des Gendarmes avait remis le couteau à Chien Méchant pour ses prochaines tentatives d'argent facile... D'ailleurs, cette rencontre fut très brève.

Il y a comme cela des événements qui se passent dans la nuit sombre du panorama de l'Afrique. Mais tout de même des gestes se posent qui donnent une couleur plus agréable. Comme le fait qu'une erreur soit suivie d'une excuse, même si l'excuse est un peu mince... Saluons ces petits gestes qui laissent espérer pour demain un monde meilleur parce que, enfin, plus fraternel. Alors, la couleur verte de l'espérance émergera à l'horizon et finira par dominer tout le paysage.

Quand le pont remplace la pirogue

Traverser un fleuve comme le Sanaga en pirogue, c'est toujours une aventure périlleuse. Chaque année, les journaux locaux nous relatent des tragédies: noyades de personnes, surtout de jeunes étudiants et étudiantes en route vers écoles et collèges, noyades de bestiaux, pertes de matériel....

Même si nous trouvons sur les rives de la Sanaga des petits sanctuaires destinés à assurer les bonnes grâces et la protection de la Maniwata, cette mystérieuse déesse des eaux qui a besoin d'offrandes, les accidents se multiplient d'une année à l'autre. Lors d'une promenade le long de la Sanaga, j'ai remarqué, sur un petit monticule, des belles poteries abandonnées là contenant des fleurs, des branches feuillues...

J'ai voulu ramasser ces vases laissés là à la traîne quand un homme qui m'observait discrètement me fit le signe de tout laisser là parce que...

Durant mon séjour à Nkolmébanga, deux ponts furent jetés sur la Sanaga dans les environs. Le premier, à Mvom Nnam, le Pont de l'Enfance, et le second à Ebebda. Deux bons moyens d'arrêter toutes ces noyades.

Le Sanaga, le plus long fleuve du Cameroun avec ses 520 km, est un fleuve poissonneux qui nous offre le capitaine, un gros poisson à la chair succulente. Ce fleuve au cours rapide et même impétueux charroie une abondance de terre arrachée aux rives, ce qui lui donne sa couleur sombre et boueuse surtout durant la saison des pluies. Malgré son imposant débit, il n'est harnaché qu'à un seul endroit, Édéa, où on exploite une vaste usine d'aluminium qui traite la bauxite extraite au Cameroun même.

À Ebebda, ce transport d'alluvions constitue une richesse car les gens exploitent sur les rives du fleuve l'extraction de sable. Ce sable arraché du fond du fleuve est entassé sur les rives en immense tas pour être vendu aux constructeurs de la capitale surtout pour la fabrication de parpaings et de murs pour les maisons et autres structures. C'est une lourde tâche que celle de l'extraction de ce sable sans les machines qui sont couramment utilisées à cette fin en Europe. Là, on utilise d'immenses machines munies d'une longue chaîne de godets qui vont creuser le fond des rivières pour remonter ensuite lentement le sable pour le déverser dans des grands chalands amarrés sur place ou à la rive. Ici, tout se fait à la force des bras et à la force de la patience. Les ouvriers armés de simples pelles remontent le sable qui s'amoncelle le long du fleuve pour être recueilli sans trop de délai car la prochaine saison des pluies pourrait permettre au fleuve de récupérer très rapidement les éléments qu'on lui a enlevés en son fond.

Le pont d'Ébebda nous permet de gagner facilement l'Ouest du Cameroun via Bafia et Ndikiniméki tandis que celui de Mvom-Nnam ouvre la route vers le Nord Cameroun et le Plateau de l'Adamoua. Ce sont là deux belles réalisations qui facilitent la circulation et qui ont contribué à désenclaver des centres qui deviennent de plus en plus importants.

« *Je ne suis pas une bandite !* »

La maman de Sylvie vient me rencontrer au bureau. D'entrée de jeu, elle me dit :

— Frère Directeur, je viens vous voir au sujet de ma fille. Vous m'avez réclamé par elle la balance de son écolage.

— Oui, en effet. Et puis...

— Je viens vous prier d'attendre un peu. Je vous paierai ce montant. Je vous le promets. Je ne suis pas une bandite !

— Ça va. Je ne vais pas la faire sortir de la classe pour cela. J'accepte votre parole.

La démarche de cette maman, son ton de fermeté avec l'emploi d'un néologisme surprenant mais tout à fait correct m'ont poussé à attendre ce paiement bien que nous étions vers la fin de l'année scolaire. Et elle a tenu parole !

« *Je refuse cette condition.* »

Après les classes, ce soir Hélène, jeune élève de 4^e vient me rencontrer au bureau.

— Frère Directeur, je ne sais pas trop comment vous dire...

— Qu'y a-t-il ? Tu ne pourrais pas me le dire ? Tu ne sais pas comment me le dire ? Essaie toujours. On verra bien...

— Il y a trois semaines, j'ai demandé, à Saa, une carte nationale d'identité. J'ai payé le montant exigé au receveur. Hier, je suis allée retirer ma carte et ce receveur m'a demandé des choses que je ne veux pas faire... Je refuse ! Vous comprenez ?

— Je comprends trop. Assieds-toi et écris-moi sur cette feuille ton nom, ta date de naissance, le nom de ton père et celui de ta mère. Je vais aller moi-même chercher ta carte d'identité qui est prête.

Devant des situations de cette délicatesse et la détermination d'une jeune fille fière, j'ai tenu à me charger moi-même d'aller retirer auprès du responsable la carte d'identité en question. Je me présente donc au guichet :

— Bonjour, monsieur. Voici. Je suis venu retirer la carte d'identité nationale d'une de mes élèves qui ne peut pas venir. Elle m'a dit qu'elle avait payé tous les frais. Voici ses coordonnées...

— Avec plaisir, mon Frère. Tout est en règle : elle a acquitté les frais. Je vous prie donc de lui remettre cette carte que voici.

— Mille fois merci, monsieur. Au revoir!

Et le lendemain.

— Mademoiselle Hélène, voici ta carte d'identité.

— Mon Frère, je ne sais vraiment pas comment vous remercier !

— Je te félicite de ne pas avoir voulu marcher devant cette invitation-là. C'est toujours comme cela qu'il faut te comporter. Tu es fière. Reste fière !

Cela illustre trop bien les situations délicates devant lesquelles certaines collégiennes se trouvent devant des adultes qui veulent profiter de leurs charges pour obtenir ce qu'on appelle délicatement « un supplément de salaire »... Lorsque ces élèves ont le courage de parler de leurs problèmes à leurs parents ou à la direction, cela leur évite de se trouver dans des situations fort délicates. Et quand ces responsables abuseurs se trouvent parmi le personnel enseignant, cela est encore plus délicat, bien sûr, mais cela exige une intervention courageuse et claire.

Je tairai ici d'autres cas de jeunes filles fières et déterminées qui ont mérité mon admiration, une admiration silencieuse... Ce n'est pas sans raison que des directives fort claires de la part de l'Éducation Nationale du pays nous parviennent à l'occasion et précisent la conduite à suivre dans ces cas par les directions des institutions enseignantes. C'est là un rappel que je tenais à exposer clairement au corps enseignant chaque année lors des premières réunions d'organisation.

« Elle mérite la chicote. »

Je reçois ce matin un père de famille vraiment en colère.

— Frère Directeur. J'ai reçu hier le billet que vous m'avez fait parvenir concernant ma fille qui s'est montrée impolie envers M. X. un de ses professeurs. Cela m'a choqué profondément.

— Oui. Sa conduite fut vraiment déplacée devant toute sa classe. Le professeur m'a signalé, avec raison, cet écart grave. J'ai tenu à donner à votre fille une sanction et à vous en avertir. Je sais que vous tenez à ce que vos enfants fassent preuve de respect envers les maîtres, tous leurs maîtres, les missionnaires comme les professeurs camerounais. Et nous tenons à cela autant, et encore plus que vous, si c'est possible.

— Je vous remercie de m'en avoir prévenu. Et je ne peux pas accepter un manque de respect envers qui que ce soit non plus de la part d'un de mes enfants. Voyez. J'ai apporté une chicote et je vais la châtier ici même, sur la cour, afin de lui faire honte devant tous les élèves et lui donner une bonne leçon.

— Non Monsieur. Je n'accepte pas que vous fassiez cela, même s'il s'agit de votre propre enfant. Nous avons comme politique nous-mêmes au collège Bullier, de ne jamais infliger de punitions corporelles à nos élèves, quels que soient leurs manquements. Nous préférons faire appel à leur sentiment d'honneur, à leur faire admettre qu'ils sont dans le tort, à leur demander quelques petits travaux, à exiger qu'ils s'excusent... En peu de mots, nous faisons appel à leur bon cœur.

— Mais, elle a mérité que moi, son père, je lui fasse moi-même une leçon, et une vraie.

— Non, monsieur. N'insistez pas, je vous en prie. Je n'accepte pas que vous lui infligiez en public ce châtiment corporel. (Cela dit sur un ton ferme!) D'ailleurs, votre fille a reconnu ses torts devant moi, devant son professeur et devant toute la classe. Elle fera la punition que je lui ai imposée. Je crois qu'elle a du cœur et que tout cela lui servira de leçon pour la vie.

Ce père était vraiment en colère. Et je me suis estimé heureux d'avoir réussi à le raisonner et à lui faire abandonner son idée de porter des coups de chicote à son enfant devant tout le collège car je me suis bien rendu vite compte que sa colère voulait exploser! Et que, dans sa colère, il aurait bien pu perdre le contrôle de lui-même avec tous les risques que cela comporte.

Ici, je tiens à souligner que devant nos sanctions que les manquements de nos élèves méritaient, je n'ai vu que très rarement des parents prendre le parti de leurs enfants. Et ceux qui ont pris parti pour leurs enfants avaient d'abord été mal renseignés par les fautifs. Une fois la vérité rétablie, les parents approuvaient facilement notre attitude et les sanctions que nous imposions.

Que faites-vous pour les pauvres?

Lors de sa visite, un de nos supérieurs nous posa en réunion plénière cette question qui nous étonna beaucoup : « Que faites-vous pour les pauvres ? » C'est que nous ne tenons pas une comptabilité très serrée de « nos bienfaits envers les pauvres. » Nous nous contentons tout simplement de vivre au milieu d'eux et pour eux... tout simplement. Et notre philosophie est, pour la main gauche, d'ignorer ce que fait la main droite.

Cette question nous surprit tellement que nous avons dit que nous répondrions par écrit, car il nous fallait d'abord chercher... à bien répondre! Surprise de notre part : on est toute la journée au service des pauvres, car nous sommes dans un centre situé à 75 km de la ville,

dans un patelin de petits planteurs qui ne parlent jamais de pauvreté car ils en ont assez de la vivre quotidiennement! Nous aussi, parmi eux, au service de leurs enfants, nous avons la certitude de nous trouver au service de toute cette population de gagne-petit par tout ce que nous faisons sans nous poser tellement de questions.

Nous avons donc dressé « notre liste d'épicerie... »

- * Nous demandons un faible écolage par rapport aux collèges de ville et par rapport à celui que l'État nous autorise à demander.
- * Nous accordons des réductions d'écolage aux parents vraiment dans le besoin.
- * Nous aidons financièrement plusieurs jeunes qui font de petits travaux pour le collège : coupe du gazon, entretien des chemins, arrosage des fleurs, etc., etc.
- * Nous donnons des vêtements à quelques élèves, à quelques familles.
- * Nous soignons gratuitement tous nos élèves malades en fournissant des médicaments.
- * Nous envoyons au dispensaire de la mission les élèves plus gravement malades. Le jeune se présente avec un billet : « Soigner cet élève malade aux frais du collège. » À la fin de chaque mois, la Sœur du dispensaire nous envoie la facture.
- * Nous procurons aux élèves du matériel scolaire : cahiers, bics, volumes, etc. à tarif réduit.
- * Nous assurons une aide occasionnelle à nos professeurs frappés par des épreuves : maladie, deuil...
- * Le F. Luis aide les lépreux durant une période de l'année, surtout vers Noël, afin de leur rendre la vie plus agréable.
- * Les Frères ont fait creuser un puits pour les malades du dispensaire.
- * Nous sommes victimes presque chaque année de vols plus ou moins importants.

Ce dernier item, certaines années fort important, n'eut pas du tout l'heur de plaire... et nous attira des commentaires plutôt négatifs. Il n'aurait pas dû paraître dans « notre liste de bienfaits... » Il reste que, certaines années, c'est là une contribution involontaire très importante. Et nous ne comprenons pas toujours bien le ou les motifs du vol : besoin extrême, cupidité, volonté de nuire, etc. Nous pouvons dire, à tout le moins, que c'est là une contribution indirecte, un secours... indirect.

Nous ne nous étions jamais demandé auparavant par cette sorte d'examen de conscience, ce que nous faisons pour les pauvres de notre milieu... Nous nous contentions de vivre **parmi** eux et **pour** eux !

En otage dans son bureau

Le repas communautaire de ce midi est déjà avancé tandis que le Directeur du collège n'est pas encore arrivé. Que se passe-t-il? Quelqu'un va aux renseignements pour nous rapporter que le F. Firmin, directeur général du collège, est bloqué dans son bureau par un professeur mécontent qui ne veut plus le laisser sortir... Ce professeur réclame une certaine somme à laquelle il n'a pas droit mais qu'il prétend lui être due... Depuis longtemps déjà, le F. Firmin parlemente avec cet individu pour essayer de le convaincre de le laisser sortir... mais en vain.

On essaie alors, à deux, de raisonner cet enseignant, mais rien n'y fait! F. Firmin ne veut absolument pas forcer le barrage car il espère que ce maître finira par comprendre le bon sens et le laisser aller.

De guerre lasse, nous décidons, à la suggestion du F. Firmin, de faire appel à la gendarmerie qui se trouve à 5 km du collège. Dès son arrivée, les gendarmes entreprennent de raisonner ce maître et, après de très longues discussions, ils finissent par le convaincre de quitter les lieux. Ils ont réussi à le convaincre que la mise en otage, dans le cas d'une telle réclamation, n'est pas un moyen intelligent pour discuter un problème ou pour essayer de le régler.

Après quelques heures de «captivité», F. Firmin peut enfin venir prendre son dîner... en attendant la prochaine situation délicate en occupant une tâche qui nous offre souvent de telles surprises toujours

imprévisibles. Cela vient «agrémenter» la couleur des jours et des nuits!

Du poison dans le frigo

Frère Fernand Gauthier nous parle lui-même de l'empoisonnement dont il fut victime alors qu'il se trouvait à Akono.

Nous sommes le 29 janvier 1985, à Akono. Après la messe célébrée par le Père Lacroix, nous nous dirigeons au réfectoire pour le déjeuner. Nous sommes sept à table plus l'aumônier. Au menu, jus d'ananas. Le premier, je me suis servi un verre de ce jus qui devait s'avérer être un jus maudit... Je le bois d'une traite, car, par petites gorgées, le jus d'ananas est plutôt amer.

Je cours vite vers le lavabo pour rejeter ce jus d'un goût très étrange... Hélas, c'était trop tard : j'en avais malheureusement déjà avalé une certaine quantité. J'ai bu immédiatement du lait comme contre-poison, mais c'était du lait en poudre... forcément d'un certain âge; c'est dire que sa force comme contrepoison était plutôt limitée.

Le Frère André Côté, directeur, se rend vite compte que cette fameuse bouteille de jus dégage une odeur douteuse, même repoussante, et il recommande aux convives de ne pas en prendre. Je prends mon déjeuner et me rends au magasin scolaire avant l'ouverture des classes. Mais devant le bureau de la direction, je me suis mis à restituer et à ressentir que mes jambes ne voulaient plus me porter... Il devenait impossible de poursuivre ma route. Rapidement, le F. André me conduit chez les Sœurs au dispensaire où je perds connaissance pour entrer dans un long coma.

À partir d'ici, ce sont ceux et celles qui se sont occupés de moi qui peuvent poursuivre ce récit. Je relate ici ce qu'ils m'en ont raconté par la suite.

Devant la gravité de la situation, F. André et la Sœur infirmière décident de me conduire immédiatement à Yaoundé dans un Centre Hospitalier. À 9½ heures, on m'installe dans la familiale du collègue qui me sert d'ambulance tandis que Sœur Eugène est à genoux près de

moi pour s'occuper de moi plongé que j'étais dans l'inconscience. Je commençais à vomir du sang...

On prend la direction de Yaoundé, via Ngoumou, mais en route, nous devons rebrousser chemin car un pont était en réparation et fermé à toute circulation. Nous faisons demi-tour pour passer par Mbalmayo. Enfin, nous arrivons à l'hôpital de Yaoundé. Il est 16.30 heures. Médecins et infirmières s'occupent de moi dès mon arrivée. Les Sœurs de Mvog Ada, prévenues, apportent le nécessaire pour le lit et pour la toilette plus la nourriture nécessaire pour ceux et celles qui s'occupent de moi. Une personne se rendra aux pharmacies pour me trouver les médicaments prescrits (les hôpitaux ne tiennent pas de médicaments en stock, pas même des aspirines !) tandis qu'une autre fait le tour des bars voisins pour trouver des donneurs de sang volontaires car il me fallait de nombreuses transfusions pour remplacer mon sang contaminé car j'avais perdu beaucoup de sang puisque l'hémorragie se continuait. Un autre s'occupait d'aller chercher une bonbonne d'oxygène car celles de l'hôpital étaient toutes vides et il me fallait absolument de l'oxygène dans les circonstances.

Les démarches se poursuivent pour mon urgent rapatriement à Paris dans un centre spécialisé pour traiter les empoisonnements. Le 3 février 1985, tout est prêt pour mon départ vers Paris. On me conduit à l'aéroport accompagné d'un médecin, d'une infirmière et du F. Louis-Joseph Hébert. À l'aéroport, des gendarmes arrêtent le médecin qui devait m'accompagner à Paris : pour des motifs politiques, il ne pouvait pas quitter le Cameroun. Incroyable ! On vient me chercher dans l'avion où j'étais déjà installé, pour me reconduire à l'hôpital car je ne pouvais absolument pas quitter le Cameroun sans un médecin accompagnateur. Cet avion est donc parti sans nous !

Alors, les responsables de mon rapatriement négocient avec les autorités pour nous procurer de nouveaux billets. Et comme j'étais accompagné et sur civière, mon transport exigeait le coût de cinq billets...Après de longues négociations, le médecin a pu obtenir de m'accompagner à condition qu'il possède un billet aller-retour pour une absence du pays d'un maximum de 10 jours. Nous partons le 6 février. Un médecin, une infirmière et le F. Ls-J. Hébert m'accompagnent. Mes accompagnateurs ont trouvé le trajet extrêmement pénible. Quand à moi, j'étais toujours dans le coma, mais non dans un coma profond : j'en sortais et j'y revenais...Durant mon

coma, des cauchemars se succédaient sans cesse. C'est ainsi que j'ai pu assister à mes propres funérailles sur vidéo. Dans l'assistance, l'équipe des Canadiens de Montréal dont je reconnaissais facilement les joueurs. Le chœur de chant était composé de Frères morts et de Frères vivants que je pouvais facilement identifier. C'est Monsieur Paul Biya, président de la République du Cameroun, qui a prononcé l'homélie. J'ai pu faire aussi la fameuse expérience du tunnel et voir la lumière tout au bout, une lumière tellement éblouissante que j'ai dû rebrousser chemin pour revenir sur terre... Mon heure n'était pas encore arrivée !

Après plus de 8 longues heures de vol, nous atterrissons à Charles-de-Gaulle. Là, une ambulance du SAMU m'attend pour me conduire à l'hôpital Fernand Widal dans le département de « réanimation-désintoxication ». Immédiatement, les médecins se mettent à l'œuvre. Je subis une trachéo pour m'aider à respirer. On doit le plus rapidement possible changer tout mon sang. J'ai donc l'honneur de posséder du sang français ! Ce n'est que vers le 20 février que je sors enfin du coma. Je demeure à cet hôpital jusqu'au 4 mars y recevant chaque jour la visite du F. Hébert, puis celle du F. Wilfrid Gauthier venu le remplacer. Un jour, F. Hébert vient me voir accompagné d'une infirmière. Je dis à cette dernière : « Savez-vous qu'on ne voit pas souvent l'aumônier dans cet hôpital... » Elle me signale qu'ici il n'y a pas d'aumônier mais qu'elle va s'occuper de m'envoyer un prêtre. Le lendemain, une personne se présente au département, un homme assez âgé et barbu qui demande à l'infirmière s'il y a un religieux sur l'étage. Elle le conduit à ma chambre portant le numéro 8. En entrant, il me dit :

— Dominus vobiscum.

— Et cum spiritu tuo, lui répondis-je.

— Je suis au bon endroit !

Ensuite, nous avons parlé ensemble. Il avait eu la délicate pensée de m'apporter la sainte communion. Puis, il me dit :

— Il vous reste combien de jours à passer ici avant de retourner au Canada ?

— Il me reste dix jours, car le 4 mars vers 11 heures je sortirai de l'hôpital pour me rendre chez les Spiritains, rue Lhomond. Le 5 mars, je prends l'avion avec le F. Wilfrid Gauthier qui m'accompagne.

— Comme je ne pourrai pas revenir, je vous laisse quelques hosties pour votre communion quotidienne.

— Je ne sais comment vous remercier. Mais, où vais-je les mettre ?

— Ah! bon. Vous avez un livre d'office ?

— Oui.

— Alors, mettez tout simplement l'enveloppe dans votre livre d'office.

Les jours suivants, je me levais pour faire ma toilette et avant de dire mon office, je communiais.

Le 5 mars, je prenais l'avion en première classe. F. Yvon Bédard m'attendait à Mirabel pour me conduire à Iberville, à l'infirmerie, où j'ai passé une nuit. Le F. Gilles Poitras est venu me conduire à Château-Richer où je fus reçu à bras ouverts! Les jours suivants, je recevais avec grand plaisir la visite de plusieurs membres de ma famille venus saluer mon retour.

Grâce à Dieu et aux bons soins de ceux et celles qui ont pris le soin de s'occuper de moi avec un tel dévouement, j'étais de nouveau sur pieds. À la fin de ce récit, je tiens, une fois de plus, à les remercier cordialement pour tout ce qu'ils ont fait pour moi. C'est grâce à eux que, 17 ans après cet événement, je circule encore sur la planète avec la possibilité de travailler pour mes confrères malades.

Je terminerai ici par un mot d'explication.

Mais comment donc une bouteille de ce fameux jus d'ananas pouvait-elle se trouver dans le frigo de la communauté ? Le vendeur, un marchand général, avait ramassé des bouteilles de deux litres pour mettre son insecticide concentré, et, sans en changer l'étiquette, les avait placées, dans la commande, à la suite des autres bouteilles de vrai jus... Au commissionnaire que j'étais, il était donc impossible de

pouvoir identifier le contenu de chaque bouteille par l'étiquette. D'où la possibilité pour une bouteille de poison d'être placée dans le frigo comme une vraie bouteille de jus... Ce poison était particulièrement fort : il suffisait d'une seule cuillerée à thé dans un seau d'eau pour agir efficacement comme insecticide...

«Êtes-vous heureux?»

Quelle question ! Vous-même, vous êtes-vous déjà posé une telle question ?

Nous recevons la visite d'une délégation du diocèse de Montréal. Dans leur voyage dans divers pays d'Afrique, ces membres viennent rencontrer les missionnaires provenant de ce diocèse. Ils se trouvent aujourd'hui dans notre mission car plusieurs religieuses sont originaires de ce diocèse. Lors de l'accueil de ce groupe, Sœur Longpré, fmm, une religieuse de cette délégation nous pose carrément la question : «Êtes-vous heureux ? » Un grand silence s'installe... car, devant une question aussi directe, nous restons tous comme interloqués !

Quelqu'un essaie de répondre tant bien que mal que dans notre travail et notre présence ici, nous ne nous posons jamais une telle question... Mais néanmoins, nous nous sentons utiles aux jeunes de notre milieu, à leurs parents, à l'Église locale et même à celle dont nous sommes, en quelque sorte, les délégués ou les représentants.. Notre présence et notre action parmi la jeunesse nous donnent la certitude de servir. De plus, nous estimons tout simplement que le fait de servir est synonyme de bonheur. Cela nous dispense de nous poser d'autres questions... Et quant à moi, devant l'interrogation de la visiteuse, je me rappelle, en silence, cette courte sentence figurant au bas de la photographie très parlante d'un cierge allumé : *Utile aux autres, je me consume...*

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 6

PAYS ET COUTUMES

Chaque pays offre ses coutumes et ses particularités. Tout cela guide notre action éducatrice.

Une prison de production

[Retour à la table des matières](#)

Je me suis occupé de l'administration d'un compte spécial qu'une religieuse, professeur au Collège, détenait et gérât au profit de ses démunis. C'est ainsi que le Collège, par ces deux personnes, se trouvait mêlé aux activités diverses concernant prisonniers et prisonnières. Ce que je tiens à exposer ici regarde quelques données intéressantes sur cette activité partagée. D'ailleurs, ce sont là, parmi mes souvenirs, ceux qui m'ont le plus permis de toucher à la misère des hommes...une misère absolue ! L'aspect le plus noir du paysage de l'Afrique que je connais : la mauvais sort des prisonniers.

Aux assises du Jugement dernier, on entendra un discours bien surprenant. « Alors, le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui a été préparé pour vous depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ;

j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'ai été en prison, et vous êtes venu vers moi. » (Matth. 25, 34-37)

Il y avait une fois, dans un beau pays d'Afrique, une prison bâtie jadis par les Français pour une centaine de prisonniers. Avec les années, l'indépendance ayant été décrétée entre temps, la prison logeait 200 prisonniers, puis 300 et enfin plus de 300 prisonniers et prisonnières.

Une prison où il y avait beaucoup de monde, et beaucoup de misères, et beaucoup de souffrances.

Un jour Sœur Émilienne, professeur au collège Bullier, eut l'idée d'aller rencontrer le régisseur de cette prison. Son intuition plus divers témoignages recueillis par ci par là lui laissaient deviner que derrière les hauts murs de ce vaste quadrilatère beaucoup de douleurs se cachaient. Délicatement, elle apprit à mieux connaître ce régisseur et essaya de faire jaillir dans son cœur quelques étincelles de bons sentiments afin que des procédés plus humains soient déployés au profit de ces détenus.

Après quelques visites chez ce régisseur, elle obtint la permission de pénétrer dans la prison, et de rencontrer les prisonniers et les prisonnières souvent emprisonnées là avec leurs enfants, de leur parler, de discuter progressivement de leurs problèmes : problèmes de santé, de mauvais traitements, problèmes concernant leurs familles et surtout leurs enfants restés au village.

Alors, presque tous les jours, la visiteuse se présentait à la prison et, pour elle, les portes s'ouvraient sans problème pour entrer comme pour en sortir !

Cette prison était une prison dite de production. C'est-à-dire que plusieurs prisonniers pouvaient sortir le matin pour aller travailler ici et là au village, dans les plantations voisines, chez des particuliers, des planteurs, même des marchands, des employés des services municipaux, moyennant une certaine surveillance, une fidélité à rentrer à la prison le soir avant 17 heures et aussi une petite rémunération à leur être versée lors de leur sortie finale. Parfois même, le collège requerrait leurs services : il fallait aller les chercher, leur fournir les outils pour qu'ils s'acquittent de certains travaux d'entretien comme le dé-

broussaillage. Tout cela se passait sous la surveillance de gardiens armés. À la fin de la besogne, on leur offrait quelques rafraîchissements puis le car du collège les reconduisait à la prison. Des groupes entiers de prisonniers, certains jours, était affectés au nettoyage des rues de la ville et des routes environnantes toujours sous la surveillance de leurs gardiens.

Si la prison de production permet à certains prisonniers d'aller travailler ici et là, ils doivent rentrer à l'heure indiquée. Un soir, nous nous trouvons devant la porte de la prison où nous allons chercher Sœur Émilienne quand nous voyons arriver à la course un détenu en retard.

Un garde, le portier d'alors, le reçoit.

— Mon ami, tombez la chemise. Vous êtes en retard.

Et vlan ! Quelques coups de chicote sur les épaules dénudées... Devant cette scène, je ne pouvais que détourner la vue en déplorant le traitement envers certains de ces détenus. Certains y traînent des mois et des mois, peut-être des années, pour se faire dire un jour : « Vous êtes relaxé ! » Ils ont été détenus pour des raisons mystérieuses, calculées ou inavouables...

Très peu de jours après son arrivée au collège, Sœur Émilienne donc entendit parler de la prison de Saa. À ce moment-là, environ trois cents prisonniers dont 20 à 30 femmes, plusieurs gardiens, quelques gardiennes.

Elle se présenta au régisseur, question de faire sa connaissance et de lui laisser entendre qu'elle aimerait faire quelque chose pour les prisonniers et les visiter.

Il la reçut fort poliment et lui fit visiter la prison. Une grande cour intérieure derrière des murs en ciment de 15 pieds de haut. Sur les quatre faces, des sortes d'appentis à façade ouverte à tous les vents assurant une certaine protection tout à fait relative aux détenus. Un secteur un peu plus isolé pour les femmes avec leurs très jeunes enfants, parfois encore au sein.

Une simple visite avait fait naître en elle un tas de projets... Elle me raconte sa première visite et me demande si je ne voudrais pas aller avec elle pour une action auprès des prisonniers. Je connaissais fort bien avant elle les conditions de détention de cette prison. Et je ne pouvais absolument pas supporter un tel spectacle... C'était plus fort que moi ! Je refusai tout net de l'accompagner, même à l'occasion, pour visiter ses prisonniers. C'était son expression : elle visitait ses prisonniers... Mais je lui donnai pas la raison de mon refus, afin de ne pas la décourager...

Un soir, avant le chapelet de 18 heures alors que les deux communautés se dirigeaient vers la chapelle où nous priions ensemble, elle arrête me voir à mon bureau.

— Frère Laurent, vous n'auriez pas une paire de bas à me donner...

— Mais, ma Sœur, vous voulez des reliques, lui dis-je en farce !

— Non. Mais voici. Les gardiens de la prison ont mis des fers aux pieds d'un détenu qui veut à tout prix se sauver. Ces fers lui blessent terriblement les chevilles. Avec des bas, j'imagine que ce serait plus facile pour lui de supporter ces entraves...

— Ma Sœur, voici deux paires de bas que je vous donne pour ce prisonnier.

— Je ne sais comment vous remercier ! Merci. Merci.

Un autre jour, après une visite faite à la prison, elle me confie qu'un prisonnier s'est enfui en passant par-dessus le mur pourtant haut de 15 pieds ! Les gardiens sont sur les dents et pensent que des complices sont intervenus, mais ils ne savent pas quels complices lui auraient aidé. Le fuyard est passé par la pièce fermée strictement réservée aux femmes. Les complices sont peut-être des femmes... On décide ceci : désormais, cette pièce sera condamnée, et les femmes seront regroupées ailleurs, mais sans le mur qui les séparait des autres détenus...

Un autre jour, elle arrive à la prison. Un prisonnier vient la saluer dès son arrivée et la conduit vers un malade qui gémit sans cesse, jour

et nuit... Sœur Émilienne lui demande ce qu'il a pour tant souffrir. Il lui montre sur le haut de la cuisse un trou infecté, sanguinolent, mal protégé par des linges tout souillés de pus... Sœur Émilienne fait demi-tour et se rend chez le régisseur dont le bureau est en dehors des hauts murs pour lui demander s'il permet qu'elle conduise ce grand malade à l'hôpital de Saa pour le faire soigner. Il accepte à condition qu'un garde armé le surveille 24 heures par jour s'il doit demeurer quelques jours sous les soins du docteur. Le malade et son gardien montent dans la voiture de Sœur Émilienne en direction de l'hôpital. Elle le présente au docteur qui prescrit des médicaments. Elle se rend à la pharmacie acheter ces remèdes - il n'y a pas de remèdes en vente à l'intérieur d'un hôpital - et les confie au gardien armé, car elle sait bien que si on laisse ces remèdes sous le lit, sans une bonne surveillance, ils risquent de vite disparaître on ne sait où... Et elle sait fort bien aussi que, dans plusieurs hôpitaux, on ne peut pas trouver une seule aspirine...

Une année, durant la semaine sainte, un Père Mariste missionnaire est de passage au collège. Elle lui demande s'il ne pourrait pas venir avec elle «visiter ses détenus»... Il accepte. Il accepte. Dès qu'un prêtre visiteur passait à Nkolmébanga, elle en profitait pour l'inviter à visiter la prison et à parler aux prisonniers heureux de voir un visage nouveau dans leur milieu carcéral si fermé.

Les détenus se préparent donc à accueillir le Père : chants, instruments de musique de leur invention : boîtes de conserve sur lesquelles ils frappent avec des morceaux de bois, tam-tam, pièces de bois encochés sur les bords qui font un bruit quand on frotte sur cette région un autre morceau de bois... tambours improvisés...

À son arrivée à la prison, le Père apprend que les prisonniers sont très nombreux à vouloir se confesser de sorte qu'il serait pratiquement impossible de suivre le programme prévu. Il décide donc de préparer tous ceux qui veulent se confesser en insistant sur la contrition et le ferme propos. Et il leur donne, compte tenu de ces circonstances, l'absolution générale et leur demande de faire telle ou telle prière comme pénitence.

Sœur Émilienne emprunte, comme elle le fait chaque année en ce temps liturgique, la grande croix de bambou du mur de sa chambre. Toutes ces cérémonies ont lieu dans l'enthousiasme et dans la joie, car

la participation est générale. Qu'est-ce qui nous empêcherait de danser devant le Seigneur durant ces moments où on oublie son mal et les hauts murs qui nous retiennent ? Quand les prisonniers sont contents, Sœur Émilienne l'est encore plus qu'eux tous. Les quelques musulmans présents se mêlent volontiers aux chants des autres détenus.

Sœur Émilienne a mal accepté, en une occasion, une décision du curé de Saa qui avait la bonne habitude d'aller de temps à autre célébrer la messe à la prison pour les chrétiens qui s'y trouvaient. Lors d'une messe, il y avait eu du chahut dans l'assistance, je ne sais trop pour quelle raison. Le prêtre, devant cette conduite déplacée, avait fait une remontrance aux tapageurs en leur disant qu'il fallait traiter avec respect les choses de Dieu, et tout ce qui concerne la religion. Puis il ajouta : Dorénavant, devant ce manque de respect, je ne reviendrai plus vous dire la messe ici. C'est fini.» Émoi chez eux, surtout chez ceux, l'immense majorité qui n'étaient pour rien dans tout ce tapage. Sœur Émilienne a trouvé la sanction trop dure, vraiment trop rude. Elle a essayé d'arranger les choses, avec l'aide des catéchistes-prisonniers. Il y eut arrangement, mais le prêtre a mis du temps avant de revenir pour le culte. La supplication a duré... Son retour a été pour tous comme une grande fête ! Et je suis sûr que les auteurs du tapage ont dû se faire parler !

Noël et Pâques sont deux sommets pour ses prisonniers. Elle leur procure alors un repas spécial, ce qui les repose du seul repas quotidien pris le soir, à base de riz parfois, et plus souvent de manioc, de taro, le tout avec un soupçon de condiments. La veille de ces grands jours, elle commande chez le boulanger selon le nombre de prisonniers et de gardiens - les gardiens lui ont demandé de ne pas être oubliés car on peut aussi surveiller tout en mangeant ! - plus de 300 pains et elle achète au marché plusieurs grosses boîtes d'un genre de Paris pâté ou bien se procure au marché du poisson séché au soleil. Le jour dit, elle va porter le tout à la prison en se faisant accompagner par quelques élèves du collège. Son plaisir, c'est de faire plaisir ! Prisonniers comme gardiens savent la remercier alors, comme il se doit. Et lorsqu'elle circule dans Saa et les environs, on la reconnaît vite; et ses anciens prisonniers revenus à la liberté ne manquent pas de lui rappeler ce qu'elle a fait pour eux un jour : ces belles fêtes qu'elle avait tenu à célébrer avec les prisonniers... les médicaments qu'elle leur avait procurés... les lettres qu'elle avait postées pour

eux... les commissions qu'elle avait faites pour eux auprès de leurs familles... les sommes qu'elle leur avait données pour leur permettre de payer le car de la prison pour leur permettre d'aller à Monatéle subir leur procès après parfois des années d'attente, dans un pays où la justice n'est pas tellement pressée...où vous pouvez apprendre, après quelques années de prison, tout simplement que vous êtes relaxé !

Elle avait remarqué que plusieurs femmes qu'elles avaient connues en prison et qu'elle avait visitées alors revenaient en prison après quelques mois de liberté... Pourquoi cela ? Elles revenaient en prison pour vols ou autres palabres causés par la pauvreté. Elle s'est dit : Si on montrait un métier, comme la couture, à ces femmes, elles pourraient ainsi travailler et gagner leur vie honorablement, ce qui leur éviterait des retours en prison. Elle me parle de son projet et fait ses plans. Je l'encourage à trouver une solution. Les démarches à faire, auprès de qui les faire... La prison de production était orientée jusque là vers des travaux d'hommes seulement. Les femmes aussi pourraient profiter de ce système même à l'intérieur des murs.

Elle rencontre l'Ambassadeur du Canada à Yaoundé, un Monsieur Thibeault et, surtout, elle rencontre son épouse, une Laotienne très distinguée et sensible à cet effort à fournir pour améliorer autour d'elle la condition féminine. C'est là le but de ce projet : améliorer la condition féminine.

Le projet de Sœur Émilienne : « Enseigner la couture aux femmes de la prison de Saa » va de l'avant. L'Ambassade du Canada l'approuve et assure des fonds généreux. Sœur Émilienne me nomme administrateur de ces fonds ! Je sais, moi aussi, que ce que femme veut, Dieu le veut !

J'accepte avec plaisir cette gestion. Le collège fournir gratuitement quelques machines à coudre tandis que Sœur Émilienne achète deux machines à coudre toutes neuves. Elle pense aux aiguilles, au tissu, au fil... et au professeur. Le professeur sera Aïssatou, une jeune musulmane professeur de couture au Collège, qui se chargera, moyennant un petit salaire, de montrer la couture aux femmes qui le voudront. Un local est aménagé en dehors des grands murs de béton, mais adossé à eux. Ainsi, les machines seront mieux surveillées dans cet atelier et le professeur n'aura pas à pénétrer dans le grand local de la prison.

Le jour dit : inauguration du local et présentation du projet à la communauté des prisonniers. La prison de Saa, je le rappelle ici, est une prison de production : c'est dire que les prisonniers, en principe, devraient tous travailler à quelque chose d'utile, de vendable. C'est pour cela que le Régisseur a été si emballé par le projet dès que Sœur Émilienne le lui eut soumis.

Lors de l'inauguration, Sœur Émilienne m'invita. Comme administrateur désigné par elle, je me devais d'accepter de pénétrer pour la première fois dans cette prison, même si j'y allais un peu à reculons... Trois employées de l'Ambassade sont venues de Yaoundé pour cet événement. À cinq, nous rencontrons le régisseur et son adjoint pour des salutations mutuelles. Nous visitons la salle des machines à coudre et nous pénétrons dans la prison pour les discours : mots des délégués de l'Ambassade, mots de Sœur Émilienne, mots du représentant des prisonniers, mots du Régisseur. Et mots de la fin laissés à la foule : une chorale de circonstance avait préparé quelques pièces avec accompagnement sur des instruments tirés des moyens du bord : morceaux de bois qui s'entrechoquent, boîtes de conserves frappées, clochettes, tam-tam... Dans la chorale, un jeune de 14 ou 15 ans... Applaudissements ! Et poignées de mains. La joie dans ce milieu de souffrance éclatait au grand soleil parce que quelqu'un avait pensé à alléger leur sort...

Au retour, j'ai signalé à Sœur Émilienne combien cette cérémonie, dans sa simplicité et sa vérité, m'avait impressionné. Et je souhaitais, avec elle, que l'expérience atteigne son but : permettre à plusieurs femmes de gagner leur vie honorablement par le travail utile et productif qui leur aura été enseigné lors de leur séjour en prison au lieu d'y attendre désespérément la sortie, enfin, un jour...

Sœur Émilienne avait établi dans la prison un comité d'animation religieuse de concert avec le curé de Saa-Centre. Ce comité avait pour but de favoriser la vie chrétienne à l'intérieur des murs : prières, célébrations liturgiques, chants religieux, enseignement de la doctrine, préparation au baptême, etc., etc. Ce mouvement mettait une certaine vie dans le triste déroulement des heures, des jours, des semaines, des mois d'attente des prisonniers... Attente de quoi ? Attente jusqu'à quand ?

Elle voulait que son activité comme visiteuse de la prison serve aussi aux élèves. Elle vint me voir un jour et me fit part d'un projet : faire venir un prisonnier pour donner un témoignage aux élèves. Après discussions avec elle, j'accepte qu'un condamné, à l'occasion, vienne parler aux élèves si le régisseur autorise cela et qu'un gardien soit présent. Je donne deux témoignages émouvants ailleurs dans ces pages.

Un soir vers vingt heures, nous étions au CRAT de Saa, établissement situé sur une colline, à l'emplacement même qui avait été offert pour qu'on y édifie le collège Bullier. Nous venions d'y terminer une réunion. Nous entendions distinctement dans la nuit déjà noire de cette section de Saa sans éclairage, un chant qui montait dans l'air tiède du soir, un chant d'une tristesse infinie, qui durait, qui durait... Les détenus entassés dans leur prison endormaient leur mal, leur ennui, leur détresse en chantant ensemble des chants profanes ou religieux selon l'inspiration d'un maître de la musique... tandis que des bongos battaient sourdement la mesure... Ces chants leur faisaient oublier pour un temps leur patelin, leurs femmes, leurs enfants, la souffrance d'une détention dans des conditions humiliantes et pénibles. Je me suis senti alors comme envahi par un sentiment d'une immense pitié... Une pitié devant l'impuissance de rendre plus humaines les conditions de détention de ces hommes et de ces femmes qui chantaient malgré tout dans cette nuit tiède de septembre comme pour noyer la détresse de leur situation.

Mais la situation des missionnaires devant le spectacle de la détention en plusieurs pays en est une d'impuissance. En ces pays, vous devez toujours soigneusement mesurer vos propos et ne pas dire n'importe quoi devant n'importe qui. Sinon, vous pouvez recevoir vite un avis d'expulsion et compromettre la situation de plusieurs collègues et même celle d'œuvres importantes et utiles à un grand nombre. Nous pratiquons la prudence comme d'instinct. L'instinct de conservation... La prudence que nous mettons à marcher ici et là en nous méfiant des serpents, nous la mettons encore plus dans nos paroles.

Revenons enfin au discours du Roi qui ouvre ce chapitre. Quand le discours du Roi sera terminé, ceux qui auront été placés à droite répondront, pleins d'étonnement : « Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, que nous t'avons nourri ; ou avoir soif et que nous t'avons

donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger, que nous t'avons accueilli, ou nu, que nous t'avons vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade, ou en prison, que nous soyons venu vers toi ? Et, répondant, le Roi leur dire : En vérité, en vérité, je vous le dis : pour autant que vous l'avez fait à l'un de mes moindres frères que voilà, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Matth. 25, 37-4 ?)

Le meyog melen, ce vin de palme sournois...

Dans un pays où l'eau est rare et où la bonne eau est encore plus rare, le vin de palme se présente comme une boisson recherchée.

Le méyog, que nous appelons vin de palme, est un liquide légèrement blanc que l'on extrait du palmier. Et les palmiers sont très abondants dans nos milieux et sont d'accès faciles. Quel planteur ne possède pas sa bonne dizaine de palmiers près de sa cacaoyère ?

Il faut d'abord grimper, monter dans le palmier pour aller y faire une incision dans le bourgeon terminal. À l'aide d'un système de tube, on récolte dans unealebasse le liquide qui en sort.

Tout cela semble bien simple, mais... Avant de grimper à l'arbre, le cueilleur fabrique, à l'aide d'une nervure de raphia, une sorte de ceinture de sécurité, un cerceau qui l'encercle à l'arbre. Il déplace graduellement vers le haut cette ceinture à mesure qu'il monte. Une telle ceinture a pour but de prévenir les chutes. Il aménage des sortes d'échancrures le long du tronc pour y poser les pieds nus de façon prudente et sécuritaire. Ces échancrures, une fois aménagées, sont permanentes.

Armé de sa machette, il monte dans le palmier avec mille précautions car il est possible qu'un ou des serpents soient déjà montés avant lui et se soient cachés dans la couronne de grandes feuilles du sommet. Il procède à l'entaille dans le bourgeon terminal et y dispose laalebasse qu'il viendra cueillir le lendemain matin pour la redescendre.

Si j'ai signalé que le cueilleur monte armé de sa machette, c'est qu'il y a toujours le risque bien réel de rencontrer là-haut un serpent. Ces fameux serpents verts des palmiers qui savent grimper tout là-

haut en s'enroulant habilement autour du tronc pour se camoufler parmi les grandes feuilles de la tête sont les plus à craindre.

Le liquide fraîchement cueilli est légèrement sucré et alcoolisé. Mais avec le temps, et certaines herbes qu'on y laisse à tremper, il prend vite de la force, une force sournoise qui en a terrassé plus d'un.

Grimper aux palmiers est un exercice dangereux qui cause chaque année trop de décès regrettables et encore plus de blessés aux membres cassés. Quels sont donc ces dangers? Danger de chute en perdant pied et en glissant le long du tronc, danger de rencontrer un serpent, danger de couper son cerceau par un geste de machette maladroit, danger de fausses manœuvres pour protéger la calebasse encore pleine... Les dangers sont décuplés si, au lieu de descendre la calebasse, on la boit tout entière là-haut !

La première fois que j'ai goûté au vin de palme, c'est à Saa alors que je me dirigeais, avec le F. Yves Lambert, vers le village de Nkolo. Chemin faisant, nous rencontrons un homme portant à son côté une calebasse pleine de ce vin fraîchement cueilli. Il nous salue aimablement et nous en offre un gobelet. Il en emplit un verre devant nous, penche légèrement le verre et de sa main envoie vers le sol l'écume et les insectes qui s'y trouvent. Puis, il en boit une gorgée, et me tend le verre... Un peu surpris, - une surprise que je cache cependant - j'accepte ce liquide blanchâtre, savoureux, rafraîchissant. Il en fait autant envers F. Yves. Après nos remerciements, mon confrère me dit :

— Vous avez sans doute été surpris que ce cueilleur de vin de palme passe sa main pour en chasser l'écume et boive d'abord dans le verre qu'il vous offrait.

— Oui, en effet.

— Il passe sa main au-dessus du verre tout simplement pour rejeter les insectes, papillons et fourmis, qui pourraient s'y trouver. Enfin, il en boit une gorgée afin de vous signifier que le vin qu'il vous offre n'est pas empoisonné, que vous pouvez vous fier à lui. Il faut savoir, entre nous, que le poison, ici, est une arme couramment employée pour se débarrasser de quelqu'un.

Le vin de palme est vendu dans la plupart des marchés de brousse et s'avère être une boisson plus répandue que la bière qui est trop chère pour la plupart des gens.

Devant l'eau saumâtre et souvent polluée, vive le méyog melen !

Les taxis jaunes de Yaoundé

Prendre un taxi dans la capitale n'est jamais un problème car de nombreux taxis circulent constamment par les artères principales. Ce sont des taxis de ramassage. Vous n'avez qu'à faire un signe aux chauffeurs et ils vous cueillent pour vous conduire dans la direction qu'ils parcourent moyennant un tarif bien raisonnable. Vous vous trouverez avec deux ou trois autres passagers qui vont dans la même direction que vous et qui descendront quand ils auront signalé au chauffeur qu'ils sont rendus à destination.

Mais si vous désirez faire une course vers un quartier éloigné, assurez-vous que le taxi est vide et renseignez-vous sur le coût de ce parcours : vous serez aisément servi.

C'est un moyen de transport plus cher que l'autocar, mais beaucoup plus commode et qui vous permet de vous arrêter exactement à l'endroit où vous désirez aller.

Les deuils

Ce matin, durant le déjeuner, nous entendons une sorte de lamentation mêlée à un message. Ces gémissements semblent provenir de quelqu'un qui circule sur la route qui passe tout près du château-d'eau. Que se passe-t-il ? Nous nous adressons au cuisinier Gilbert :

— Gilbert. Tu entends ? Que se passe-t-il donc ?

— Je vais voir et vous dirai.

Gilbert de son petit pas de course. De retour, il nous apprend que cette femme aux cheveux défaits qui crie par les routes en joignant une sorte de lamentation incessante à son message annonce que son père, - elle le nomme et précise le village, - vient de mourir durant la nuit.

Une autre façon d'annoncer une mortalité : le tam-tam qui va porter sur des dizaines de km la nouvelle d'un village à l'autre avec des relais au besoin. Cela aussi demande une oreille avertie car les tam-tams sont des instruments qui utilisent trois notes. Seuls les initiés peuvent saisir les messages ainsi envoyés d'un village à l'autre.

J'ai assisté à plusieurs deuils sur le territoire de la paroisse St-Mathieu : élèves décédés, parents d'élèves ou de professeurs, amis des Frères, amis du collègue, missionnaires... Ce qu'il faut noter : de tous les décédés sur le terrain de la mission, seule la maman de Mgr Zoa a été transportée à l'église pour les funérailles célébrées par le Cardinal Léger. Pour les autres défunts, il y a eu parfois une messe sur la concession du défunt. Pour les défunts, on prie tout simplement sur place pour eux, qu'un prêtre y soit ou non, et on leur rend hommage par certaines activités dont il sera question ultérieurement. Il faut noter que la grande chaleur oblige à ne pas garder les défunts plus que un ou deux jours, même si on a utilisé du formol pour une sorte d'embaumement pratiqué assez souvent.

Cet après-midi, les Frères se rendent au deuil du père d'un de nos professeurs. Nous faisons un km sur la route de Ngoksa pour bifurquer à gauche et prendre un sentier assez escarpé qui nous mène à la demeure du défunt, une demeure vraiment isolée située sur le dessus d'une colline.

Sur un lit au centre de la place, le mort gît couvert d'un drap blanc. Un large bandeau enserre la mâchoire afin qu'elle ne s'ouvre pas. À la tête du lit, deux femmes manient un chasse-mouches, ce qui s'impose vraiment dans la chaleur intérieure de la case. Près d'elles, la radio est branchée sur un poste camerounais où on entend une musique profane quelconque. Par terre, au côté du lit, la veuve vêtue de noir est étendue de tout son long sur un tapis, selon la coutume. Elle y passe des heures et des heures... Les visiteurs sont assis par terre adossés aux murs de la case. Nous présentons nos condoléances à notre collègue et à la parenté. On parle un peu à la parenté qui nous ra-

conte les derniers jours de ce défunt et la cause de sa mort. Le Frère Directeur récite une dizaine de chapelet et nous nous retirons. La visite a pu durer demi-heure, compte tenu de toutes ces circonstances.

Cette année, le père d'un de nos maîtres meurt du côté de Nkang Efok. Ce personnage fort connu suscite un grand deuil où nous pouvons être les témoins de certaines coutumes.

Le mort est placé dans un cercueil de forme spéciale comportant une largeur plus grande au niveau des épaules et des coudes. On utilise du bois ordinaire non peinturé.

En arrivant, je salue Atouma Marie-Jeanne qui est là et je lui tends la main. Ce qu'elle refuse à ma grande surprise...

— Que se passe-t-il?

— Je ne peux vous toucher. Selon notre coutume, quand une femme est enceinte elle ne doit pas se laisser toucher par un homme. Je suis enceinte.

— Ah!

Les tam-tams out à côté sonnent une charge déchaînée tandis que nous présentons nos condoléances à notre collègue et à sa parenté. Comme il faut boire lors d'un deuil, la bière est servie en abondance à tout le monde et le vin de palme selon les goûts. Mais il faut aussi manger. Sur la place centrale, des femmes préparent des marmites géantes cuisant ce qui sera servi aux gens durant des heures et des heures. Les sommes dépensées lors d'un deuil sont considérables : des gens s'endettent pour des années car la plupart n'ont pas les liquidités voulues pour faire face à de telles dépenses qui surviennent si subitement.

Une messe est prévue dans quelques heures car le curé accepté de venir pour cette célébration.

Tandis que nous sommes là, un orateur fait l'éloge du mort. Comme il parle dans la langue manguissa, nous n'y comprenons rien, bien sûr. Mais nous savons que cet éloge est très explicite sur les beaux aspects de sa vie comme sur les côtés moins «brillants» : c'est un éloge dans la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. On insiste

surtout ici sur la véritable cause de la mort, car toute mort a une cause, et nous devons la connaître. Autrement, il y aurait doute : et il ne doit jamais y avoir doute là-dessus.

Commence ensuite ce que je nommerais la danse funèbre. Au son du tam-tam, la danse commence et peut durer des heures et des heures. Les gens dansent en formant un grand cercle animé sur la place centrale. Les uns entrent dans la danse tandis que d'autres en sortent... Mais aujourd'hui, j'ai assisté à une danse que je pourrais appeler danse-fustigation. Chacun et chacune est muni d'une poignée de feuilles de sissongo, d'une petite branche d'arbrisseau ou d'un genre de fouet pris dans la nature environnante et 'en frappe voisins et voisines, et parfois généreusement, ce qui amène des plaintes et des protestations. Je n'ai pas demandé le sens de cette danse spéciale dans ces circonstances.

Pendant ces cérémonies diverses, une équipe de fossoyeurs se met à l'œuvre devant la case de la famille du défunt. En brousse, il n'y a pas de cimetière où les morts sont groupés. Devant les assistants, les hommes s'activent à creuser à une profondeur de près de deux mètres.

Puis, on introduit parfois dans les parties libres du cercueil les vêtements du mort. Puis, on cloue solidement la partie supérieure. Quand le cercueil est descendu dans le fond de la fosse, très souvent on coule du ciment par-dessus le cercueil. Ce ciment peut mesurer jusqu'à huit ou dix centimètres au-dessus du cercueil lui-même. Enfin, on procède en l'enterrement.

Il n'est pas rare que pendant plusieurs nuits suivant l'enterrement la famille et les voisins veillent près du tombeau devant un feu de bois. Quelques jours plus tard, on place sur la tombe une simple croix avec mentions concernant celui ou celle qui est enterré là. D'autres se procurent un petit monument comportant aussi ces mentions.

Quand les Frères assistent à des deuils, il faut accepter de participer au repas qui nous est offert et prendre aussi bière ou vin de palme présentés. Un refus de notre part serait interprété comme un manque de savoir-vivre et pourrait offusquer les parents du défunt. Ainsi, au deuil du père de Tala Émeran, une table fut mise pour Frères et Sœurs de façon spéciale et nous avons fait honneur à ce repas même si ce sont des mets qu'on mange très rarement, comme la viande de cabri.

Nous allions parfois à un deuil avec des élèves du collège. Je me souviens du deuil le plus triste auquel j'ai participé avec des élèves. Une parente de Bétya Lazare, concierge au collège avait été assassinée à Yaoundé par sa co-épouse. Elle était la deuxième épouse de son mari. Ce dernier n'ayant pas d'enfants de sa première épouse avait décidé d'en prendre une autre pour avoir une descendance. La première épouse stérile, dans un mouvement de jalousie aveugle, avait tué sa rivale mère de deux belles petites filles de trois et de quatre ans. Ces deux enfants étaient là près du lit funèbre sur lequel reposait leur maman, allant et venant sans se trop rendre compte que leur maman était bien là près d'elles, mais morte... Ce drame a bien frappé les élèves venus prier pour le repos de l'âme de cette maman innocente victime d'une rivalité. Tragédie qui vient trop souvent assombrir le ciel d'Afrique... Dans un continent où la stérilité est considérée une malédiction, comme elle l'est dans la Bible, cela ne doit pas nous porter à excuser une telle vengeance, mais néanmoins, cela peut nous inviter à nous poser une double question grave devant les efforts que font hommes et femmes de notre continent pour éviter à tout prix d'avoir d'enfants : pourquoi donc ce refus de la procréation ? Et quelles sont les chances de survie et d'avenir de telles nations?

Il est assez rare qu'un missionnaire meure dans sa propre mission ou y est enterré. Un Spiritain, le Père Kohler, est décédé alors qu'il était curé de Mvom Nnam. Il avait été soigné par Sœur Claudette puis transporté à l'hôpital Ad Lucem d'Éfok où il était mort. Il avait demandé d'être enterré dans sa paroisse. Les funérailles eurent lieu dans son église en présence de son l'évêque et de plusieurs missionnaires de la Lékié et de Yaoundé.

Ce missionnaire avait tonné toute sa vie contre la polygamie, avec raison d'ailleurs. Mais il jugeait, aux dernières heures de sa vie, qu'il aurait dû mieux comprendre ce phénomène. Il avait été assez sévère surtout envers un chef coutumier qui voulait revenir à la pratique religieuse normale, disons. Mais ce chef se disait : « Je suis le soutien de ces femmes, je les aide depuis tant d'années à gagner honorablement leur vie. Si je les renvoie avec leurs enfants, que pourraient-elles faire à leur âge ? Dans quelle situation inextricable vais-je les plonger ? Je serais alors profondément injuste envers elles! »

Enfin, un dernier souvenir : celui de Monsieur Zogo Abraham, chef coutumier dont dépendait le collège. Ce chef était, de plus, dépu-

té au gouvernement. Plusieurs de ses enfants avaient fréquenté le collège dont Andéla Anastasie et SiSaa Pulchérie, deux étudiantes particulièrement brillantes.

De vastes abris couverts de feuilles de raphia avaient été élevés dans la cour faisant face à la maison. Ces abris offraient une nécessaire protection contre les rayons du soleil pour des visiteurs qui devaient forcément séjourner longtemps sur cette grande concession de Nkolo. Des centaines de chaises pouvaient recevoir les très nombreux visiteurs accourus à cette occasion. Nous avons noté la présence de plusieurs membres du clergé amis de ce chef coutumier, le plus important en ce moment chez les Manguissas.

Les Frères ont assisté à la messe de funérailles célébrée dans la case de ce chef en présence de hauts dignitaires nombreux venant de plusieurs coins du Cameroun. Avant cette messe, nous sommes passés devant la dépouille de ce chef exposé au centre de la salle principale de sa maison. Lors de notre visite, presque toutes les quinze épouses de ce chef étaient assises avec leurs plus jeunes enfants derrière la dépouille exposée. Zogo Abraham était polygame mais durant sa dernière maladie il avait régularisé sa situation. Ce fait a été souligné lors des funérailles. C'est pour cela qu'un prêtre était présent pour célébrer sur place une messe de funérailles.

Il fut inhumé dans le caveau funéraire élevé au centre de la place en façade de sa grande maison principale de Nkolo, la maison des chefs coutumiers.

Vive le plein air!

Le bijoutier du trottoir

Ma montre vient de me laisser tomber. Je connais bien l'emplacement d'un « bijoutier du trottoir » à Yaoundé. Lors d'un voyage, je m'arrête chez ce bijoutier, place de l'Âne Rouge, près d'un carrefour très fréquenté.

— Bonjour, Monsieur. Ma montre vient de perdre sa queue... Pouvez-vous réparer cela ?

— Montrez-moi un peu... Il n'y a rien là. Je vais y voir.

Il fouille dans ses bocaux de pièces détachées tandis qu'il me désigne de la main une chaise d'attente...

— Je n'ai pas ici la pièce qu'il me faudrait. Attendez-moi cinq minutes. Restez là à surveiller ma boutique.

Sa «boutique en plein air» sur le trottoir : deux chaises, la sienne et celle du client; une boîte assez haute servant de bureau. Sur le devant de cette table-caisse, une petite étagère remplie de pièces détachées dans des bocaux, des boîtes de vieilles montres... Dans le fond de la caisse, des boîtes dont j'ignore le contenu, sans doute divers objets du genre « bijoux de pacotille »...

Il escalade prestement le mur derrière lui, ce qui lui donne sans doute accès à un supplément de matériel remisé dans son «arrière-boutique» invisible de la rue.

Je surveille en honnête homme tout en observant la circulation intense de ce bruyant carrefour. Dans la poussière, sous le soleil brûlant, dans les courants d'air parfumés des gaz d'échappement des centaines de voitures qui y passent à l'heure, devant les piétons qui circulent parfois chargés de lourds colis, j'attends, mais pas longtemps. Moins de cinq minutes après son escalade de la palissade, il est au poste et s'affaire à installer une nouvelle queue à ma montre.

Il me tend ma montre remise soigneusement à l'heure, à son heure à lui, et me dit laconiquement : « C'est mille francs. » Les chiffres ronds présentent pour lui l'avantage de le dispenser de tenir trop de monnaie en poche. Je paie, sans doute à sa grande surprise, sans marchander, car, dans une vraie bijouterie, le tarif aurait facilement été trois ou quatre fois supérieur.

Mes amis, allez trouver un service de cette qualité et de cette rapidité dans votre ville, petite ou grande! Vous allez chercher longtemps !

Après cette réparation à ciel ouvert et chemin faisant, ma montre a toujours bien fonctionné et elle fonctionnerait encore si elle ne m'avait pas été volée peu après cette réparation un jour... d'inattention, et par quelqu'un qui aurait pu sans doute avoir observé que la queue était toute neuve et toujours fonctionnelle !

Le cordonnier du carrefour

Lors d'un séjour à Yaoundé comme participant aux corrections des examens des classes de Première G1, un de mes souliers exigeait des réparations urgentes. À deux minutes de La Source, où je pensionne, un cordonnier tient boutique en plein air au bas de la grande côte de Mvolyé. J'y arrête en route vers le Lycée Technique car j'ai amplement le temps : il est 8 heures et les portes du Lycée ne s'ouvrent qu'à neuf heures.

— Monsieur le cordonnier, un de mes souliers va mal... Voyez-moi cela ! Il va me lâcher !

— Asseyez-vous ici et donnez-le-moi.

Muni de mon seul soulier restant, je grimpe sur une espèce de stand toujours en plein air, j'y prends place, car le cordonnier exerce un métier parallèle : cireur de chaussures. Son matériel et ses outils sont là dans une grande caisse, devant son tabouret.

Il examine mon soulier et me dit qu'il peut aisément réparer cela en un quart d'heure environ. Le coût : 800 francs CFA. Prix bien raisonnable en cas d'urgence ! Ce qui va me permettre, du haut de mon observatoire, d'observer la circulation intense devant sa position stratégique : camions de toutes dimensions, autobus bondés, grumiers imposants car nous sommes à deux minutes d'une vaste cour à bois, cars aux diverses destinations, et, à cette heure matinale. Une multitude de piétons de tous les âges qui vont et viennent à des vitesses variables selon les buts qu'ils poursuivent...

Le travail fini et notre cordonnier de la rue payé, je remets ma chaussure qui va me permettre de reprendre de pied ferme la route vers le Lycée Technique.

Ici, au Québec, je me demande même si les cordonniers existent toujours... Et s'il y en a encore, accepteraient-ils de remettre tout de suite ma chaussure en ordre de marche en laissant tomber tout simplement les autres réparations en cours ? Si l'urgence des hôpitaux est en panne, la contagion aurait bien pu fermer aussi les urgences des savetiers !

Le tailleur face au bar «Bons copains.»

Comme je dois rentrer au Québec dans deux mois, je note qu'il me faut un habit. Acheter du tout fait en ville, pas question d'y penser : les prix défonceraient mon budget missionnaire ! Je demande au F. Lavoie de me procurer du tissu, du bon Tergal, pour la confection de ce complet : pantalon et veston. J'irai voir un tailleur à Saa.

Muni de ce matériel, je me rends donc à Saa, la place principale, dénicher un tailleur qui pourrait me confectionner cet habit. Il y en a trois sur cette rue. Je m'arrête au premier rencontré. Sa boutique en plein air s'abrite sous un auvent dans l'entrée d'un bistrot très fréquenté.

— Monsieur, j'ai ici mon tissu. Pourriez-vous me confectionner un habit ? Et à quel prix ?

— Pas de problème. Montrez-moi ce tissu. Très bon, du très bon : du Tergal. Ça va. Mon prix : 5 000 francs CFA. Est-ce que ça vous va ?

— C'est d'accord.

— Je prends vos mesures.

Muni de son galon qu'il porte toujours autour du cou, il commence l'opération. Quelques clients du bar et deux ou trois passants étaient déjà arrêtés devant la boutique à nous observer tandis que le couturier

se met en train de prendre mes mesures personnelles. Ces observateurs... bénévoles si attentifs à mes mensurations me surprennent un peu, mais je me dis que la rue appartient à tout le monde... et qu'au grand soleil de l'Afrique, il n'est pas facile de garder des secrets... Le tailleur sort un bout de papier, un crayon simple et note : tour de taille, longueur de la jambe, longueur d'entre-jambes, longueur des bras, largeur des épaules, espace ici, dimension là... S'il a oublié de prendre une ou deux mesure, il procédera au pif...

— Et la disposition des poches, comment la voulez-vous ?

— Que voulez-vous dire par là ?

— Il y a des poches dont l'entrée est verticale et d'autres dont l'entrée est à l'oblique.

— À l'oblique, s'il vous plaît. Et quand pensez-vous que cela sera prêt ?

— Dans huit jours. À moins que tout cela soit urgent...

— Non. Dans huit jours.

Le jour dit, je suis chez le « Tailleur de la Route », face au bar «Bons Copains.» Mon habit est fin prêt et soigneusement emballé dans du papier de recyclage.

— S'il fallait quelques retouches, ne vous gênez pas. Repassez.

Je paie le tailleur et le remercie devant les quelques passants déjà présents comme observateurs et témoins de la livraison...

Il me signale enfin :

— Vous verrez. Je vous ai remis aussi le surplus au tissu que vous m'avez apporté l'autre jour.

C'est sans doute pour que les possibles réparations qui seront nécessaires avec les années soient effectuées avec le même tissu de qualité...L'intention est bonne!

La Librairie du Poteau

À Yaoundé, les librairies, ce qui se nomme librairies, sont plutôt rares. Commerce peu attrayant au service d'une population qui fait passer des besoins plus importants sur subsistance avant plusieurs produits considérés ici comme des produits de luxe, de grand luxe.

Par contre, les Librairies du Poteau pullulent surtout à certains moments de l'année. Les mois d'août, de septembre et d'octobre sont des mois de grosses affaires pour ces librairies. Installées sur les trottoirs ou sur les bords de routes passantes, elles recherchent les places les plus proches des lampadaires afin de permettre aux clients éventuels du soir de mieux lire les titres des livres offerts en vente à chaque poste.

Les prix sont clairement indiqués, mais, attention : ce sont toujours des prix de départ. Si vous achetez au prix marqué, vous n'y êtes pas : il faut savoir marchander car cela entre dans le plaisir d'acheter dans ce pays, si plaisir il y a en cette opération. Et quand vous payez, à la librairie du poteau, 1000 francs le livre portant le prix initial de 2000, vous partez avec la conscience d'avoir fait une bonne affaire.

L'achat à la Librairie du Poteau demande des précautions en plus de bien noter la propreté du volume : il faut aussi vérifier avec attention si toutes les pages y sont et si le volume n'a pas subi un traitement de soulignés fort marqués ici et là.

Les livres scolaires sont les plus vendus à ces Librairies du Poteau. Ce qui permet aux parents et aux étudiants de faire de belles économies en début d'année.

Les secrétaires de boulevard

En arrivant près de l'hôtel de ville de Yaoundé, j'ai remarqué ce matin la présence de secrétaires et de correspondants installés le long de cette route sous l'ombrage accueillant des arbres.

Installation sobre : un pupitre sommaire avec quelques tiroirs, deux chaises et une dactylo.

Un client approche :

— Mademoiselle, je voudrais rédiger mon *curriculum vitae*. Voici mes données. Pourriez-vous les mettre en forme?

— Avec plaisir.

La secrétaire sort le papier voulu et tape le texte tandis que le client assis à l'ombre lui aussi attend le résultat de sa demande. La secrétaire lui tend le travail de rédaction. Le client paie le travail qui vient de lui être remis.

Cet autre veut rédiger une demande d'emploi. Il donne les indications voulues, la secrétaire rédige un brouillon et le tend au client. Corrections faites, elle passe à la rédaction finale et remet au client satisfait le document qui pourra lui obtenir la place tant convoitée.

Celui-ci veut écrire à sa bien-aimé actuellement à l'étranger. La secrétaire note à la main ses idées ou ses sentiments... les met en bonne forme... fait la lecture finale et met cette lettre au propre. Une précieuse lettre qui ira en France, en Allemagne, en Angleterre porter à celle qui est si loin les sentiments délicats de celui qui est resté au pays, et qui attend...

Durant une journée, dix clients viendront confier à cette jeune secrétaire des demandes diverses qui répondront aux besoins variés de celui-ci et de celle-là.

Les secrétaires du boulevard ont encore de beaux jours devant elles.

Les vendeurs ambulants

Il n'est pas rare quand vous circulez dans les rues centrales de Yaoundé de rencontrer des jeunes hommes ou des jeunes filles qui vous offrent des beignets de leur confection pour vous permettre d'attendre le prochain repas.

À même le grand plat que ces vendeurs portent bien installé sur leur tête, vous vous servez; et vous payez le petit prix de cette friandise qui vous permettra d'attendre plus facilement le prochain vrai repas.

D'autres vendeurs vous offriront des serviettes aux couleurs variées ou des montres de qualités diverses. Cet autre vendeur vous présente sa collection de lunettes de soleil pour vous aider à bien protéger vos yeux des rayons trop ardents.

En général, pour présenter leurs produits, ces vendeurs ambulants ne vous servent pas la ritournelle qu'on penserait pouvoir entendre. La vue de ce qu'ils portent est leur seule réclame. Mais elle parle par elle-même suffisamment fort pour que... vous voyiez.

Les cars

Les cars qui circulent sur les routes du Cameroun manifestent de la solidité, du courage et de l'imagination. Mais disons que le courage et l'imagination est plus l'affaire des propriétaires de cars que des cars eux-mêmes. Comment cela ? Poursuivez, et vous saurez... Toutes les réponses sont là !

Les routes de ce pays ne jouissent pas, loin s'en faut, de toutes les attentions que la voirie de nos pays assure aux nôtres. Surtout en saison des pluies, c'est le parcours du combattant que les braves chauffeurs doivent envisager un jour après l'autre. Malgré tout cela, les cars finissent par arriver à destination en respectant strictement l'horaire... qui n'existe pas.

Les marques les plus courantes de cars : Berliet, c'est du solide et du résistant; Toyota, c'est du plus ordinaire et du plus répandu; et les pick up de toutes marques. Les cars réguliers peuvent loger 10 à 15 voyageurs dans des conditions de confort plutôt précaires sans oublier leurs bagages d'une grande et variété placés sur le toit.

En effet, les cars transportent des valises, des cartons, des régimes de bananes, des mannes d'ignames ou autres légumes, des animaux vivants : poules, cochons, cabris... C'est pour cela que même en saison sèche, il arrive que les toits coulent en cours de route...

Dans les catégories de transporteurs, on compte les réguliers inscrits officiellement et qui détiennent un permis de transport; et les clandos qui circulent sans permis officiel mais sous l'œil complaisant des contrôleurs qui taxent les propriétaires selon... leur appétit. Il n'est pas rare, en effet, que des contrôles s'effectuent en cours de voyage : nombre de passagers, permis de circuler, papiers du chauffeur, papiers des passagers... C'est tout un système qui fonctionne au profit des uns et des autres sous les yeux résignés des passagers patients et résignés.

Lors d'un voyage des Frères de Saa à Akono par le car du collègue, nous avons connu cinq contrôles successifs... Papiers du car, papiers du chauffeur, papiers des voyageurs... Tout était en règle à chaque contrôle moins un. Lors du contrôle le plus comique dont je fus victime, mon carnet de santé me fut demandé pour contrôler mes vaccins... J'ai alors appris, tout surpris, qu'il fallait avoir mon carnet de santé pour circuler à l'intérieur du pays. J'ai expliqué au gendarme que je n'avais pas mon carnet de santé sur moi ce jour-là...et que je n'avais à le présenter qu'en entrant au pays ou en sortant...

Les fameux clandos ont la vie rude. Mais il convient d'expliquer un peu le sens de ce mot. Clando, pluriel clandos, vient du mot clandestins. Il s'agit le plus souvent de pick up n'ayant pas l'autorisation de transporter des gens, mais qui le font à leurs risques et aussi aux risques des passagers... Ils stationnent loin des endroits trop exposés aux contrôles et suivent des horaires, et parfois des routes des plus fantaisistes. Quant aux horaires, ceux des réguliers et des clandos sont aussi fantaisistes les uns que les autres ! Malgré tout, les clandos rendent beaucoup de services quand il s'agit de faire parcourir aux usagers d'assez petites distances avec bagages encombrants. Comme

propriétaires de cars, les clandos ont des trucs pour déjouer les gendarmes et autres contrôleurs trop zélés, ou pour les acheter moyennant quelques billets glissés discrètement parmi les papiers du chauffeur ou du véhicule.

On peut difficilement imaginer l'état mécanique de plusieurs de ces cars qui circulent sur les routes. Pneus usés à la corde, réparations faites avec de la broche, vitres absentes et cent autres petits défauts cachés ou très apparents de sorte que le fait de se rendre à bon port tient souvent de l'exploit pour ne pas dire du miracle!

F. Claude Beaudet pourrait vous en dire long sur les risques courus par les passagers qui voyagent par cars au Cameroun car lui-même a été victime d'un accident dont il s'est heureusement remis mais qui aurait pu avoir pour lui des conséquences bien plus graves. Je ne sais pas s'il prenait place à cette occasion dans le car « *Dieu protège !* » À moins que ce soit dans celui qui saurait pu arborer fièrement : « *J'arrive... à l'hôpital.* »

Pour circuler sur les routes de ces pays, il faut de la patience, beaucoup de patience car les horaires, je l'ai souligné, sont fantaisistes. De plus, durant la saison des pluies, certaines routes sont fermées subitement par des barrières – les barrières de pluies – en attendant qu'elles sèchent... Pendant combien de temps ? Mystère... à moins qu'après une heure d'attente, vous glissiez discrètement un billet au contrôleur pour qu'il déclare vite que la route vient de sécher tout à fait !

Pour circuler dans de telles conditions, les propriétaires ont besoin de la protection du ciel ou d'un encouragement qui les accompagnent sans cesse... Aussi ont-ils tenu, très souvent, à baptiser leurs cars en y inscrivant quelques mots magiques dynamisants et rassurants pour les voyageurs. Voici quelques-unes de ces inscriptions bien visibles sur le devant du car ou sur les côtés en lettres géantes et colorées :

**Je passe partout
J'arrive toujours...
À tout casser
Dieu protège
Ça boum, Trefflé
Allah seul est grand
Petit train va loin
Je mange la route
Toujours au beau fixe
Patron sympa
Droit au but!
Bonjour, ami!
Copains, copains!**

Plusieurs cars finissent leurs pèlerinages ici-bas tristement sur le bord des routes. Alors, quand on lit ces inscriptions restées bien visibles en devanture ou sur les côtés, goguenard, on se pose des questions...

J'arrive au but... Non, aux rebuts ! comme pourrait le corriger un malin depuis que ce car est abandonné à la rouille tristement le long de la piste...

Petit train va loin... Mais cela fait cinq ans que je te vois là, dans ce fossé! Où vas-tu donc pour rester toujours ici ? Loin, c'est où ?

Je mange la route... Tu as sans doute mangé toute la route pour atterrir ici en panne et immobile! Ou bien la route elle-même a fini par te manger!

Ça boum, Trefflé... Il faudrait écrire maintenant *Ça boumait !* depuis que tu as perdu tes roues, et tes vitres, et tes portes...alouette!

L'ordalie fait encore des victimes...

Le mot ordalie n'est pas, de nos jours, employé bien souvent de sorte que je me demande si vous savez bien ce que cela signifie. Ouvrons le Larousse pour y lire que *l'ordalie est une épreuve judiciaire dont l'issue réputée dépendre de Dieu ou d'une puissance surnaturelle établit l'innocence ou la culpabilité d'un accusé. (L'ordalie était en usage au Moyen Âge sous le nom de jugement de Dieu.)*

Mais cette remarque sur le Moyen Âge nous laisse tous songeurs. N'est-ce pas que le Moyen Âge effectue parfois des retours surprenants dans nos temps modernes ?

Au petit village de Nkolo, un couple très uni coulait une vie tranquille sous le beau ciel du Cameroun. Le père, cultivait une cacaoyère à bon rendement; la maman assurait les cultures vivrières comme toutes les mamans de nos campagnes camerounaises; deux charmants enfants faisaient la joie et la fierté de ce couple laborieux.

On trouve, un matin, Gaspard, agonisant dans son lit... Le soir, il était mort. Il laissait deux orphelins éplorés. Alarme dans tout le village. Mais on sait fort bien – le proverbe le souligne même – que toute mort a une cause – et il faut trouver cette cause. Par tous les moyens...

Les vieux et les moins vieux du village s'interrogent. Gaspard, 35 ans, en santé, travailleur infatigable, planteur prospère, sans ennemi connu, sans histoire avec qui que ce soit dans le milieu, époux d'une seule femme, aimé de ses enfants dont il s'occupe fort bien...Partir si vite n'est pas normal.

Ces vieux du village, sorte de juges improvisés à propos de tout et de rien, viennent rencontrer Amélie, cette épouse pourtant bonne mère de famille. On questionne d'abord le voisinage pour savoir ce qui s'est passé, s'il y a eu altercation, si certains visiteurs de la ville ou d'autres voyageurs sont venus rencontrer le défunt ou son épouse...Ils montent, comme on dit, leur petit dossier.

Les soupçons se tournent sur Amélie. N'aurait-elle pas, par hasard, un amant qui la pousserait à se débarrasser de son mari afin que

l'héritage revienne à la femme et à son nouveau mari. Et dix autres suppositions de cette eau sont soulevées...

Trois vieux du village ont la mission de rencontrer Amélie et de lui parler franchement.

— Amélie, on sait fort bien que tu aimais ton mari pour lui avoir donné deux si beaux enfants, malheureusement orphelins aujourd'hui. Mais ton mari est parti si vite, si vite. De sorte que les soupçons retombent sur toi : on t'accuse d'avoir voulu te débarrasser de ton mari en agissant très vite...

Amélie éclate en sanglots... Et elle est comme paralysée par l'odieux de cette sorte d'accusation sournoise, elle est presque incapable de parler, d'articuler quoi que ce soit à sa défense. Après un moment, revenant de ses émotions, elle répond :

— Messieurs, j'aime trop mon mari pour avoir même songé un instant à le tuer comme vous le supposez. Nous nous aimions trop...

C'est tout ce qu'elle peut dire, et répéter, et répéter...

Les vieux poursuivent :

— Tu te dis innocente. C'est ta parole. Il faudrait bien le prouver. Alors, voici. Ce verre contient un liquide, le liquide de vérité. Si tu le bois et que tu es innocente quant à la mort de ton mari, rien ne t'arrivera. Ce sera pour nous la preuve que tu es vraiment innocente de cette mort.

— Non, je refuse de boire ce liquide de vérité, comme vous dites. Prenez ma parole d'honnête femme : je suis innocente. Je ne sais pas ce qui a pu causer la mort de mon mari, mais je suis innocente de sa mort. Je l'aimais trop pour poser un tel geste.

— Alors, tu refuses de boire le liquide de vérité ? Par le fait même, en ne voulant pas te soumettre à ce test d'innocence, tu admetts ta

culpabilité. Nous reviendrons demain et nous reparlerons de tout cela. Nous rapportons notre liquide de vérité.

Les trois mêmes vieux du village reviennent le lendemain. Longues discussions.

— Si tu bois ce liquide et si tu es innocente, ce liquide ne te fera aucun mal. Dans le cas contraire... Ton refus signifie toujours que tu as peur de faire éclater la vérité. Il nous restera à faire venir les gendarmes pour t'arrêter car ton refus est une admission claire de ta culpabilité.

Ce petit verre de liquide douteux... La prison séparée de ses enfants... Le déshonneur d'être accusée de meurtre... Tout cela se précipite dans son esprit et la contraint, pour ainsi dire, à poser un acte : elle porte en tremblant les quelques gorgées de ce liquide et elle le boit d'un trait...

Le lendemain matin, après une nuit de souffrances horribles, Amélie était décédée. Et ses deux enfants doublement orphelins : ils n'avaient plus ni père ni mère. L'ordalie venait de faire trois victimes innocentes!

Dans la grande forêt équatoriale, le Moyen Âge n'est pas un temps passé... *Et ce qu'on appelle jugement de Dieu devrait s'appeler jugement de sorciers.* Les empoisonneurs ont encore de beaux jours devant eux dans ces milieux où la justice est toujours si primitive et où la vieillesse seule suffit parfois pour imposer des solutions absurdes et irréparables, solutions liées à des croyances bizarres, d'un autre âge qu'on espérerait enfin révolu.

Gaspard, mort empoisonné, l'a sans doute été par lui-même... En effet, il arrive très souvent que les planteurs de cacaoyers transportent dans des sacs en tissus insecticides et autres produits contre les maladies du cacaoyer. Ces produits sont vendus dans des sacs en plastique plus ou moins bien fermés de sorte que certaines poudres peuvent fort bien s'échapper de ces emballages rudimentaires. Ces planteurs apportent avec eux lors de leur travail de la nourriture : pain, fruits, bis-

cuits, beignets, etc. quand leurs plantations sont éloignées de leurs habitations. Cette nourriture est souvent déposée dans les mêmes sacs à provisions qui ont servi au transport des produits chimiques... Inconsciemment, ces planteurs absorbent des aliments contaminés parce qu'ils ont pu s'échapper des emballages si mal protégés contre des fuites. Ce fut probablement le cas de Gaspard comme ce fut celui de tant d'autres planteurs imprudents dont les sacs ont servi au transport tantôt de leurs aliments, tantôt de leurs insecticides. Ils transportent avec eux des dangers de mort !

Ces puissants gris-gris

La fréquence d'utilisation de gris-gris ne finit pas de nous étonner... Quand on circule par les villages en observant certains détails, on ne manque pas de noter nombre de ces gris-gris, talismans, amulettes, porte-bonheur... Ils sont divers et la plupart du temps affichés au grand jour tandis que d'autres sont cachés... On dit que ces derniers sont les plus dangereux et les plus puissants. Quiconque parcourt les routes du pays jusqu'aux villages les plus éloignés verra, attachés aux toits en raphia des cases, près de la porte d'entrée, des objets divers qui pendent là au bout d'une ficelle et qui se balancent aux vents : boîtes en carton, boîtes en métal, touffes d'herbes, articles hétéroclites, cent autres colifichets... Pourquoi sont-ils là, et si visibles ? Celui qui voudra franchir la porte de cette maison en l'absence des maîtres des lieux ne manquera pas de voir ces objets...et de faire demi-tour. La menace d'un malheur porté sur les ailes d'un mauvais sort est si évidente que, devant ces blindages, personne n'osera entrer dans cette case ou voler le cacao qui sèche là sur la dalle de ciment ou l'objet oublié à l'extérieur de la case sur un banc.... Et s'il y a là deux protections, deux blindages, il y aura deux motifs pour que tout intrus qui tient à sa vie et à la paix ne franchisse pas le pas de la porte.

Que d'histoires on pourrait raconter sur ce phénomène de protection ! Arrêtons-nous à quelques-unes plutôt malicieuses que vraiment destinées à nuire.

Les gris-gris, une affaire en or ! Ils sont très souvent produits et vendus par des sorciers ou des spécialistes de ce genre de protec-

tion ou d'intervention, selon le cas. Il s'agit une sorte de blindage contre les voleurs, les intrus, les maladies, les mauvais sorts et les jetteurs de mauvais sorts eux-mêmes, etc. Mais il s'agit parfois de vengeance à exercer à distance par ces intermédiaires plus ou moins issus de l'imagination.

À deux reprises, nous avons eu recours à ce genre de protection sur notre terrain.

Après l'assaut dont eut à souffrir Sœur Irène – un jeune déséquilibré l'avait bousculée et, dans la chute qui s'ensuivit, elle s'était cassé un poignet – on décida de placer une clôture autour de la maison des religieuses. La clôture eut l'heur de déplaire à quelqu'un car elle bloquait un petit raccourci sur quelques mètres. Quelques jours après la pose de la clôture, elle était démaillée et ouverte à tout venant précisément à l'endroit où le sentier avait été coupé. Réfléchissons un peu. Comment arrêter des bris à répétition ? Nous consultons Nama Théodore, un voisin qui possède une bonne imagination et qui nous a rendu déjà des services signalés.

— Monsieur Théodore. Voyez ce qu'ils ont fait à la clôture neuve ! Démaillée du haut en bas. Connaîtriez-vous un bon moyen pour couper court à ces coupures ?

— Mais, bien sûr. Rien de plus facile. Laissez-moi faire...

Nous le laissons à son projet. Il remaille rapidement la clôture. Il fait dix pas dans la brousse voisine, y coupe deux petites poignées de *sissongo*, cette herbe qui pousse ici et là comme chez elle partout. Il place une touffe bien enserrée et bien en évidence en haut de la clôture là où avait eu lieu la coupure. Il en place une autre un peu plus bas, assez près du sol. Maintenant, attendons !

Tout en finit là ! Dès ce jour, la clôture fut toujours respectée. Et nous n'avons pas osé demander à Théodore s'il était sorcier. C'est une question qu'on ne doit jamais poser dans ces circonstances car les tarifs de tels services risqueraient d'augmenter drôlement.

L'autre fois, toujours pour une question de clôture démaillée. Derrière le château-d'eau, on avait fait installer par une société norvé-

gienne une borne-fontaine où les gens pouvaient venir puiser de l'eau grâce à un système de bouton poussoir ingénieux. À cause d'abus et d'une bagarre qui avait eu lieu là, on décida de fermer la clôture qui avait été ouverte pendant quelques semaines pour ce service initiallement. On consulte Ngoh Honoré, concierge au collège. Que faut-il faire ? Il demanda qu'on le laisse choisir la solution...

Il répara la clôture défoncée et fixa à travers les mailles de la clôture une perche, une simple branche d'arbre qui dépassait celle-ci de cinquante centimètres environ ! Au bout, il piqua une orange fraîche. Cette orange a séché sur place pendant des mois et des mois... Mais plus personne ne vint faire une brèche dans cette clôture... malgré la soif... malgré le besoin d'eau. Les gens retournaient puiser au marigot tout comme avant...

Le curé de Saa avait eu des plaintes concernant de graves problèmes de fétiches dans un village de la mission. Il s'y rendit, discuta avec les gens et leur demanda la cause de tous ces problèmes. On lui dit que les gris-gris mettaient la pagaille dans leur milieu. Que faire ? Après de longues palabres, il fut suggéré que tous se débarrassent de leurs fétiches. (*Palabre*. Larousse dit : Mot masculin ou féminin. En Afrique, débat coutumier entre les membres d'une communauté villageoise.) Finalement, le curé intervint.

— Dans huit jours, je reviens ici et tous, absolument tous devront me remettre les fétiches qui empoisonnent le climat de votre village. Si quelqu'un refuse de me remettre ses blindages, je ne viendrai pas prendre vos fétiches et vous garderez vos problèmes. C'est bien compris ? J'attends votre décision. Je vous laisse le temps de bien réfléchir, de discuter.

Quelques jours après, deux envoyés du village vinrent lui dire :

— Nous sommes tous d'accord pour faire ce que vous nous avez demandé. On va tout vous remettre. Absolument tout. Venez tel jour.

Le jour dit, le curé vint récolter ! Les fétiches furent tous remis, même ceux qui avaient été enterrés ici et là pour assurer une protection plus secrète, donc plus efficace... Toute une grande manne de gris-gris ! Lors d'une visite au presbytère de Saa, le curé m'a montré ce grand panier de fétiches : un tas de choses les plus invraisemblables... tout ce qu'on peut imaginer de plus bizarre et de plus insignifiant... Mais ces insignifiants signifiaient beaucoup pour les propriétaires et elles avaient été achetées à prix d'argent, de beaucoup d'argent, chez les féticheurs. On dit même que plus un fétiche coûte cher plus il est puissant ! Et efficace !

Enfin, la paix revint au village.

Voici un autre fait qui m'a particulièrement frappé parce qu'il s'agissait d'un employé du collège et dont j'avais la charge. En fin de journée, un concierge vient me voir. Il se présente à moi dans un état d'énervement indescriptible... Il jette sur mon bureau une grande enveloppe brune ouverte...

— Voici ce que je viens de trouver dans l'appartement des toilettes des garçons. Je ne pourrai plus continuer de travailler ici, absolument plus. C'est impossible. À partir de demain. Je ne reviendrai pas. Effectivement je n'ai jamais revu cet homme.

Qu'est-ce qui pouvait bien le terroriser de la sorte ? La réponse à ma question est peut-être dans cette enveloppe ? Je l'ouvre. Un genre de miroir circulaire incassable, en métal !, aux bords effrangés. Des ficelles multicolores en petits paquets. Trois figurines féminines. Un morceau de carton blanc comportant un dessin géométrique fortement coloré. Une feuille de format A4 précisant l'adresse d'une société de Monaco vendant des « amulettes de première force pour une protection garantie. » Suivait une longue liste des amulettes vendues et les prix, y compris les prix de transport par avion...

Je tenais dans mes mains le secret : ce concierge avait touché à ce paquet d'amulettes de première force et son retour sur le terrain du collège devenait pour lui comme une menace constante. Je n'ai jamais plus revu ce monsieur. J'ai même dû lui envoyer par messenger le salaire de la partie du mois où il avait travaillé au service du collè-

ge. Quelle peur peuvent susciter des objets aussi insignifiants ! Une peur qui vient jeter une couleur sombre dans le ciel du Cameroun et de plusieurs autres pays d'Afrique.

Un autre jour, un parent d'élève vient me voir pour se plaindre de l'attitude d'un maître envers sa fille et envers lui. Il me raconte alors une histoire assez compliquée que je n'ai pas très bien comprise et encore moins retenue... Et il ajoute visiblement en colère :

— Voici la preuve que ce maître là m'en veut, qu'il me menace!

Il sort de son sac une petite bouteille contenant de la cendre grise.

Voilà! Cette bouteille, il me l'a fait parvenir par ma fille; c'est l'une menace très claire contre moi !

Et il pose avec force cette bouteille sur mon bureau. Bang ! Au risque de la casser !

— Voilà ce qui m'a été envoyé par ce professeur de votre collège.

Sans attendre ma réponse ni ma réaction, il se lève, reprend la bouteille mystérieuse, quitte mon bureau, emportant avec lui, remise dans son sac, cette menace de malheur...et sa colère bleue! Avait-il donc vraiment peur de cette cendre embouteillée? Pourquoi en avait-il peur ? Il n'avait alors qu'à la jeter aux ordures... car c'est toute la considération qu'elle méritait. Et c'est ce que le lui aurait dit si j'avais eu le temps de lui parler...

Le fétichisme jette une couleur sombre sur l'Afrique : l'usage combinée à la peur de ces sortilèges et de ces gris-gris. Avec le résultat que bien des gens vivent dans un climat de peur, de crainte, de méfiance. Voilà un aspect qui illustre l'existence d'un monde souterrain, mystérieux : le monde des ténèbres... Pour en triompher, l'homme a besoin de combattre, de réagir pour assurer la paix autour de lui. Ce combat, il ne doit pas le mener seul : le recours à Dieu dans une prière de foi s'offre à lui pour assurer sa libération devant ces for-

ces occultes qui pèsent sur lui et menacent sa tranquillité et même son équilibre.

Ma première visite «Place du Marché Central»

La plupart des villages importants du Cameroun connaissent leur place du marché grouillante de vie, certains jours, du matin au soir, sous le soleil ou la pluie, selon les saisons. Dans les grandes villes, la Place du Marché bourdonne de vie tous les jours de la semaine jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Lors de ma première visite au Cameroun, F. Paul-André me dit un bon matin : « Il faut que vous veniez avec moi visiter la place du marché pour y faire les emplettes de la maison. »

Ce matin, c'est le jour J : nous y allons. Nous portons alors la soutane blanche.

La place du marché, un haut lieu de sons, de couleurs, de mouvements, de senteurs, et d'étalages aussi nombreux que variés dans leurs ressemblances. Nous pénétrons lentement parmi les acheteurs, les vendeurs, les promeneurs. Les marchandises sont étalées devant les vendeuses assises à même le sol ou sur un tabouret très bas, la grande robe ramenée entre les jambes. À votre approche, elles poursuivent leurs conversations animées avec les voisines sans même nous regarder, car un promeneur n'est pas toujours un client... Cependant, ici et là, on entend :

- Mon Père. La tomate. Bonne ce matin. Voyez donc !
- C'est combien, la tomate ?
- Chaque petit tas, 100 francs. C'est donné, n'est-ce pas ?
- Ah! Vous pensez... 80 ! Ça va ? D'accord...

Si vous allez accepter de verser 100 francs, vous êtes naïf. Car tous les vendeurs ont deux prix : celui de départ selon la tête du client

et... le prix réel : celui qui leur sera versé. La tête du Blanc est une tête de riche ! Faut savoir !

Poursuivons notre route. Ici, des étalages d'ignames, des tas d'ignames, de makabos, de taros, de safous, d'oranges, de goyaves, de prunes africaines, de pamplemousses, etc. etc. Pour moi, plusieurs produits sont tout neufs car je les voyais pour la première fois tout en me questionnant sur les goûts possibles de ces légumes et de ces fruits de la zone équatoriale. Là-bas, une longue corde d'ananas – placés comme une corde de bois chez nous – attend les acheteurs de la journée qui s'annonce merveilleuse... de chaleur. Un peu plus loin, des petits oignons, du cresson, des poireaux et autres légumes en quantités plus limitées.

À mesure que vous avancez à travers les allées fantaisistes du marché tout en évitant la bousculade et les pelures qui jonchent le sol, votre sac à provisions s'alourdit tandis que vous rencontrez dix autres étalages offrant les mêmes produits et que vous côtoyez vingt autres acheteurs qui vont et viennent n'ayant pas encore fait leur choix final.

Vous trouvez au marché cent autres produits exotiques comme du poisson séché au soleil, des termites grillées étalées sur des nattes de raphia, des allumettes, des boîtes de conserves de diverses provenance, des pagnes et autres tissus multicolores destinés à la fabrication de vêtements, etc., etc. Un peu plus loin se groupent les tables où la viande s'étale au grand soleil tout en attirant des mouches qui ont vite fait de déceler la bonne affaire... Dans la viande de bœuf, tout se vend, de la tête à la queue ! On parle toujours de la soupe à la queue de bœuf (remarquez qu'on ne vend jamais de la viande de vache... mais de la viande de bœuf... peut-être par pitié!) Cette soupe est remarquable de bon goût. Mais, notez le bien, la queue qui sert à la soupe est coupée... en sections de trois à cinq centimètres : cela permet à la queue de mieux entrer dans les marmites à soupes!

Ici et là, on vous offre des bouteilles de liqueurs gazeuses ou des verres de limonades pour vous permettre de poursuivre vos achats sous ce soleil qui grimpe vers le zénith, moment où vous foulez aux pieds votre propre ombrage... Plus loin, le bon vin de palme immobilise longuement les clients, ces gens jamais pressés, car ils ont tout le temps devant eux... Les vrais connaisseurs de meyog melen, ces âmes assoiffées, prolongent leur arrêt aux puits... de ravitaillement! Ils fi-

niront par sortir du marché ce soir quand presque tous les vendeurs auront déjà quitté pour leur laisser la place entièrement libre... et déguster un dernier verre de cet élixir qui leur évite de s'empoisonner avec l'eau... polluée du marigot.

En sortant du marché, je remarque un homme vêtu de vêtements épais assis à même le sol qui dort là tout en tendant la main de tempos à autres, une main qui tombe comme d'elle-même. F. Lavoie me dit que c'est un sommeilleux, nom que l'on donne à ceux qui souffrent de la maladie du sommeil. Cette maladie s'attaque à l'homme comme aux animaux. C'est pour cela que vous ne voyez pas de vaches, ni de chevaux, ni d'ânes au sud Cameroun, car cette région offre un habitat propice au développement de la tsé-tsé. L'élevage se pratique donc uniquement au nord du pays. Les vaches et les bœufs parcourent jusqu'à mille kilomètres pour venir approvisionner les marchés du centre et du sud du pays.

Après environ une demi-heure parmi cette cohorte d'acheteurs et de vendeurs, nous sortons de ce milieu commercial où tout le monde semble se connaître depuis des années et des années si on en juge par la façon directe et spontanée avec laquelle on s'aborde et les nombreuses poignées de mains que mon guide a dû rendre tout en me présentant à ces connaissances.

Avec nos deux sacs pleins de victuailles - et un porte-monnaie plus léger - nous rejoignons la voiture pour rentrer au collège. Nous avons aussi fait provision de souvenir hauts en couleurs, en senteurs et en bruits de toutes sortes : on peut appeler une telle démarche faire d'une pierre deux coups... Il y aurait même un troisième coup: le fait de pouvoir après tant d'années raconter la première visite Place du Marché.

Les tontines

Les tontines sont basées sur la confiance mutuelle. Pour expliquer ce qu'est la tontine, il suffit d'expliquer comme un tel système fonctionne.

Des membres d'une tontine se cotisent pour former un capital disons de 100 000 FIFA. Jeanne, membre en règle de cette tontine qui

peut compter un petit nombre de membres, dix ou douze, expose au groupe son projet, son activité économique, dans les grands lignes. Elle veut partir un petit élevage de poulets. Elle calcule le montant requis pour les achats : poussins, provende, etc. Elle formule une demande de 20 000 FCFA. Elle exécute son petit élevage et après six mois, disons, elle vend toute sa production et rembourse entièrement le capital emprunté qui retourne à la tontine et qui sera disponible pour un autre projet de sa part ou d'une de ses compagnes. Vous l'aurez remarqué : le groupe ne perçoit pas d'intérêt sur le capital qu'il a prêté à un membre. Le profit réalisé est la propriété de ce membre qui peut le réinvestir dans le capital total du groupe. Ces sommes empruntées servent à mettre sur pied une grande variété de projets selon les goûts, les milieux et les possibilités du membre: commerce de linge, culture de tomates, mise sur pied d'une activité de couture, etc., etc.

Ce sont surtout des femmes qui font partie de ces tontines extrêmement populaires au Cameroun et dans plusieurs pays d'Afrique. Le système fonctionne à l'interne car on ne sert pas du tout des banques pour le dépôt d'argent ou pour y emprunter : les capitaux circulent à l'intérieur d'un groupe plutôt restreint.

À tour de rôle ou selon les possibilités et les goûts, les membres du groupe peuvent exposer leurs projets, obtenir les montants selon les sommes disponibles. C'est un modèle de coopération qui connaît une grande popularité et qui s'est avéré un substitut séduisant du système bancaire qui suscite parfois, et avec raison, de grandes réticences de la part des membres.

Chaque tontine comporte ses structures internes : présidente, secrétaire, trésorière, etc. dont les tâches sont clairement définies. On tient compte par écrit des décisions prises et de tout ce qui concerne la vie de chaque tontine. Chacune peut se dissoudre selon une entente à transiger. Un membre peut se retirer en récupérant sa mise. Un membre nouveau peut demander d'en faire partie. Tout cela se règle au vote de tous les membres sans égard pour la charge de chaque membre : un membre, un vote tout comme dans les coopératives. Vous l'aurez noté : ce système s'apparente étroitement au système coopératif que nous connaissons si bien chez nous. Et il connaît un vif succès en milieu camerounais.

Ce mois-ci, je touche le «gros lot»

Parmi les professeurs, il existe ici et là des ententes financières un peu spéciales quant à la forme d'entraide. En voici un spécimen. C'est tout à fait différent des tontines.

Un groupe de professeurs se mettent d'accord pour recevoir, à tour de rôle, un gros montant lors de la paye mensuelle et pour une durée à préciser. Disons qu'ils sont à douze et qu'ils décident de toucher à tour de rôle un montant global de 120 000 FCFA selon un ordre de perception prédéterminé, le plus souvent tiré au sort. Celui qui reçoit cette somme en dispose pour le projet de son choix. Il se trouvera donc à la rembourser par une retenue sur son salaire. Mensuellement, une somme de 10 000 FCFA, disons, sera déduite à la source de leur salaire à cette fin par la direction du collège si elle consent à participer ainsi à une telle opération. Sinon, les membres effectueront entre eux cette opération de partage.

L'inconvénient de ce système : le décès ou le départ brusque d'un cotisant ayant déjà perçu son « gros lot » ou ayant cotisé durant quelques mois et n'ayant pas encore reçu son gros lot...

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 7

SANTÉ

*Mens sana in corpore sano.
Les anciens avaient donc raison !
Favoriser la santé reste primordial.*

Les grandes endémies

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs pays d'Afrique connaissent ce qu'on nomme communément les grandes endémies : ces maladies très répandues de façon spéciale en ces contrées. Un nuage bien sombre qui s'étale sur de grands pans de l'Afrique. Je m'attarderai ici au Cameroun en ce qui concerne ce problème majeur.

Au Cameroun, on compte cinq principales grandes endémies : paludisme, onchocercose, dengue, filariose, trypanosomiase appelée aussi maladie du sommeil. Il faudrait en ajouter quelques autres comme la poliomyélite et la fièvre jaune, le typhus de brousse qui sont tenues en respect actuellement par la vaccination massive qui se pratique. Certaines maladies sont toujours menaçantes quoique tenues en respect comme le tétanos, la typhoïde et la para-typhoïde. Une autre menace : les vers comme ascaris, trichocéphales, bilharzioses, an-

kylostomes, ténias, oxyures et compagnie. N'oublions pas la lèpre qui sévit encore malgré des campagnes d'information, et le sida venu s'ajouter à cette sombre triste liste déjà trop longue, sida qui cause actuellement chaque année des millions de morts.

Je ne vais pas m'attarder ici, et ce n'est pas le lieu non plus, à discuter sur ces maladies, leurs causes et leurs remèdes. Mais, pour ma part, j'ai goûté à trois spécimens de cette collection : paludisme, filariose et dengue. Je peux donc en parler en « connaisseur ».

Le paludisme est fort débilitant car il produit, à la longue, l'anémie surtout s'il est causé par le dangereux parasite microscopique *plasmodium falciparum*. Dans l'histoire missionnaire de l'Afrique, cette maladie a emporté des centaines de missionnaires surtout au début de l'activité apostolique, à moment où la protection contre cette maladie n'était pas encore connue et pratiquée. Avec les médicaments, la plupart dérivés de la quinine, médicaments que nous devons prendre régulièrement, on peut se prémunir jusqu'à un certain point contre l'invasion de ce malaise. C'est le paludisme qui m'a empêché, comme F. Marcel Bellet et plusieurs confrères, de poursuivre le travail missionnaire en Afrique. C'est la malaria qui, en 2002, vient de causer la mort prématurée du F. Réginald Racine.

La filariose cause des démangeaisons pénibles à supporter soit le jour, soit la nuit. Avec le manque de sommeil et la circulation gênée, le malade ressent un état de faiblesse générale et de nervosité tout en éprouvant de vives démangeaisons. Heureusement, grâce aux précautions ordinaires et des médicaments qui existent autant chimiques que naturels, il est possible de se prémunir contre cette maladie et de s'en guérir. Les cas extrêmes peuvent causer l'éléphantiasis dont la manifestation principale est le grossissement d'une jambe, parfois les deux, au point de les faire ressembler à des jambes d'éléphant...

Une année, nous avons été dans notre communauté de Saa, victimes à tour de rôle du moustique qui communique la dengue, cette maladie tropicale qui ressemble à une forte grippe tropicale accompagnée de rhumatismes aigus. Cette maladie virale sévit au Cameroun, dans notre zone de grandes endémies. Elle affecte, dans le monde tropical, 50 millions de personnes par année et en tue 25 000.

Il n'y a pas de remède connu contre cette maladie. La petite mouche qui la cause, par ailleurs est bien connue, mais son éradication

d'un coin donné est toujours problématique. Je n'ai pas pu identifier cette mouche afin de connaître de quoi elle avait l'air...

Pour moi, cela a duré une semaine. J'étais incapable de me déplacer seul et le simple fait de tourner la main était un supplice. La Sœur infirmière trouvait que nous étions pitoyables et se posait des questions en riant sur notre fragilité jusqu'au jour où elle-même a été affectée par cette maladie – et elle moins ! – car elle devait se déplacer comme une femme de 90 ans, avec d'innombrables précautions....

Les dispensaires de mission

En 1972, la Sœur responsable du Dispensaire de la Mission de Nkolmébanga étant malade devait être remplacée. Sœur Adéla Meilleur, csc, vint la remplacer. Dès ce moment, nous avons pu mesurer l'importance primordiale d'un dispensaire dans une mission comme la nôtre.

Sœur Adéla, une ancienne missionnaire en Haïti, avait dû prendre une année de repos au Canada et elle était, par la suite, disponible. Elle accepta de venir pour une année à la demande du diocèse de Yaoundé. D'ailleurs, tous les missionnaires viennent sous la responsabilité d'un évêque.

Sœur Adéla fit ici un excellent travail dans des circonstances plutôt difficiles dont l'absence de médecin itinérant, car Éfok, l'hôpital le plus proche, se trouve à 35 km. Cet hôpital en est un du réseau des Centres Ad Lucem du célèbre docteur Aujoulat. Autres situations délicates : difficulté de trouver rapidement des médicaments. Nombre de clients journaliers : entre 50 et 80 qui sont là parfois dès 6 heures du matin, attendant patiemment l'ouverture du dispensaire, et leur tour. Quels cas se présentent ? Cas difficiles de maternité; difficulté de recruter du personnel infirmier compétent, même s'il s'agit de simples aides-soignantes; cas, selon les saisons, de maladies chez les d'enfants : rougeole, paludisme, poliomyélite, méningite, etc.

De plus, Sœur Adéla soignait les élèves que le collège lui envoyait munis de ce fameux petit billet : « Prière de soigner Untel ou Unetelle aux frais du Collège. » Et à la fin du mois la responsable du dispen-

saire soumettait le compte à la direction du collège qui donnait ordre au trésorier de payer.

Il me vient ici un souvenir personnel. Un soir, avant l'office que nous récitons en commun, je rencontre Sœur Adéla.

— Frère, je suis donc contente ce soir !

— Comment cela ?

— Imaginez. Je reçois hier matin une maman avec un bébé de quelques mois, la tête tout à fait en arrière, presque sans réflexes vitaux... Je diagnostique vite : crise aiguë de paludisme. Il n'y a vraiment pas grand-chose à faire chez un si jeune enfant... Je me suis dit : Je vais essayer quelque chose tout de même. Je lui ai administré une dose de médicaments antipaludéens comme on en donne une aux adultes... J'ai gardé maman et enfant sous surveillance. Une demi-heure plus tard, l'enfant réagissait bien. Graduellement, il revenait à lui, il devenait maître de ses mouvements. Le lendemain, la maman et l'enfant pouvaient quitter le dispensaire. Comme j'étais contente !

Les infirmières des dispensaires de brousse recevaient normalement la visite mensuelle d'un jour faite par un médecin. Elles étaient donc appelées à prendre des décisions graves qui auraient dû sûrement relever d'un médecin. Mais je dois affirmer ici que plusieurs missionnaires – je suis un de ceux-là ! – doivent des guérisons rapides et peut-être même la vie à ces dévouées infirmières de brousse qui ne comptaient jamais leur temps, ni le jour ni la nuit, et qui prenaient des décisions d'urgence qui s'imposaient dans les circonstances. Me reviennent à la mémoire les soins que Sœur Jeanne a assurés pendant des semaines entières à notre curé, le Père Albert Meier, spiritain, souffrant de typhoïde.

Après un an, Sœur Adéla rentra au Québec. Plusieurs responsables se sont succédé au poste de direction de ce dispensaire pendant la présence des Frères Maristes et des Sœurs de Ste-Croix à Nkolmébanga. Les Sœurs Jeanne Cattin, June Walsh, Louis Gonzague, des Sœurs de St-Paul de Chartres, ont assuré des services de première qualité à notre population en général et aux élèves de Bullier en particulier.

Il nous est arrivé à Nkolmébanga d'être les victimes d'une épidémie de dengue. Ce qui nous permet de bénéficier, les uns après les autres, des bons services alors de Sœur Jeanne. La dengue est causée par la piqure d'un petit insecte qui nous rend rhumatisants à 100%. On a mal exactement partout. Le fait de plier les doigts de la main, supplice; se tourner au lit, supplice; marcher, super-supplice. On se comporte comme des vieux âgés et malades de plus de 90 ans. On est mis hors de combat pour une semaine au moins. L'infirmière qui en était à ses premiers cas de dengue riait amicalement de nous au début de nos malaises. Mais 15 jours après notre guérison, c'est elle qui tombait malade souffrant du même mal... Alors, elle nous a dit mieux comprendre le supplice en question! Je me suis dit malicieusement : « Médecins et infirmières devraient tous être des anciens grands malades guéris ! »

On ne peut pas mesurer, comme il se doit, l'importance d'un dispensaire dans une mission comme celle de Nkolmébanga. Frères et Sœurs du collège Bullier et leurs élèves ont largement bénéficié de leur dévouement et de leur zèle. Qu'elles en soient chaleureusement remerciées au fois de plus !

Les missions qui ont l'avantage de posséder un dispensaire sont vraiment privilégiées. Ces institutions qui fonctionnent grâce au dévouement des communautés responsables ont fait et continuent à faire un bien immense dans nos populations, surtout auprès de celles qui sont éloignées des grands centres.

L'eau, c'est la vie

Je veux commencer ici en employant la méthode des orateurs sacrés ! « *Celui qui donne, en mon nom, un verre d'eau à quelqu'un qui a soif, c'est à moi qu'il donne à boire.* » (Marc 9, 41)

Le ravitaillement en eau, un grave problème pour le Cameroun comme pour plusieurs pays d'Afrique et d'ailleurs. Quand il faut transporter tous les jours sur sa tête des dizaines de litres d'eau sur une distance de 1 à 10 km, on connaît vraiment la valeur de l'eau, d'un verre d'eau ! De plus cette eau si chèrement obtenue n'est pas toujours de la bonne eau, loin de là. On trouve ici une des causes de

tant de maladies dans les pays tropicaux, des maladies qui frappent surtout les enfants. Quand on fournit du lait en poudre aux pays d'Afrique, on fait une bonne action. Mais dans quelle eau ce lait en poudre sera-t-il bu par les enfants ? La poudre de lait, excellente par ailleurs, devient nocive quand servie dans une eau polluée.

Un prêtre Fidei Donum, le Père Noël Gardien, s'est fait puisatier dans la région d'Étam Kuma et de Nkolmbébanga d'abord. Puis son action a rayonné sur tout le diocèse de Yaoundé à la demande de son évêque, Mgr Jean Zoa. Sa technique fut simple mais basée sur deux pivots : la palabre et l'entraide. Un secteur connaît un problème d'eau aigu parce que les marigots sont éloignés du village, ils tarissent complètement durant la saison sèche, l'eau est presque toujours saumâtre donc douteuse. Un villageois possède une source qui fournit un bon débit. Palabre : le village pourrait-il bénéficier de ce point d'eau ? Le propriétaire est présent, sa famille, ses voisins et les autres intéressés. On arrive à un consensus : le propriétaire est d'accord pour que la source puisse servir au village et que les gens puissent passer sur son terrain, mais à certaines conditions. Il faut aménager le puits, donc forer s'il le faut, construire le puits, préparer les alentours, garantir un droit de passage pour aller y puiser, se cotiser pour tous ces frais et participer aux travaux. La participation de la communauté est très importante : ce qui ne coûte rien risque de ne pas être apprécié... Comme encouragement, le Père Gardien peut garantir au projet local un certain montant obtenu d'organismes internationaux qui favorisent ces aménagements. Quand tout est clairement décidé, on fixe la cotisation. À ce point, il vaut savoir si les intéressés sont d'accord sur tout cela. Si oui, on perçoit la cotisation et on achète le nécessaire : ciment, sable, tuyau, pompe et autres articles nécessaires. Puis on procède aux travaux. Les travaux terminés, on choisit la responsable du puits. Habituellement, c'est une vieille femme qui demeure assez près du puits qui en est responsable car les abords doivent être particulièrement nets pour éviter tout risque de maladie causée par l'eau polluée. C'est cette femme qui verra à ce que tout se passe bien dans le secteur du puits.

Enfin, il ne faut surtout pas oublier la fête qui va de soi : l'inauguration officielle du puits que l'on souligne en servant d'abondantes rasades... de vie de palme ! L'eau est bonne, mais le vin de palme encore meilleur et, surtout, plus sûr !

Selon ce procédé utilisé, toujours le même, le Père Noël Gardien aménagea des dizaines et des dizaines de sources naturelles et de puits qui rendent toujours de grands services aux populations grâce à ce procédé bien rodé : palabre et participation.

À Ombessa, F. Philippe Lambert, après avoir fourni au collège un bon puits malgré sa grande profondeur, entreprit de rendre aux gens de ce coin un service presque identique à celui du P. Noël Gardien grâce à des subventions qu'il avait pu obtenir de l'ACDI. Auprès des gens intéressés à régler leur problème de l'eau, il faisait les mêmes démarches. Il participait lui-même à toutes les palabres et à la construction des puits.

Un jour, il construisait un puits alors qu'il fut victime d'un grave accident qui lui coûta la vie. Avec un jeune homme, il plaçait les parpaings spéciaux qui permettent de construire un puits à forme circulaire quand la ficelle trop usée par laquelle le jeune lui portait les éléments dans un seau cassa tout net... Le seau rempli, en tombant, lui fractura quelques vertèbres. À l'aide de renforts assurés par les voisins, on le sortit du puits pour le conduire au dispensaire de la mission. Il était paralysé. Grâce à des démarches rapides, on put le transporter par hélicoptère à Douala pour qu'il y prenne le premier avion pour la France et le Canada accompagnée d'une infirmière. Des amis avaient réussi à lui procurer une coquille, sorte de dispositif pour immobiliser complètement un malade durant un transport long et dangereux. Toutes les démarches furent faites en un temps relativement court. Mais il mourut dans l'avion au-dessus du Sahara durant le voyage. L'infirmière jugea bon d'alerter le pilote lequel savait bien qu'il aurait dû atterrir à l'aéroport le plus près, en Afrique du Nord. Mais il demanda à l'infirmière de ne rien dire afin qu'il puisse ne déclarer la mort du Frère qu'une fois rendu à Paris. Tout se passa ainsi. Ce qui n'enlevait pas tous les problèmes, loin de là. Enquêtes, questions à l'infirmière accompagnatrice, papiers, relations de la cause de son transport d'urgence accompagné, etc. Ce n'est qu'après plusieurs jours qu'il a été possible de ramener le corps au Québec. Il repose au cimetière de Desbiens.

F. Philippe Lambert fut victime de son dévouement pour aider ses semblables. On dit fort bien, et avec raison, que l'eau c'est la vie; on ne peut s'empêcher de penser ici que l'effort pour fournir de l'eau

aux autres fut, pour lui, la cause de sa mort... Il a perdu la vie pour assurer la vie aux autres...

Quand il s'est agi pour les Frères de demeurer à Nkolmébanga dans la première résidence disponible à leur arrivée, un des premiers problèmes qui se présentèrent fut celui de l'eau. Grâce à la gentillesse du curé de la mission, - cette mission possédait un château d'eau alimenté par les toits de l'église et situé dans le clocher de l'église,- il fut possible d'avoir de l'eau. Mais il fallait assurer nous-mêmes le pompage. Ce fut longtemps le travail du F. José Médiavilla qui, jour après jour, fidèlement, passait une heure ou deux à remplir les réservoirs de la résidence.

Quand il fallut construire le collège, ce fut aussi le tout premier problème à régler. On trouva de l'eau au bout de notre concession, dans un bas fond où poussaient des palmiers raphias. Cet arbre recherche des terrains humides. Les Frères se mirent à creuser dans le sable et trouvèrent de l'eau à une faible profondeur. Ils ajoutèrent un grand réservoir au niveau du sol afin de se constituer une bonne provision. Des citernes sur roues venaient faire le plein grâce à un système de pompage afin d'amener cette eau sur le chantier. De plus, près de l'auditorium, on fit construire une grande citerne couverte où nous pourrions puiser en temps de sécheresse. Cette citerne ne servit que quelques années, le débit de notre puits étant suffisant.

Vers la fin de la construction du collège, les Frères ont érigé un château d'eau afin d'assurer une réserve constante et une distribution aux bâtiments avec une bonne pression. Une grosse pompe aspirante-foulante assurait la montée quotidienne de l'eau pour la provision voulue. Malheureusement, ce puits continua de s'ensabler et nous avons fini par perdre les larges tuyaux de ciment qui devaient protéger le puits de l'ensablement. Avec patience, on recommença le creusage avec un peu plus de succès. Mais avec l'augmentation des élèves à plus de 1 100, le débit de ce puits ne suffisait vraiment plus. Nous en avons construit un tout neuf un peu plus haut mais la nappe phréatique était plus basse. Avec patience, on finit par l'atteindre. Pour éviter l'ensablement et la perte des tuyaux, nous avons fixé par le haut la somme des éléments latéraux à l'aide d'un dispositif ingénieux imaginé par F. Firmin, ingénieur en chef de ces travaux qui demandaient de la débrouillardise. Enfin, une cabane fermée à clef assura

une bonne protection à ce puits qui offre toujours sa réserve quotidienne à la population collégienne des lieux.

Nous n'avons plus manqué d'eau à partir de cette nouvelle solution. La pompe suffisait pour assurer la provision pour une journée car le groupe électrogène ne fonctionnait que 3 ou 4 heures par jour. Une jauge colorée extérieure au château d'eau nous indiquait constamment la quantité d'eau disponible et s'il était nécessaire de pomper plus que d'habitude.

Le dispensaire de la mission manquait d'eau régulièrement. Le puits ne suffisait vraiment plus aux besoins d'une telle œuvre. F. Firmin fit des sondages dans la petite vallée en contre-bas du chemin principal à l'entrée du collège. On y trouva de l'eau, mais très blanche, sans doute colorée par une glaise blanchâtre. On creusa quand même espérant que la blancheur finirait par disparaître avec le temps. Effectivement, l'eau devint moins blanche et n'était pas du tout désagréable au goût. On fit donc creuser le puits, on y aménagea les alentours, on désigna une responsable, on aménagea une amenée d'eau de ce puits jusqu'au haut de la côte au dispensaire. Le problème d'eau était résolu. C'était la participation reconnaissante des Frères à un dispensaire qui a tant rendu de services signalés aux Frères, aux Sœurs et aux élèves du collège et à toute la population de environs du collège.

Une année, F. Firmin avait obtenu de l'ACDI plusieurs pompes qui furent distribuées aux voisins qui avaient déjà un puits mais qui devaient puiser à l'aide d'un seau et d'une corde en déployant ainsi de grands efforts.

Une société norvégienne ou suédoise est venue elle-même installer un système d'eau dans notre région, en partant même d'Ovo Abang. Un puissant système de pompage fut installé à un endroit riche en eau, groupe électrogène, canalisations, robinets auto-fermeurs, etc. tout fut installé sur plusieurs kilomètres. Les gens avaient accepté une participation aux frais pour acheter le gasoil et assurer l'entretien du moteur. Certains avaient accepté que des bornes-fontaines soient posées sur leurs concessions... mais ce beau projet eut une existence éphémère quand le gasoil manqua ou que le groupe avait besoin d'entretien. Trop rapidement, ce projet d'eau tomba à l'eau...

Oui. Ne l'oublions pas : «Celui qui donne, en mon nom, un verre d'eau à quelqu'un qui a soif, c'est à moi qu'il donne à boire.» Mais ici, on ne compte pas au verre : on compte aux milliers de verres chaque jour et à beaucoup de monde. La récompense sera sans doute en conséquence!

Les secrets bien gardés des guérisseurs

Nkolmébanga est un tout petit patelin. Il se situe entre Nkolassi, Nkolofoumbi et Élessogué. Mais il est important à cause de l'église de la mission, du collège Bullier et du dispensaire. Ce dernier accueille entre 50 et 100 patients par jour et il peut héberger une dizaine de malades qui doivent demeurer sur place pour recevoir des soins de l'infirmière en chef et des aides-soignantes. C'est donc aussi un petit hôpital de brousse...

Les gens viennent, comme ils disent, à la médecine des Blancs. Mais, la médecine des Blancs, que vaut-elle ? De sorte que, bien souvent, il se pratique, au dispensaire, une médecine parallèle : la médecine traditionnelle. Il n'est pas rare que, dans la nuit, un patient sorte de sa chambre de malade pour se rendre sous la véranda du collège voisin pour y rencontrer un guérisseur invité ou qui s'invite... On complète alors le traitement des Blancs par un autre traitement traditionnel, avec les risques que cela représente, mais dont les malades se moquent bien...

Un jeune Frère souffrait d'un malaise que notre médecine soigne fort bien. On voulait donc le conduire à l'hôpital pour les traitements. Il dit au Frère Directeur :

— Je consens à aller à l'hôpital si vous me permettez d'aller aussi voir un guérisseur que je connais bien et qui, lui va sûrement me guérir.

Vous voyez ici poindre la méfiance bien ancrée envers cette nouvelle médecine, celle dite des Blancs.

La Sœur responsable d'un dispensaire voisin du nôtre reçoit, un jour, une femme avec son bébé. Ce dernier subit une attaque très sérieuse de paludisme. La Sœur hospitalise le bébé et sa maman, car quand un enfant va au dispensaire pour y être hospitalisé un adulte doit l'accompagner pour les soins d'hygiène habituels, la nourriture, etc. Après deux jours, l'enfant fait peu de progrès vers la guérison. La maman demande à la Sœur de pouvoir aller consulter un guérisseur. La Sœur n'est pas du tout d'accord, mais elle dit à la maman :

— Si tu veux y aller, vas-y. Ce sera ta responsabilité. Mais j'aimerais y aller avec toi.

— D'accord, ma Sœur. Nous y allons ensemble.

Le trio se rend au lieu de rendez-vous. En arrivant là, la Sœur se rend compte que tout avait été prévu pour des traitements à plusieurs malades. Guérisseur, feu de camp allumé dans la nuit au centre de la place, présence d'assistants visibles et invisibles, sur terre ou dans des palmiers voisins... Le traitement commence. Le guérisseur, avec ses ornements, ses poudres et ses divers accessoires intervient : aspersion de l'enfant avec l'eau de la Sanaga, le fleuve voisin; usage du chasse-mouches pour éloigner sans doute les mauvais esprits, paroles, beaucoup de paroles incantatoires car il faut parler aux esprits guérisseurs, leur expliquer ce qu'on leur demande, ce qu'ils doivent faire. Puis, le guérisseur attrape l'enfant par un bras et le fait tourner à plusieurs reprises au-dessus du feu au risque de le démembrer... La mère impassible, assise à même le sol comme tous les assistants visibles, laisse tout cela se passer sous ses yeux. Le guérisseur lui remet son enfant. Puis, il crie dans quatre directions successivement. Et il reçoit des réponses : des ordres de faire telle ou telle cérémonie, tel geste, de donner au guérisseur-en-chef une poule blanche, un coq, du riz, une bière 33, du vin de palme... selon les goûts du guérisseur. Car ce traitement, pour être efficace, ne doit pas être gratuit, selon ce principe si bien connu : ce qui ne coûte rien ne vaut rien.

Après deux heures de ces cérémonies nocturnes, le guérisseur fait ses recommandations à la mère et lui vend quelques herbes pour fa-

briquer des tisanes et quelques médicaments qui vont compléter la guérison...

Le trio retourne au dispensaire de la mission... avec un deuxième espoir : que les remèdes du sorcier seront plus efficaces que ceux des Blancs.

Le guérisseur a mis un peu de bleu dans le ciel de cette maman. C'est ce que font sorciers et guérisseurs en Afrique : ils vendent le bleu de l'espoir d'une guérison toute proche.

Mais il y a guérisseurs et guérisseurs.

J'ai moi-même été guérisseur, mais, je vous prie de l'admettre, un honnête petit guérisseur qui, de plus, guérissait gratuitement, même si un cadeau venait parfois plus tard... ou ne venait, le plus souvent, jamais...

Un confrère m'avait dit que des infusions de *lantana camara* pouvaient guérir de la filariose. Il faut savoir que la filariose est causée par la piqûre d'une mouche, la mouche filaire. Elle injecte dans le sang un parasite qui se développe lentement en une sorte de long ver qui peut atteindre jusqu'à 70 cm. Ce ver s'enroule au-dessus de certains os et finit par bloquer la circulation de la lymphe causant ainsi de vives démangeaisons de jour comme de nuit. On note alors l'enflure de certains endroits, comme les poignets et les jambes. Aux jambes, cette maladie cause l'éléphantiasis. Avec le temps, le sommeil est gêné et l'état général en souffre. C'est une maladie débilitante.

J'avais donc indiqué mon remède à certains professeurs du collège qui se plaignaient de ce malaise et à quelques élèves qui souffraient de filariose. Quinze feuilles de *lantana camara*. Traitement d'un jour : une infusion de ces quinze feuilles de *lantana camara* dans un litre d'eau. Boire un grand verre de cette tisane chaude ou froide à toutes les deux ou trois heures. Faire cela aussi longtemps que nécessaire. Quinze jours plus tard, vous devriez être complètement guéri. À employer aussi comme mesure préventive favorisant la digestion... surtout le soir avant le coucher.

Un jour, une voiture de l'Ambassade du Canada à Yaoundé conduit au collège une secrétaire de cette Ambassade. Elle demande à me parler personnellement car quelqu'un lui avait donné mon nom.

Les bonnes réputations voyagent vite ! Mais beaucoup moins vite que les mauvaises !

— Voici mon problème. Je souffre terriblement de filariose! J'ai vu le médecin et il m'a recommandé deux médicaments qui me fatiguent vraiment : notézine et fénargan. (Médicaments que je connaissais bien. Un qui constitue une sorte de poison et l'autre qui agit comme contre-poison.) Médicaments à prendre les deux à la fois, et en toute petite quantité au début puis en dose légèrement progressive. Important : éviter toute boisson alcoolique durant le traitement. (Un de nos professeurs du collège qui avait commencé une telle cure est mort pour avoir recommencer à boire du vin de palme qu'il aimait trop...)

Puis, elle ajoute :

— J'ai commencé ce traitement, mais je ne puis absolument pas le supporter. J'ai donc dû arrêter. Et voici que mon mal empire. J'ai su que vous connaissiez un remède et je suis venue vous voir à ce sujet.

— Venez avec moi.

Avec elle, je vais cueillir en silence et à sa stupéfaction, derrière notre résidence trois ou quatre grosses branches de *lantana camara* à même la haie fournie qui y pousse. Puis, je lui indique la recette à suivre : quinze feuilles, un litre d'eau, porter à ébullition pendant quelques minutes. Boire un verre chaud ou froid de cette infusion pendant la journée, un verre à toutes les deux ou trois heures. Le lendemain, recommencer et cela durant quinze jours. Guérison assurée !

Trois semaines plus tard, toute heureuse, elle revenaitcadeauter le guérisseur du collège Bullier... En communauté, on a bu le cadeau !

Une autre fois, je reçois un monsieur venant du Gabon.

— J'ai entendu dire que vous guérissiez la filariose.

— Oui, monsieur. Que puis-je faire pour vous ?

— Ce n'est pas pour moi. Mon épouse souffre terriblement de cette maladie.

— Suivez-moi.

Avec lui, je vais couper trois ou quatre branches fournies de *lanta-na camara* en lui indiquant la très simple recette à suivre.

La femme de ce monsieur a sûrement été guérie, mais il n'est pas encore revenu me cadeauer...C'est un peu comme les lépreux de l'Évangile : tous guéris, mais peu reviennent dire merci !

D'ailleurs, comme guérisseur je n'ai jamais travaillé pour des cadeaux ou les mercis, mais pour rendre les autres heureux et leur redonner une bonne santé... Et, la santé, c'est encore le plus beau des cadeaux qu'on puisse souhaiter pour soi comme pour les autres!

Mais les guérisseurs ne sont pas universels, chacun ayant sa spécialité. Voyez plutôt...

Une nuit, les Sœurs sont dérangées par la présence d'un individu qui veut pénétrer dans leur concession en enjambant la clôture que nous leur avions fait installer après l'accident survenu à Sœur Irène. Le lendemain, les Sœurs se rendent compte que celui qui attendait sur la véranda était un de nos anciens maîtres déménagé à Yaoundé. La directrice qui le connaissait bien parla longuement avec lui et se rendit compte que quelque chose dans la tête n'allait pas. Il avait été empoisonné par une nouvelle épouse qui voulait tout simplement l'éloigner... Pour quelle raison ? Il n'est pas nécessaire que l'enquête se poursuive sur ce terrain dangereux. La Sœur Émilienne lui offre de le conduire chez un guérisseur très connu d'Étam Kuma qui traite ce genre de maladie. Malheureusement pour le malade, il ne réussit pas à s'entendre avec ce guérisseur qui lui demandait peut-être une forte somme pour le traiter, ou trop de poulets. Il rentra dans chez lui à pied, le même jour, vers Elessogué, et avec son mal...

Les lépreux

F. Luis Solorzano del Toro, dès son arrivée à Nkolmébanga comme professeur puis comme directeur des 6es et 5es, avait fait le décompte des lépreux de notre secteur. Il en avait constitué une liste d'environ quarante. Vers Noël, grâce aux généreux montants que ses parents, ses amis et ses anciens élèves lui avaient envoyés, il leur faisait quelques cadeaux pratiques. Il achetait le tout lors d'une sortie à la capitale et leur distribuait ces effets en se rendant chez eux accompagné de quelques élèves.

Sœur Émilienne était bien au courant de cette activité et collaborait avec F. Luis. Quand le F. Luis quitta Nkolmébanga, elle prit, comme d'instinct, la succession du F. Luis. Avec des élèves, garçons et filles, elle visitait les lépreux qui étaient souvent comme chassés de leurs villages et de leurs maisons à cause de leur maladie. Les jeunes leur ramassaient du bois, faisaient un peu de ménage dans leurs cases, parlaient avec eux et traduisaient pour la Sœur leurs remarques ou leurs demandes. Elle a pu se rendre compte de visu combien il est vrai que la malpropreté, causée trop souvent par la pauvreté, l'ignorance ou la négligence, est la vraie cause qui facilite l'installation de la lèpre. Comme F. Luis, à l'occasion de la journée annuelle des lépreux, grâce aux cadeaux reçus de sa parenté, de quelques amis et connaissances, elle leur préparait des objets pratiques pour favoriser l'hygiène personnelle. Dans un seau neuf en plastique : du savon, des allumettes, une serviette ou deux, une chaude couverture, des chandelles, quelques boîtes de sardines, etc. En voiture, elle allait, avec quelques élèves, leur porter ces seaux dans les diverses directions du secteur. La distribution lui demandait quelques jours car certains lépreux demeuraient assez loin de la mission centrale et parfois très loin de la route principale.

La vue des lépreux est pénible à supporter. Voir ces gens qui marchent sur des sortes de semelles en bois épais et creusées ici et là à cause de leurs plaies aux pieds... Des malades qui vous saluent d'une main où les dernières phalanges manquent, dont le nez est tuméfié... C'est un spectacle que j'ai vu et qui est dur à supporter. Je suis allé en visiteur attentif à la léproserie de Nyamsong, près de Bafia, où le Car-

dinal Léger devait aller quand il est parti pour la mission du Cameroun. C'était, comme missionnaire, sa destination. J'y ai vu travailler des Sœurs françaises animées d'un dévouement admirable, souriantes au milieu de cette détresse, au service de ces personnes mises au ban de la société. Et elles vivent tout près d'eux du matin au soir, parfois dans une senteur... J'ai vu la résidence que le Cardinal devait habiter, une maison coquette à l'entrée de la léproserie de Nyamsong. Le Cardinal a été conduit à la résidence qui lui avait été aménagée : une résidence toute neuve. Puis, à la léproserie, on lui a présenté les lépreux regroupés à la chapelle pour ce grand moment de l'accueil. Après ce premier contact, le Cardinal fut extrêmement frappé par le spectacle de misère corporelle étalée devant ses yeux, et qu'il avait ressentie au plus profond de lui.

Quelque temps après, un journaliste se présentait dans la région pour faire une enquête sur cette nouvelle orientation de la part d'un Cardinal. Ce journaliste était au courant de l'étonnement que la venue d'un Cardinal dans une petite léproserie de brousse avait causé à l'évêque de Bafia, Mgr André Loucheur, spiritain, premier évêque du lieu. À la question du journaliste qui demandait à Mgr Loucheur ce que faisait là le Cardinal, il répondit tout simplement : « Il ne fait pas grand-chose. Et il prie... » Tout cela vint aux oreilles du Cardinal...

Ces deux étonnements devant ce qu'on trouvait d'inutilité pour un Cardinal de s'ensevelir dans un si petit milieu ont amené rapidement le Cardinal à se dire en lui-même : « Je ne peux pas supporter un tel spectacle de mutilation, de souffrance, de détresse... Je ne peux pas... Je vois qu'il m'est impossible de rester ici constamment placé devant une telle misère humaine... Et, de plus, on juge ma présence ici inutile... » Quelques jours plus tard, il se faisait reconduire à Yaoundé, chez Mgr Jean Zoa. La suite de cette rencontre appartient à un domaine autre que celui que je veux traiter ici. Mais je dois dire que le Cardinal, par ses dons en argent, a fait beaucoup pour les lépreux et pour l'Église du Cameroun. Sœur Émilienne a su faire profiter à des dizaines d'enfants de la générosité du Cardinal et de sa Fondation. C'est pour cela que je tiens à évoquer ici la figure de ce missionnaire.

C'est vous dire combien le spectacle de la lèpre est pénible à supporter. Un tel spectacle ne pouvait pas ne pas attendrir Sœur Émilienne. Elle a contribué à soulager ces malheureux et, surtout, elle a invité

les jeunes à leur aider de leur mieux dans les villages où les lépreux sont trop souvent traités en véritables parias.

Lors de ses visites aux lépreux, elle s'est rendue compte qu'il y avait des enfants qui vivaient dans une situation aussi triste que celle des lépreux, même plus triste encore car ils étaient très jeunes, sans défense, et comme cachés au reste du monde : les petites victimes de la polio. Ces jeunes infirmes étaient confinés à la maison de leurs parents, à se traîner sur le sol, sans pouvoir marcher et sans pouvoir fréquenter la doctrine et les écoles.

Les petites victimes de la poliomyélite

Cameroun, pays où règnent encore de grandes endémies. La polio, maladie qui affecte encore beaucoup d'enfants parce que trop de mères sont négligentes et omettent de faire vacciner leurs enfants selon les directives. Quand il faut trois injections espacées, elles se contentent de venir une seule fois au dispensaire... Devant ce problème, Sœur Émilienne se posa la question que soulève cette hymne du temps Noël :

Qui peut me dire l'endroit
Où Jésus le Christ est né ?
Vois, Jésus prend naissance
Où quelqu'un commence
D'ouvrir son cœur et ses mains
Pour changer la vie de ses frères.
Oui, là, Jésus prend naissance.

Sœur Émilienne ouvrit son cœur et ses mains...Devant ses enfants qui se traînaient dans le sable et la poussière, au risque d'attraper le tétanos, incapables de marcher normalement; devant ces jeunes condamnés à ne jamais apprendre à lire et à écrire comme les autres et souvent condamnés par le fait même de leur handicap à ne pas s'instruire de la religion, car ils ne peuvent pas aller à la doctrine, expression qui signifie assister aux cours de religion donnés dans les

villages par les catéchistes...Devant tout cela, Sœur Émilienne décida d'agir. Elle rencontra quelques-unes des familles qui comptaient un malade, offrit aux parents de faire opérer ces enfants. Puis elle se rendit à Etug-Ebe, dans la banlieue de Yaoundé où se trouve le « Centre du Cardinal Léger », hôpital où on examine ces jeunes afin de les opérer et de leur fournir les appareils requis, selon leurs besoins.. Elle se chargea de rencontrer les médecins, de faire examiner ces jeunes, de les transporter au Centre le jour fixé pour procéder aux opérations. Elle payait aussi les prothèses nécessaires et parfois aussi les souliers spéciaux requis. Toutes ces démarches sont délicates, longues et parsemées d'écueils, comme la disparition des sommes avancées pour les prothèses et confiées à « des gens de confiance » et qui, après des mois, ne savent plus où est passé l'argent...L'argent s'est perdu ! Sœur Émilienne payait parfois deux fois le même service, sans se décourager. Mais elle ne se gênait pas pour inviter à l'honnêteté celui qu'elle avait estimé être un homme de confiance...

Les parents manifestaient souvent leur reconnaissance à leur façon en la « cadeautant »... On lui apportait des mangues, des papayes, des bananes plantains ou d'autres fruits de la terre généreuse du Cameroun. Ces cadeaux n'étaient pas tellement pour elle et sa communauté car elle en faisait surtout bénéficier les détenus de la prison de Saa... Elle réussissait ainsi faire d'une pierre deux coups !

La léproserie de Nyamsong

Ma toute première rencontre avec des lépreux me laissa une impression de déchéance extrême...C'était à Nyamsong, diocèse de Bafia, au Cameroun. Cette grande léproserie d'alors était tenue par des religieuses françaises que j'ai trouvées admirables de dévouement et d'ingéniosité. Les lépreux y étaient hébergés avec leurs familles. Le tout formait un grand village, un campus imposant : chapelle au cœur de ce village de la souffrance, dispensaire adjacent, atelier de prothèses, résidence des religieuses, puis un long bâtiment subdivisé en espaces où on recevait la famille de chaque malade, car souvent plusieurs membres des familles finissent par être affectés de la même maladie à cause de la promiscuité, bien que la lèpre ne soit pas contagieuse. À l'entrée même de la léproserie, une maisonnette toute

neuve lors de ma visite : la demeure aménagée pour le Cardinal Léger qui n'y vécut que quelques jours.

La Sœur hospitalière de Nyamsong nous expliqua – j'étais avec un confrère – comment elle procédait pour confectionner les fameuses prothèses permettant la marche des lépreux. Sa technique était fort simple.

— Ce qui est douloureux pour les lépreux, voyez-vous, c'est de marcher dans la poussière sur leurs plaies purulentes... Alors, on utilise une épaisse semelle en bois léger, on examine attentivement les pieds des malades et on creuse ensuite une cavité sous chaque endroit où se trouve une plaie. Ainsi, la plaie se trouvant juste au-dessus d'une cavité, cet endroit n'exerce pas de pression sur la plaie. Pour les plus handicapés, nous confectionnons des cannes ; des béquilles serviront pour les handicaps plus graves. Parfois, il faut fabriquer des appareillages plus complexes. On y arrive à force d'ingéniosité en employant les moyens du bord : des moyens pauvres mais qui donnent tout de même satisfaction.

Graduellement, le dispensaire perdit de son importance car les Sœurs passaient par les divers villages à toutes les deux ou trois semaines pour distribuer les médicaments et les appareillages aux lépreux, les laissant ainsi dans leurs milieux familiers et parmi les leurs. Cependant, les cas les plus graves étaient toujours traités à Nyamsong même. Les routes vers ces villages exigent que les Sœurs circulent en Land Rover et sachent affronter les routes même en saison des pluies : ce qui est souvent du domaine de l'exploit. Mais, pour arriver jusqu'aux malades... et en revenir, elles savent rapidement employer la formule D : D pour... débrouillardise.

Il restait tout de même un certain nombre de lépreux à Nyamsong, les plus mal en point qui cultivaient péniblement leurs champs pour survivre et demeuraient dans la série de maisons construites pour les familles à la léproserie.

Un jour, une bande de voleurs surgit dans la nuit à la léproserie, ils s'emparèrent des pauvres biens des lépreux et de leurs provisions amassées si péniblement. Les Sœurs, pour protéger les malades et

mettre fin à ces pillages, portèrent plainte à la gendarmerie de Bafia. Les gendarmes, après diverses enquêtes, mirent la main au collet de certains de ces malfaiteurs. Leurs complices, pour se venger, vinrent une nuit attaquer la maison des Sœurs, enfoncèrent la porte de leurs cellules, les battirent et s'emparèrent de quelques milliers de francs dont elles disposaient pour la bonne marche de la léproserie et de la communauté.

Devant cette situation de violence, les Sœurs presque toutes blessées et plutôt âgées décidèrent de demander à leur évêque, Mgr Athanase Balla, de leur permettre, dans ces circonstances, de rentrer en France.

Aujourd'hui, la léproserie de Nyamsong offre le spectacle désolant d'un village abandonné, un monument en décrépitude qui rappelle tout de même le dévouement de nombreuses religieuses pendant près d'un demi siècle. Ce spectacle de désolation vient illustrer un fait : que le dévouement parfois héroïque reçoit souvent, ici-bas, de bien bizarres remerciements...

Avec le départ des Sœurs, Nyamsong, ce patelin si évocateur de l'Afrique de la charité, versait dans le noir de jais.

La chapelle est aussi abandonnée. Quand on évoque cette dernière on peut se rappeler avec émotion ce mot d'un jeune lépreux camerounais : « Ce n'est pas d'être lépreux qui rend malheureux ; c'est de ne pas savoir prier. » Dans cette chapelle très fréquentée jadis, plusieurs centaines de lépreux ont prié et ont ainsi appris, devant le Seigneur, à mieux supporter leurs souffrances.

La léproserie soignait les corps, mais elle s'occupait aussi et surtout des valeurs spirituelles, des valeurs chrétiennes qui peuvent soutenir merveilleusement le courage et la détermination des lépreux qui y vivaient et de ceux qui y sont morts aujourd'hui. Y compris les Sœurs qui ont soigné ici même, au temps de leur jeunesse active, ceux et celles qui souffraient en ce lieu de cette terrible maladie, une maladie que le grand soleil d'Afrique rend encore plus hideuse à nos yeux.

Hôpitaux, cliniques, cabinets de dentistes...

Pour aborder ce chapitre des hôpitaux, des cliniques et des salles de dentistes, il suffirait de prendre connaissance de quelques témoignages autorisés. En voici un. Le Docteur Robillard, spécialiste de la santé de l'Université de Montréal, est venu en visite à Yaoundé car l'Organisation Mondiale de la Santé lui avait demandé d'étudier le système de santé camerounais. Après une semaine de diverses visites, il trace avec une franchise crue, ce portrait, un portrait vraiment désespérant. « Une médecine d'injections et de pilules ! Tout doit être repensé sinon on se prépare des lendemains décevants. » Micheline Lachance, dans *Paul-Émile Léger, dernier voyage*, tome 2, page 51, souligne ceci : « Ce que le docteur Robillard a vu à l'hôpital de Yaoundé est indescriptible : mépris de l'hygiène élémentaire, ignorance de la propreté, non-respect de la dignité humaine du malade... »

Me revient ici en mémoire un petit fait qui peut illustrer les propos du Dr Robillard. F. Firmin se rend à L'Institut Pasteur de Yaoundé pour recevoir le vaccin contre la fièvre jaune, vaccin que nous devons faire renouveler tous les dix ans. L'infirmière lui remet d'abord un bocal pour qu'il rapporte un échantillon d'urine. Il se rend derrière les bâtiments : une grande cour avec très peu d'abris devant lesquels font la queue, une longue queue, ceux et celles qui doivent fournir de leur urine. Que faire ? Débrouillons-nous ! F. Firmin s'adresse tout simplement au premier homme qu'il rencontre muni de son précieux liquide :

— Pardon, Monsieur. Voudriez-vous me donner un peu de votre urine?

— Pas problème, ami. Voici!

— Merci, Monsieur.

Et il lui verse la dose voulue pour les tests préalables à la vaccination. F. Firmin s'empresse d'aller remettre sa récolte à l'infirmière...

Hôpital Ad Lucem d'Éfok

F. Firmin Aubut dut être hospitalisé à l'hôpital d'Éfok. Le mur près duquel se trouvait son lit avait été peinturé mais il portait les marques très visibles de bien des «choses» qui avaient été possédées par les patients antérieurs... Il demanda poliment au médecin en charge, une dame, s'il pouvait peindre à ses frais les murs de sa chambre. La responsable accepta. Le jeune homme qui l'accompagnait pour assurer sa nourriture et ses commissions fit le nécessaire et peignit la chambre. Les malades doivent avoir un accompagnateur presque 24 heures par jour : soins personnels des grands malades, nourriture à préparer, remèdes à aller acheter en ville... L'hôpital ne nourrit pas les malades et ne dispose pas de remèdes. Il fournit un lit, un matelas, un oreiller : tout le reste tu dois l'apporter : draps, taies, serviettes, savon, etc.

Pavillon Leriche

Un fait à noter : les missionnaires sont soignés gratuitement à ce pavillon grâce à une Fondation.

Je me suis occupé du F. Firmin quand il dut être rapatrié au Québec accompagné d'une infirmière. Je l'ai installé au pavillon Leriche, unité de haut standing. Il fallut tout apporter car étaient là : lit, matelas, oreiller. Chambre à six lits et ouverte de part et d'autre sur un corridor extérieur. Au centre de chaque mur latéral : une porte double. On lui avait confectionné une minerve – prothèse qui englobe toute la tête et une bonne partie du haut du corps - afin d'immobiliser les vertèbres cervicales. Ce système est vraiment inconfortable. De plus, le fait de tousser quand on porte une telle prothèse est vraiment pénible et même dangereux. Comme F. Firmin craignait un rhume en vivant dans un courant d'air permanent, je fermais une porte restée ouverte. Une infirmière vient installer un autre malade et laisse la porte ouverte. Je la referme délicatement derrière elle. Après deux ou trois de ses voyages, elle peste contre celui qui ferme sans cesse cette porte... Silence de ma part, mais... j'aurais eu deux mots à lui dire en français

correct. Pour le souper, une Sœur qui travaillait à la résidence de Mgr Zoa et à la Procure de Yaoundé lui apporta de la nourriture qu'elle avait préparée. Elle assura ce service durant un jour ou deux. Enfin il put prendre l'avion tout en faisant escale une nuit à Paris dans un hôtel où on ne voulait pas recevoir cette sorte d'extra-terrestre... Après avoir parlementé avec un accent convaincant, il fut accepté avec son infirmière pour une seule nuit. Quant au reste du voyage, parlez-en au F. Firmin : il en aura long à vous raconter !

Clinique Ste-Marthe

Quand F. Bernard Bouchard fut accidenté à Otélé, il fut conduit à la Clinique Ste-Marthe de Yaoundé, une clinique dirigée par un docteur camerounais originaire de la région de Saa. Il fallait que le malade reçoive au plus tôt une transfusion car il avait perdu beaucoup de sang puisque le foie, l'estomac et la rate avaient été touchés. La clinique ne disposait pas de réserve de sang. La clinique fit donc un appel par la radio locale : donneurs de sang demandés pour un Blanc blessé à la Clinique Ste-Marthe. Plusieurs se présentèrent dans les minutes qui suivirent ce message. Le docteur accepta quelques donneurs selon les besoins. Le médecin responsable refusa cependant qu'un chauffeur de taxi donne du sang car il était visiblement en état d'ébriété avancée. Mais ce chauffeur insistait :

— J'ai entendu le message-radio. Mon ami, un Blanc, ici, a besoin de sang pour sauver sa vie. Je viens donner du sang pour lui.

— Mais, monsieur, vous ne pouvez pas donner du sang... Dans votre état...

— Moi, je veux en donner pour sauver la vie de mon ami, le Blanc. J'ai arrêté mes courses et je suis venu donner du sang. Comment? Mon sang n'est pas bon pour le Blanc ?

La chaleur montait ! Le docteur, pour s'en sortir, accepta qu'une infirmière lui prenne un peu de sang pour le calmer. Mais on ne s'en servit pas. Le geste de ce chauffeur qui, en pleine nuit, avait suspendu

ses courses, et qui tenait à sauver la vie d'un pur étranger est tout de même admirable...

Deux jours après la rentrée du F. Bernard en clinique, je reçois à Saa un messenger de Yaoundé. F. Denis Dubuc venait me faire part d'une exigence de la clinique :

— Le docteur responsable de la clinique Ste-Marthe de Yaoundé demande que nous déposions immédiatement 2 000 000 de francs CFA (8 000 \$) si nous voulons que sa clinique s'occupe de notre malade...

Nous avons pu fournir immédiatement cette somme... Mais on voit ici quel genre d'ultimatum utilisent certains médecins ! Et on le voit clairement ici: dans ces pays, les pauvres malades et les malades pauvres sont condamnés à mourir... chez eux, dans leurs cases ou à l'hôpital s'ils n'ont pas assez de sous...

Grâce à ces transfusions, F. Bernard put subir le rapatriement. À Montréal, on se rendit compte que les opérations aux trois organes avaient été réussies. Mais tous ces efforts ne purent lui sauver la vie. F. Bernard avait 45 ans. Ce sang transfusé avait-il été vraiment testé concernant la malaria?

Dentistes...

F. André Côté se rend chez un dentiste de Yaoundé. Sa dent porte un pansement temporaire. Il veut que le dentiste finisse le travail. Il se présente donc au bureau. On le reçoit pour lui dire :

— Monsieur, je regrette; je ne peux pas procéder à l'obturation car je n'ai pas le matériel voulu...

F. André avait prévu le coup...

— Voici, docteur. J'ai ici le matériel que je viens d'acheter à la pharmacie.

— Ah !

Et il dépose dans les mains du dentiste le nécessaire, et même un peu plus...pour les prochains clients qui en auraient besoin...

Et le dentiste, joliment étonné devant une telle débrouillardise, procède en silence !

J'ai dû faire des visites chez le docteur Fofé, dentiste de Yaoundé. Les dentistes en brousse, cela n'existe pas. Mais j'ai connu tout de même une exception : Sœur Paule, dentiste à Saa ; elle utilisait un appareil à pédale pour actionner la fraiseuse... Il faut toute une performance pour pédaler au sol, donc travailler du pied et de la main avec précision...

Première visite chez M. Fofé. À cinq heures, réveil, préparation, voyage pour être à l'ouverture de la clinique à 8 heures. On me dit :

— Nous nous excusons. Votre nom n'est pas sur la liste.

— Comment ? Mais quelqu'un est venu il y a 8 jours et a obtenu un rendez-vous pour moi à cette heure-ci. (Ce que F. Firmin avait fait effectivement pour moi.)

— Mille regrets...Nous ne pouvons que vous fixer la date d'un prochain rendez-vous...

— D'accord...

Deuxième visite. Lever matinal, voyage, présence à 8 heures, Hôpital Central.

— Nous nous excusons. Le docteur Fofé a été appelé à la Présidence pour toute la journée. (Le dentiste s'occupe d'équipes de boxe au niveau international.)

— Un prochain rendez-vous, s'il vous plaît.

— D'accord.

Troisième visite. Lever matinal, voyage, présence à 8 heures. Le Docteur commence son travail : traitement de canal à froid pour une dent. Téléphone : le Docteur est appelé à la Présidence.

— Je m'excuse. Je vous confie à mon assistante.

Une jeune fille qui m'a l'air d'être une de ses étudiantes en stage poursuit le travail : obturation d'une grosse molaire. J'étais craintif, mais tout se passe bien. Cette réparation dure encore à ce jour... Prochain rendez-vous...

Quatrième visite. Lever tôt. Voyage. 8 heures. Docteur présent.

— J'ai examiné le pansement temporaire, ça ne va pas. Il faut un autre pansement.

— Rendez-vous...

J'ai dû parcourir 6 fois 75 km aller... et autant au retour pour voir les dentistes. Au lieu de réparer une dent, il dut en réparer trois dont deux traitements de canal... à froid. Même si loin de la Grèce, il faut savoir pratiquer un peu de stoïcisme et bien se tenir aux bras de la chaise du dentiste !

Clinique dentaire protestante de Yaoundé.

Je me présente pour le traitement d'une dent cariée. Une femme dentiste examine la situation. Elle note qu'une dent voisine de la dent à problème a déjà été réparée. Elle enlève ce pansement qui tenait

bien et fabrique un pansement seul et unique pour les deux dents voisines. À mon étonnement ! J'avais alors deux dents voisines soudées.

Le soir même, tout en marchant, je serre les mâchoires. Crac : le pansement double saute... Retour en ville pour une double réparation de la réparation... Avec un double prix.

Un optométriste de brousse

Cette année, le collège a reçu des centaines de paires de lunettes. Grâce à une propagande de bouche à oreille, nous avons pu fournir des lunettes à plusieurs personnes de notre région qui avaient de sérieux problèmes de vision. C'était particulièrement le cas de tel et tel catéchistes. F. Firmin s'était chargé de l'attribution de ces lunettes.

Il établit donc un système de rendez-vous certains jours de congé et surtout le dimanche. Les gens venaient subir un certain examen à même le stock de lunettes que nous possédions. À l'aide d'un tableau, ils pouvaient donner le résultat des essais qu'il leur faisait subir. Tout était gratuit : examen et paire de lunette.

Il fallait voir la joie de gens âgés qui avaient de sérieux problèmes de vision car le service s'adressait surtout à eux. Pour les plus jeunes, une paire de lunettes est plutôt un moyen de se faire voir que de voir tout court... Pour plusieurs, c'est plutôt une parure.

Avec le départ du F. Firmin pour le collège Stoll d'Akono, ce service fut suspendu à Saa.

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 8

ANIMAUX, INSECTES

*Animaux utiles, animaux menaçants :
il faut de tout pour faire un monde !*

Bilibi, honnête chat de monastère

[Retour à la table des matières](#)

Quelques chiens et plusieurs chats ont fait partie, ici et là, de la vie de nos monastères de mission. Ils ont tous connu des histoires plus ou moins romanesques, plus ou moins dignes de mention au grand jour. Je vous présenterai ici un noble représentant de la race siamoise africaine. La branche africaine de ces chats a contribué à une amélioration notable de cette race déjà d'une si grande qualité féline.

Il y avait une fois un maître chat du nom de Bilibi...

Un jour, le chat du monastère, un magnifique siamois lui aussi, était disparu mystérieusement. Son nom, d'ailleurs, le prédisposait à une fin tragique : Mustapha. Et il fallait bien le remplacer avant que souris et autres bestioles indésirables viennent rôder autour de nos dépenses et menacer nos provisions.

L'abbé du monastère, F. Paul, apprit que la chatte de Sœur Caritas avait eu des petits. Je parle bien toujours de la chatte... C'était une chatte siamoise et ses rejets étaient de bonne race. F. Paul se rendit au village de Mvaa en chercher un. Il le choisit selon certains critères qu'il garda secrets. Et Sœur Caritas, la larme à l'œil, vit partir un gentil petit matou de cinq semaines, à peine sevré, mais bien en vie et déjà espiègle. Espiègle ? Mais, au fait, avait-il déjà suivi des cours de Sœur Caritas ? On ne sait trop. Mais les larmes de Sœur Caritas séchèrent vite car ce don visait à aider un pauvre monastère de brousse menacé par la vermine. En bonne Maman, elle en fit le sacrifice courageusement sur l'autel de la solidarité monacale.

Par un jour de grand soleil, Bilibi arriva donc au monastère de Nkolmébanga, patelin aux cent termitières, un coin perdu de la grande forêt équatoriale camerounaise, dans la région des collines de Saa. Dès sa descente de voiture, Bilibi vit surgir...un chien, un énorme chien au pelage fauve qui sautait de joie autour de son maître tout en jetant un œil mauvais vers lui, le timide petit nouveau qui venait partager l'affection du même maître. Vous le devinez bien : la réception fut plutôt froide pour ne pas dire hostile. C'est bien connu, c'est une loi universelle, chiens et chats ne s'aiment guère. Et quand on est installé en premier dans un lieu, - priorité oblige ! - on se doit de faire respecter son droit d'aînesse devant ceux qu'on perçoit comme des intrus.

Lentement, avec mille précautions, Frère Paul présenta le nouveau venu à Rex, un jeune berger allemand déjà de bonne taille. Il y eut des grimaces et des dos ronds de la part de Bilibi devant ce chien aux oreilles dressées qui venait le sentir à un endroit que minet voulait à tout prix bien protéger. Par ailleurs, ce chien à grande langue rouge pendante, aux dents blanches et pointues, c'était une vraie menace. Bilibi sentait bien qu'il lui faudrait se tenir à bonne distance de ce monstre redoutable.

Le garage devint le domicile inviolable de Bilibi. D'ailleurs, la haute porte de fer grillagée le protégeait de la venue de Rex tout en lui permettant de surveiller jour et nuit la cabane de ce lourdaud. Quand Rex était attaché, Bilibi pouvait sortir en sécurité tout en jetant un regard de pitié vers ce molosse enchaîné.

Le noviciat de Bilibi commença dès son arrivée. Il fut dressé très vite aux bonnes manières : à la propreté, à ne pas entrer dans la maison, à se contenter du garage, à manger vers dix-huit heures comme tout le monde...

Bien sûr, les caresses de la douce Sœur Caritas lui manquaient : il en avait parfois les yeux tout humides, mais il s'efforçait de retenir ses larmes. D'ailleurs les attentions de toute la communauté compensaient bien pour ces caresses-là. Il finit vite par les oublier tout à fait... Il lui arrivait même de se laisser flatter par son maître tandis qu'il lapait avec délices le lait du souper ou qu'il dégustait les restes savoureux que le cuisinier – un grand noir à l'air rébarbatif – lui plaçait dans une écuelle, sans même lui adresser un mot gentil...

Dès son arrivée, on l'a vite noté au monastère, Bilibi affichait des manières... disons un peu efféminées. On ne passe pas cinq semaines dans un couvent, parmi de saintes Sœurs, sans en être profondément marqué, surtout si cela vous arrive durant votre prime enfance. Sa manière tout à fait câline d'attirer l'attention frappait tout le monde. Mais Bilibi, chaton fort intelligent, sut vite adopter dans son nouveau milieu une allure vraiment mâle dans sa démarche, dans son port de tête, dans son regard, même si ses yeux d'un bleu exquis lui gardaient toujours un petit air mystérieux de charme, de douceur, de tendresse. On aurait dit que ses yeux lui gardaient un petit côté féminin... Et ses yeux, après tout, il ne pouvait vraiment pas en changer ! D'ailleurs, on l'aimait bien avec tous ses caractères si attachants de chat siamois : douceur, fidélité, amour de la compagnie...

Petit à petit, Bilibi s'affirmait. Si bien que Rex était dompté ! Un jour, Rex avait approché son gros museau mouillé du derrière de Bilibi, question de bien identifier une senteur rare, d'autant plus que le côté de la queue semblait moins menaçant pour lui que l'autre extrémité. Rex avait alors reçu une cuisante volée de coups de griffes acérées : il en hurlait de douleur ! Mais ce fut fini : le chat, pour lui, se nommait Nitouchepas. Si bien qu'une photo fort sympathique fut prise un jour de grand soleil devant la cellule du maître. Bilibi, familièrement juché sur les épaules du F. Paul, regardait avec un petit air de mépris prudent, son nouvel ami Rex aux pieds du maître tout en recevant une caresse amicale. La paix chien-chat était bel et bien établie à demeure : elle était jurée, signée !

Bilibi grandissait au monastère. Il apprit très vite les heures des exercices de communauté. Bien sûr, car, dans tous les monastères, il y a des temps pour la prière, comme il se doit. Chaque matin, à six heures moins dix, Bilibi arrivait à la porte de l'oratoire presque en même temps que le premier religieux. Dès que la porte s'ouvrait, il se précipitait à l'intérieur en lançant un délicat miaulement : sa façon bien à lui de dire bonjour au Seigneur des lieux. Cela remplaçait la génuflexion, salutation que les chats ne savent pas bien faire sans doute à cause de leur système de locomotion à quatre pattes. Puis, il prenait place sur une chaise voisine d'un religieux qu'il semblait avoir pris en affection. Était-ce le commencement d'une amitié particulière, on ne savait trop... Et là, le visage tourné vers l'autel, Bilibi commençait ses oraisons. M'est avis qu'il fut vite rendu à l'oraison de quiétude : yeux bien clos, position couchée, dans un doux ronron... Sans doute le commencement d'un nirvana qui irait s'accroissant avec ses années de vie en religion...

Au tout début, on remarqua vite sa grande fidélité aux exercices. On se demanda tout de même s'il était convenable de laisser un animal pénétrer dans l'oratoire, avec la communauté, devant le Seigneur... et comment il s'y conduirait. La communauté réunie délibéra en chapitre général. Et il fut décidé ce qui suit :

- * Attendu que la conduite de Bilibi, à la chapelle, est toujours excellente et discrète.
- * Attendu que les animaux ont droit eux aussi à rendre un digne hommage à leur Créateur.
- * Attendu que le Seigneur ménage un accueil ouvert pour toute la création.
- * Nous décidons à l'unanimité que Bilibi sera toujours le bienvenu à l'oratoire et qu'il pourra occuper son siège.

À l'office du soir, il arrivait à Bilibi de venir en retard. Comme il n'avait pas de montre, c'est le début de la psalmodie qui était pour lui le signal des vêpres. Il se précipitait alors vers l'oratoire en ayant toujours bien soin, à son entrée, de signaler sa présence par un doux

miaulement : « Bonjour ! Je suis là. » Puis, posément, il allait prendre sa place habituelle toujours sur le même siège.

Parfois, il lui arrivait de se coucher sur un tapis placé moelleux devant l'autel. C'était sans doute plus doux que sur sa chaise. Mais quand le prêtre arrivait parfois pour célébrer la messe, on lui signifiait poliment de sortir. Il obéissait vite : preuve que tous les religieux de ce monastère lui avaient donné de bons exemples et que son noviciat portait ses fruits.

La piété de Bilibi était vraiment profonde. Si bien qu'après un exercice de piété, il fallait le sortir souvent de son extase. Un Frère lançait un «moussa» bien sifflant : il comprenait vite. Il se précipitait dehors par le plus court chemin. Ce mot magique « moussa » - ce qui veut dire chat dans la langue du pays – suffisait pour le faire revenir à une réalité tout à fait terre à terre : il libérait vite les lieux, mais, on le sait bien, un peu à contre cœur; sa piété ne semblait pas toujours assouvie...

Comme il avait obtenu, on ne sait trop comment, la permission spéciale de pénétrer dans certains appartements du monastère, il apprit très vite le chemin de la cuisine, là où il se passe des choses... des choses vraiment intéressantes, où flottent des odeurs subtiles de viandes et où nagent parfois des arômes encore plus envoûtantes de poisson, de quoi vous faire frémir les narines... On lui avait permis ces entrées à deux conditions expresses : discrétion et silence quand les grandes personnes sont attablées. Quand la communauté était au réfectoire et que Bilibi arrivait en retard, il se prenait un bon élan, donnait un coup de tête dans le bas de la porte mal fermée qui s'ouvrait comme par enchantement. Bilibi entrait triomphalement, au pas de course, ayant bien soin de lancer son petit miaou félin: «Miaou! Bonjour la compagnie; je suis là!» Quand on l'oubliait dans son attente, position assise, près de la table, il posait très délicatement une patte sur le genou d'un convive...voulant par là signifier : « S'il vous plaît, je suis là! Ne m'oubliez pas. Un peu de considération, allons ! » Il lui arrivait alors de recevoir une bonne bouchée et parfois, aussi, une bonne poussée... vers le dehors. Tout dépendait des relations d'amitié avec la personne touchée... C'est que Bilibi devenait parfois trop entreprenant...La faim, vous le savez bien, est mauvaise conseillère... Et ventre affamé n'a pas... de politesse... Cependant, il

connaissait pourtant les bonnes manières : il savait que les chats, même les siamois, passent après le grand monde !

Bilibi, chat de brousse, connu quelques aventures. Rien de plus normal en de tels lieux, n'est-ce pas ?

Il s'était fait, avec l'âge, une bonne petite amie : Princesse, la chatte de nos voisines, les Sœurs de l'Abbaye des Saintes-Femmes. Ils se rencontraient souvent et n'en faisaient pas mystère. Quand les Sœurs étaient absentes de leur maison, Princesse venait manger chez nous : elle y avait son couvert assuré. Bilibi la recevait avec des drôles de manières. Il était très neveux et miaulait de façon bizarre... On ne savait trop quel sens donner à ce langage spécial. Mais, la chatte ne voulait rien savoir : elle était venue manger ; un point, c'est tout. Alors, on la servait sous le nez de Bilibi. Il consentait bien à manger un peu avec elle. Mais on sentait bien qu'il pensait à autre chose...

Quelques fois par année, Princesse, siamoise comme lui, donnait trois ou quatre chatons admirables comme elle. Bilibi allait les visiter à l'occasion et trouvait que sa famille avait bien de l'allure : il était fier de ses rejetons.

De temps à autre, Bilibi disparaissait des semaines entières pour s'acquitter des devoirs de sa race. On fermait les yeux : que pouvions-nous faire d'autre ? Mais nous étions inquiets, tout de même. Très inquiets. Car dans les environs du monastère, rôdait un certain Nama qui avait dit un jour au F. Laurent que Bilibi était bien gras, bien nourri, bien portant, et que s'il voulait s'en débarrasser, il saurait bien, lui, quoi en faire ! Demande très claire : cet ogre-là voulait manger Bilibi ! Ce Nama : un vrai chatnibale. La réponse sortit ferme : « Monsieur Nama. Il n'en est pas question. Et, s'il vous plaît, si vous voulez rester en bons termes avec le monastère, ne parlez jamais plus de ce projet assassin. Bebelà! (ce qui veut dire : en toute vérité.) C'est clair, non ? »

Néanmoins, chaque fois que Bilibi manquait de paraître un ou deux jours, tout le monde s'inquiétait. Bilibi avait-il connu le sort malheureux de Mustapha ? On imaginait Bilibi mijotant dans la marmite de ce fameux Nama – incidemment, son nom veut dire Bête Sauvage dans la langue du pays. On imaginait Bilibi dégageant une odeur délicieuse dans l'assiette de ce Nama, dans les assiettes de sa

femme et de ses enfants... Bilibi traité comme du vulgaire lapin ! Quel affront !

Mais oublions cette menace et regardons encore vivre notre Bilibi dans ce milieu monacal.

Bilibi aimait aussi venir travailler avec les moines, à un travail de bureau, bien sûr. Il lui arrivait d'entrer furtivement dans la chambre du Frère Edgard, de sauter sur le bureau, de sentir ceci et cela, de se coucher de tout son long, de mordiller tel ou tel objet à sa portée, tout en suivant attentivement le travail du maître des lieux.

Chaque année, durant le temps de Noël, les moines dressaient dans un coin du réfectoire une superbe crèche illuminée de mille feux : palmiers enguirlandés, petite case au toit de chaume, moutons au pâturage, l'âne et le bœuf, les bergers, Marie et Joseph en contemplation devant un Enfant-Jésus de cire, bien en vue. Un jour, durant le repas, le rocher de la crèche se mit à frémir... Tous les regards se portèrent vers la crèche. Les moines virent sortir, solennel, Bilibi en personne ! Il sortait de la crèche et prenait soin de s'étirer copieusement pour se mettre en route et venir prendre sa place près de la table. C'est que Bilibi avait un sens aigu de la justice. Si l'âne et le bœuf étaient admis à la crèche pour présenter leurs hommages à l'Enfant-Dieu, pourquoi lui, Bilibi, honnête chat de monastère par surcroît, n'y aurait-il pas aussi une place ? Sa dévotion accomplie, il venait de sortir délicatement de la crèche sans déranger quoi que ce soit tout en faisant frémir le rocher de papier.

Il arrivait parfois à Bilibi de traverser toute la cour centrale pour aller rejoindre le directeur à son bureau. Un jour, une fois entré, il examine attentivement les lieux. Il aperçoit un trou au plafond, près d'un mur ; il note que les objets placés le long du mur peuvent lui servir d'escalier pour aller voir là-haut ce qui s'y passait. Curiosité bien normale pour un félin de cette sorte. Il se promenait alors dans cet obscur entre-toit, y faisait son inspection et revenait pour sortir et descendre toujours par le même chemin. Un jour, sa boussole faisait sans doute défaut, je l'entendais miauler au travers du plafond en simple contre-plaqué mince. Des miaulements d'inquiétude. Cela durait, durait... Je me suis alors approché de la fameuse ouverture et l'ai appelé par là plusieurs fois. Sa bonne oreille finit par l'orienter vers

l'ouverture habituelle. Son sens de l'orientation lui avait fait défaut : ce qui lui arrivait rarement.

Un jour, le Frère Paul installa une volière au réfectoire : vingt petits oiseaux prisonniers dans un cylindre de treillis d'environ un mètre de hauteur à mailles petites et assez peu visibles. Ils agrémentaient les lieux de leurs chants délicats. À l'heure du dîner, Bilibi, selon son habitude, fonce au réfectoire utilisant sa technique habituelle : en poussant la porte de son museau... Surprise! Là, devant lui, les cris apeurés d'un succulent dîner servi sur un plateau d'argent. Il bondit sur la cage, les vingt griffes sorties, mais pour se voir arrêté tout net par ce damné treillis. Il s'affale sur le sol, à moitié assommé. Son maître, témoin de la scène, réagit avec la vitesse d'un chat : Bilibi reçut une de ces taloches qu'il n'oubliera jamais. Par la suite, quand Bilibi apercevait la fameuse volière, il baissait les yeux modestement et faisait un grand détour... afin de ne pas succomber à la tentation devant ces fruits défendus !

Le tout dernier exercice de la communauté : l'heure de la tisane après le souper, autour de la grosse table circulaire fabriquée à partir d'un immense tronc d'arbre de la forêt camerounaise. L'heure de la tisane du soir, un moment sacré avant le repos de la nuit dans le concert tonitruant des grillons.

Bilibi en était toujours. Il se plaçait sous une chaise, allongé de tout son long tout en ayant soin de bien protéger sa queue : ce que de fort mauvaises expériences lui avaient appris très tôt. Tandis que les religieux, tout en faisant la causette sur les événements du jour, dégustaient à petites gorgées ces infusions bien chaudes et bien sucrées de verveine, de menthe, de citronnelle, Bilibi se contentait de humer les parfums délicats qui descendaient jusqu'à ses narines. Il se contentait de ces odeurs subtiles qui préludaient à son sommeil, le sommeil du juste qui a bien rempli sa journée et qui peut prendre son repos l'âme en paix. La paix que notre Père Saint Benoît souhaitait chaque soir à tous les habitants de son monastère avant que tous se séparent pour le repos de la nuit... Belle coutume qui se perpétue dans tous les monastères de l'Ordre de par le monde et que nous vivons parfois.

Quand la communauté se dispersait, Bilibi se retrouvait seul dans ses appartements privés, au garage. Cela ne l'empêchait nullement de circuler : les mœurs nocturnes des chats sont bien connues.

Bilibi devait un jour, comme tous ceux de sa race et celle de ses maîtres, disparaître de cette terre. Selon des habitudes prises depuis sa jeunesse, Bilibi allait parfois en voyage d'affaire. Un jour, il ne devait plus en revenir... Pourquoi ? Question angoissante. De nombreuses hypothèses furent étudiées par la communauté réunie en chapitre spécial.

Fugue ? Bilibi, si bien traité, n'avait aucune raison de fuguer à son âge. Il était bien nourri. On le vermifugeait tous les deux ou trois mois. C'était vraiment un chat de luxe en pays africain où tous les chats, c'est bien connu, mangent de la misère... noire.

Piège ? Il arrive souvent que les gens tendent des pièges pour y capturer des animaux. Non. Bilibi était bien trop futé pour tomber dans un de ces pièges, c'est évident !

Vieillesse ? Bilibi était alerte. Pour un chat, il n'était pas du tout un vieux chat fini qui va se cacher loin de ses maîtres pour mourir incognito.

Marmite ? Ah ! Là, par exemple, cela devenait plus plausible. On voyait souvent circuler sur notre concession ce fameux Nama, la menace des chats du canton. Et dans son petit sourire narquois, il nous semblait lire ce message tandis qu'il se passait délicatement la langue sur les lèvres : « Ah ! Mes Frères. Bilibi, votre chat... il n'est pas tout à fait mort ; croyez-m'en. »

Et dans cette voix, il nous semblait, en faisant bien attention, percevoir un petit miaulement... comme un appel au secours...

En effet, le sourire narquois de ce Nama-du-Diable nous laissait deviner que Bilibi circulait encore parmi nous, que ce Nama l'avait bouffé. Mais une question cruciale demeurerait toujours bien vive : est-ce que Bilibi, dévoré par ce chatnibale de Nama, avait bien obtenu ainsi une promotion ?

La question reste posée... Et si, un jour, je rencontre ce Nama chaticide, je lui poserai une question en pleine face. Et j'exigerai une réponse très, très franche...Bebela !

Et s'il se contente de me répondre par un certain sourire, j'aurai tout compris !

Rex alias Rexo

Il y avait une fois un superbe berger allemand du nom de Rex. Spécialité : gardien de monastères.

Ce soir, Sœur June, infirmière de la mission et du collège, nous amène notre nouveau gardien : Rex, alias Rexo pour les intimes, un superbe jeune berger allemand à robe fauve. Mais Sœur June craignait vraiment d'accepter, seule, ce passager poilu depuis Obala pour nous le conduire jusqu'ici. Elle a donc demandé à une compagne. Sœur Louise, de faire route avec elle : 35 km à parcourir sur nos routes de brousse. En effet, c'était prudent ! Voyez-vous la conductrice avec, à bord de sa voiture, ce passager qui lui était tout à fait inconnu ? Cet animal pourrait bien avoir en route des réactions fort imprévues devant un voyage aussi mystérieux qui le séparait de son pays natal. Et si ce chien réagissait mal, que faire toute seule ? Et si ce chien demandait de sortir pour retourner chez lui...

Rex fit ce voyage plongé dans ses réflexions : « Pourquoi me transporter vers ce pays perdu de brousse tandis que j'étais si bien ici, parmi toutes ces jeunes filles du collège Stintzi, des filles que j'aimais bien et dont j'étais le gardien responsable. Je m'en trends bien compte : j'avais charge d'âmes ! Je veux sortir de cette voiture ! Je veux sortir ! Mais comment ? »

La présence rassurante de Sœur Louise calma heureusement ses désirs de fugue en vue d'un retour chez lui si bien que Rex fit ce voyage comme un grand.

Sœur Louise vint donc au collège nous présenter notre nouveau gardien attitré. Les religieux furent vivement impressionnés à la vue de ce jeune chien : un an et demi environ, costaud, au collier de gros cuir solide, à la chaîne de bon métal...

Les présentations faites, tous trouvèrent que ce jeune gardien avait fière allure. Regard mobile et franc, oreilles droites aux extrémités arrondies, air jovial et débonnaire : tout cela fit une forte impression sur la communauté réunie pour l'accueil.

Sœur Louise fit ses adieux à ce molosse, lui donna une dernière tape amicale sur sa bonne tête de jeune loup : « Adieu, Rex, mon vieux bonasse ! »

Puis, elle me mit en mains la chaîne et cette grosse bête inconnue tout au bout... Elle me confia aussi ses bagages : un sac de médicaments et son carnet de santé – identifié pompeusement *Monsieur Rex* - comportant la liste de ses vaccins et leurs dates.

Rex jeta un regard suppliant vers sa maîtresse qui s'éloignait. « Adieu, Rex, mon vieux bonasse ! » Rex baissa la tête sans doute pour mieux refouler et cacher une larme prête à jaillir...

Pour moi, de nouvelles aventures venaient tout juste de commencer avec cette responsabilité, car, il avait été décidé en chapitre du monastère que je serais le maître du chien. Je me sentais à la fois fier et anxieux devant cette charge. Je l'amenai donc par sa chaîne à sa niche : une grand cabane verte en bois couverte de tôle d'aluminium et posée sur des parpaings cimentés. C'était une cabane confortable assurant bonne protection contre soleil et pluie. De plus, elle était solidement fixée au sol car la force de ce molosse lui aurait sans doute permis de la traîner sur une bonne distance. La chaîne fut donc fixée près du toit de la cabane. Ensuite, pour l'amadouer, je lui servis son repas : un grand plat de bonnes choses : restes de la cuisine de la veille, riz cuit à l'eau et supplément de bonne viande à chien, pas n'importe quoi : de la viande à chien importée de France, s'il vous plaît !

Son long voyage et les émotions de la séparation lui avaient sans doute creusé l'appétit : il dévora en moins de deux son copieux repas tout en s'arrêtant de temps en temps pour jeter un regard sur les lieux dans le but, sans doute, de se familiariser avec le nouveau décor où le devoir l'appelait. Quand il eut vidé son écuelle, je m'approchai de lui, question de lui permettre de bien capter mon odeur personnelle pour la fixer dans son petit ordinateur de bord... Ainsi, demain il n'aura pas l'idée de se trouver devant un intrus qui mérite la morsure quand je viendra le chercher pour lui faire visiter un secteur de son domaine de garde. Avec lui, je voulais faire alors le tour du propriétaire.

On aura beau dire, connaître un chien c'est tout un art. Et deux chiens sont aussi différents l'un de l'autre que deux êtres humains peuvent l'être. Chacun a ses petites manières, ses manies, ses goûts, ses réactions, ses caprices, ses besoins, ses qualités et même ses dé-

fauts. Et ce soir-là, j'ouvris la Somme de l'élevage des chiens : AVOIR UN CHIEN. Je lus attentivement quelques chapitres parmi les plus importants à mon sens pour m'initier à mes nouvelles responsabilités.

Une nouvelle charge m'attendait donc. Je voulais m'en acquitter correctement car je savais déjà fort bien, par expérience, que la présence d'un chien près de soi pouvait être une question de vie ou de mort.

Rex était déjà un chien d'expérience et digne de confiance : son curriculum vitae le prouvait, et ses références étaient excellentes. Sa toute première fonction : agent de sécurité auprès d'une dizaine de jeunes moniales pour assurer à ces novices la paix dans leur monastère, la paix des corps et la paix des biens possédés en toute quiétude. De plus, il avait la prestance correspondant à cette charge. Rien qu'à le voir en fonction dans son enclos, ceux qui nourrissaient des pensées pas très catholiques perdaient vite leurs petites idées perverses. De fait, durant tout le temps de sa charge à Obala, sa présence assura la paix à cette maison. À une exception près... Une nuit, il vit apparaître au-dessus de la clôture trois têtes, trois têtes crépues : c'était, selon lui, une menace très claire. Aussitôt, des jappements mâles tonitruants firent disparaître ces trois têtes aussi rapidement qu'elles s'étaient montrées. Et les jambes qui portaient ses têtes se fondirent dans la brousse épaisse environnante. Cette voix autoritaire dans la nuit avait suffi à décourager pour de bon ces rôdeurs : c'en fut fini par là. Les abois et les crocs blancs de ce solide berger allemand produisaient un effet dissuasif radical. Tous les villages des environs surent que Rex ne voulait jamais rire et qu'il prenait à cœur sa tâche personnelle de protecteur de l'innocence.

Rex faisait donc un excellent travail comme défenseur de ces jeunes moniales, car il était bien conscient de la lourde responsabilité qui reposait sur ses épaules.

Un jour, il se rendit compte pourtant qu'il ne gardait plus personne... Cela le fit longuement réfléchir. En effet, il avait comme la conviction de n'avoir plus rien à faire en ces lieux. Il se mit à se livrer à une sorte d'introspection. « Que se passe-t-il donc ici ? N'ai-je pas été un fidèle gardien de toutes ces jeunes créatures innocentes ? Et, vingt-quatre heures par jour, j'étais le surveillant de leurs biens et de

leurs personnes. Quel poids sur mes épaules ! Je me suis mis plus d'une fois au blanc pour elles. Et voilà ! Elles, si gentilles et si douces envers moi, et qui hier encore me traitaient comme un petit seigneur, elles me laissent tout fin seul ici. Devant leur absence, je me sens comme inutile... »

Rex dut se rendre à l'évidence : le noviciat était vide ! En effet, le noviciat discontinuait, et Rex devenait inutile... Une bouche oisive à nourrir ! Et décidément, garder des locaux vides étaient une tâche au-dessous de ses capacités et de ses goûts personnels. Pas question pour lui de prendre sa retraite à un âge si tendre !

Les Sœurs firent donc savoir au monastère des Cent-Termièrès de Nkolmébanga que leur fidèle Rex était mis en disponibilité. Justement au moment où notre monastère éprouvait le besoin pressant d'un gardien et que des petits vols se commettaient parfois dans nos environs. Cela vous permet de savoir pourquoi Rex était maintenant à pied d'œuvre dans un nouveau milieu.

Dès le lendemain de son arrivée, je me chargeai de lui faire visiter les lieux qu'il devait protéger : le monastère lui-même, le collège adjacent, la grande remise qui abrite divers ateliers. De plus, environ mille élèves circulaient sur la propriété, élèves qu'il fallait respecter et protéger aussi... Comment allait-il se comporter envers eux lors de ses récréations quotidiennes ? On verrait bien.

Pour le familiariser avec le va-et-vient du personnel durant le jour, je l'amenai avec moi et l'attachai à un anti-vol d'une classe, tout en lui laissant un peu de chaîne. Je travaillais à ses côtés, en plein air, à recevoir les gens. La première heure, tout alla bien. Les élèves passaient et repassaient tandis que Rex les observait paisiblement, dans une certaine indifférence. Tout à coup, Mustapha, le chat du monastère, se dirigea vers moi en toute confiance car il était tout à fait chez lui partout et le seul animal domestique depuis des mois sur le territoire. En l'apercevant, Rex, à la vitesse d'un éclair, s'élança vers lui avec une telle force qu'il cassa tout net son collier de gros cuir. Une force de super-chien ! Une course folle s'amorça que le chat gagna grâce à un arbre tout proche. Son salut était dans les hauteurs ! Mais Rex se trouvait en liberté... Il s'agissait maintenant de le capturer. Comment capturer un chien encore si peu connu et si peu apprivoisé ? Appels, mots doux, gestes affectueux, « Rex, mon beau Rex ! », plat

de viande appétissante, souper devancé... Il approchait parfois à un mètre du plat tentateur et, au premier geste de le capturer, il détalait... comme une gazelle ! Dans sa course folle, il regagnait le pied de l'arbre où il voulait attendre la descente de Mustapha sans doute pour faire plus ample connaissance...

Je pensai à un stratagème, car Rex avait toujours vécu dans un milieu de femmes. Je conclus que seule une femme pourrait l'amadouer et nous permettre de le capturer. Je fis donc part du problème et de ma solution à Sœur Jacqueline, secrétaire du collège, qui passait par là. Je lui remis le plat de viande et m'effaçai. Cinq minutes plus tard, elle avait réussi à faire entrer Rex dans son bureau en lui tendant un plat que Rex avait déjà commencé à déguster paisiblement comme tout honnête chien affamé... Elle referma vivement la porte demeurant seule avec cet animal qu'elle ne connaissait pourtant pas du tout. C'est d'un courage viril !! L'instant d'après, je me présentais muni d'un nouveau collier pour chien très fort : un collier étrangleur en bon métal... et la chaîne. Comme un agneau, le monstre se laissa capturer ! Plus fait douceur ni que rage...

J'ai su un peu plus tard que Rex aimait bien la liberté, qu'il jugeait un peu courte la récréation quotidienne qu'on lui accordait à Obala, et que la moindre menace de l'attacher amenait chez lui une attitude négative, ces psychologues pour chiens qu'on pourrait appeler, pour faire plus court, canologues. On allongea donc ses récréations pour lui permettre de se dégourdir les membres après ses longues périodes de garde immobile mais vigilante.

Le lendemain, je visitai avec lui solidement tenu en laisse, l'enclos des poules, bestioles qui l'intéressaient au plus haut point et qu'il voulait poursuivre, dans un premier temps, en tirant fort sur sa chaîne. Mais je tentai de lui faire comprendre que son rôle envers les poules était aussi celui de gardien et non de chasseur...et qu'il devait attendre que les os de ces animaux succulents soient placés dans son plat pour en manger. De fait, il ne fut jamais porté à courir les volailles comme un de ses prédécesseurs, Dick, un chasseur hors pair qui était fortement tenté par les poules des Sœurs de la mission, des poules en liberté non surveillée... Il lui est arrivé, la tentation était trop forte, d'en éreinter une ou deux qu'il avait sans doute confondues en les prenant pour des perdrix de savane... Excellente excuse chez un jeune chien inexpérimenté.

Un autre jour eut lieu la visite accompagnée vers les remises, en avant et en arrière, question de bien identifier les lieux.

Après une semaine de ces visites guidées ici et là, je le détachait carrément vers seize heures. Il était libre comme l'air et circulait sur la propriété parmi les élèves et le personnel enseignant sans menacer quoi que ce soit, mais il demeurait tout de même assez près de moi car je tenais à le garder bien à l'œil. Dès lors, on pouvait dorénavant lui faire confiance : il se sentait bien chez lui et avait délimité son territoire et se comportait comme un chien... civilisé.

Une nuit, j'entends Rex aboyer de façon bizarre : un chien que l'on torture... S'agit-il de voleurs qui veulent lui faire un mauvais parti ? Pourtant, ce n'est pas du tout son jappement habituel pour nous avertir de la présence insolite de quelque rôdeur. C'est une plainte désespérée, comme un hurlement de douleur... J'allume prestement mon fanal et me rends vers sa cabane. Rex, tout au bout de sa chaîne se démène et se livre à une véritable sarabande. Effectivement : il fait face à une invasion ! Les fourmis magnans ont envahi sa niche, l'en ont délogé et ont même entrepris de le manger tout rond ! Ces fourmis redoutables se déplacent en troupe bien contrôlée : la colonne va droit son chemin et tout ce que ces fourmis voraces trouvent de bon devant elles n'échappe pas à leur assaut. Rex en a partout : sur les pattes, sur la tête, autour des yeux, dans les oreilles, autour de la gueule... partout ! Je me trouve moi-même en plein centre de cette armée d'invasion. Je les sens grimper sur moi ! Rapidement, je le détache et tous deux nous fuyons en courant vers une salle de douche toute proche. Là, sous un éclairage de fortune – notre village n'est pas électrifié – j'entreprends de le libérer de ces magnans mais en pensant d'abord à moi-même... car ces morsures brûlent comme du feu. Quand on les extrait de la chair, la tête de ces fourmis reste là s'arrachant du reste de leurs corps. J'en tue plus d'une centaine... dont les cadavres dégagent une puanteur repoussante.... Après une demi-heure, nous étions tous les deux débarrassés de ce fléau. Les autres magnans finissent de manger tout ce qui traîne de nourriture autour de la niche, vident les restes du plat de nourriture pour poursuivre leur chemin afin de se mettre autre chose sous la dent. Rex passe la nuit dans un appartement de la résidence. Sans mon intervention rapide, ces fourmis auraient sûrement, par leur nombre, réussi à faire mourir sur place notre fidèle gardien. Le lendemain, dans le souvenir de l'assaut sauvage de la

nuît précédente, une nuît d'enfer, c'est à reculons qu'il accepta de revenir à sa cabane pourtant libérée de tous ces envahisseurs de la nuît.

Un après-midi, durant sa récréation, Rex jappe comme un désespéré. Ce n'est pas dans ses habitudes. Je me dirige rapidement vers le lieu des aboiements et j'observe à distance. Il tient en respect un serpent, un gros serpent d'au moins un mètre ! Danger ! Je me souviens trop bien de la triste fin de Noïrot, le chien du Père Criaud d'Akono, il y a quelques années. Ce Noïrot avait dérangé une vipère du Gabon, la plus terrible des vipères de la création, et il la menaçait en lui faisant face. À l'appel de son maître qui, de loin, avait vu le danger de la situation, Noïrot leva la tête un instant vers son maître. Ce très bref regard lui fut fatal : la vipère l'avait mordu au cou; quelques minutes plus tard, ce superbe chien de bonne race était mort, victime du venin de cette vipère. Je me dirige donc vers Rex sans l'appeler. Il me jette un bref regard, mais revient vite à l'attention vers son serpent. Je remarque qu'il a du sang près de la gueule... A-t-il été mordu déjà ? Je m'arme d'un long bâton et m'approche sans mot dire. Rex fixe toujours l'ennemi, sans me regarder... Je suis tout près de lui, par côté, et je surveille les déplacements du serpent heureusement gêné dans ses mouvements par les nombreuses branches basses d'un arbuste. Avec toutes les précautions du monde afin de viser juste, j'appuie l'extrémité du bâton sur le corps du serpent, à environ dix centimètres de sa gueule menaçante. Il est immobilisé ! Je le tiens ! Ouf ! Le danger est passé et Rex fixe toujours cet ennemi maintenant sans défense. Il a tout de même réussi à mordre le serpent sur le dos, ce qui explique la présence de sang, détail qui m'avait vivement inquiété au premier regard. Je tue ce serpent et l'offre aux corbeaux qui ne tarderont pas à venir s'attabler autour de ce banquet gratuit offert sur notre chemin de latérite.

Un soir, vers 16 heures, Rex arrive en courant, tout fier de me montrer le trophée qu'il tient dans sa gueule. Il dépose fièrement cet objet, une sandale, à mes pieds ... et attend peut-être des félicitations ou des commentaires ou une question sur la provenance de cet objet. Aurait-il déchaussé quelqu'un en cours de route, car il arrive tout essoufflé... Survient, à la course, une jeune fille du collège en pension au Foyer des Sœurs de St-Paul de Chartres.

— Frère Directeur. Je viens chercher la sandale de Sœur St-Charles.

— Où est la Sœur?

— Elle est au dispensaire.

— Au dispensaire...Rex l'aurait-il mordue?

— Non, ce n'est pas cela. La Sœur Directrice des Sœurs du dispensaire voulait chasser Rex de notre concession et pour cela, elle lui a lancé sa sandale. Rex s'en est vite emparé et il est parti avec en direction du collège. Je viens la récupérer si vous l'avez vue ici.

— Voici la sandale. Tu diras à la Sœur que Rex lui envoie ses excuses. Il pensait sans doute que la Sœur Directrice lui faisait un cadeau!

Peu après, je rencontrai la Directrice qui riait bien de l'esprit d'initiative – et de la présence d'esprit ! - de notre défenseur Rex. Et malicieusement, elle ajoutait :

— Un peu plus, il me faisait rentrer chez les Moniales déchaussées...

Aujourd'hui, c'est jour de baignade pour Rex. Chaque mois, la même cérémonie se répète car, en pays tropical, il convient de garder bien propres les animaux de compagnie menacés par les puces et surtout par les tiques. La tique, un insecte qui enfouit sa tête dans la peau des mammifères et devient aussi gros qu'un pois en se gorgeant de sang. Elle se reproduit sur l'animal lui-même et finit par y proliférer. Puis, elle finit par tomber dans l'herbe ici et là. D'autres animaux, bien malgré eux, la récolteront au passage, et le cycle de la vie recommencera... C'est pour cela qu'il faut bien examiner les pattes des chiens : c'est entre les ergots que les tiques et des chiques se logent et finissent par gêner considérablement la marche des chiens. Ces insectes sont tellement entrés profondément entre les ergots qu'il faut parfois employer des petites pinces pour les déloger sans blesser le chien.

À quatre - un par membre – on plonge Rex dans une sorte de piscine en ciment pleine d'eau contenant un bon insecticide. C'est pour cela qu'il faut bien lui tenir la tête hors de l'eau. On frotte l'animal au complet pour le débarrasser des puces et des tiques qui s'attachent à la peau. Puis, rinçage et secouage. Cette dernière opération est confiée au chien mouillé lui-même... quand on est loin de lui! Dans huit jours, il faudra précéder à un examen de l'animal afin de voir si les tiques ont bien été délogées.

Le cas échéant, il faudra extraire les tiques afin d'éviter la contamination et une menace terrible : la maladie de Lyme dont notre chien Dick est mort il y a quelques années. Cette maladie redoutable est transmise par les tiques infectées et mène à la mort si l'animal n'est pas soigné à temps.

Le carnet de santé de M. Rex – il est ainsi identifié ! – est mis à jour chaque année. On le conduit chez le vétérinaire qui pratique son métier place du marché, en plein air. Inutile de vous dire qu'en voyant arriver ce bétail de chien pour sa visite annuelle de santé, les gens font deux pas de côté et que le vétérinaire et son adjoint cherchent bien vite la plus solide muselière, car ils ne veulent pas de problème, même si la présence du maître du chien se fait rassurante. Les chiens, comme les hommes d'ailleurs, n'aiment pas qu'on joue dans leur anatomie... Vaccin contre la rage, vaccin contre le « bad temper », etc. Un chien qui circule dans une population de plus de mille personnes doit être en bonne santé et bien protégé : nous sommes, après tout, les premiers bénéficiaires de toutes ces précautions-là.

Aujourd'hui, vers 14 heures, je me rends au collège en cette fin du mois d'août pour procéder à des inscriptions d'élèves nouveaux ou anciens. Rex est en liberté et m'accompagne; il sort de la concession pour aller fureter sur la route qui passe devant la maison de Fabien, derrière le collège. Une jeune fille admise en 6e, assez grande, qui vient s'inscrire aperçoit le chien qui se trouve à surgir en courant entre elle et moi mais à bonne distance de nous deux. Elle pense que ce chien qu'elle ne connaît pas peut foncer sur elle et la mordre. Alors, sa réaction en est une de panique : elle court vers moi et me saute dans les bras alors que le chien arrivait tout près de nous. Je devais bien la retenir tout en craignant pour la réaction du chien qui aurait bien pu prendre cela comme un assaut sur ma personne. Heureusement, il n'en fut rien. Je déposai délicatement mon lourd fardeau sur le plan-

cher de la véranda tout en jetant un regard circulaire au cas où des passants nous auraient vus enlacés de cette façon...peu orthodoxe. Mais, alors j'aurais accusé le chien et proclamé mon innocence ! Et j'aurais dit que c'est la première fois que je portais une «créature» dans mes bras dans des circonstances tragiques et qu'ainsi j'accordais secours à une personne en danger, ce qui ne doit jamais se refuser! Rex, seul témoin, me rassura silencieusement :

— Comptez sur ma discrétion ! Bouche cousue ! D'ailleurs, vous connaissez mieux que moi cet axiome du droit : *Testis unus, testis nullus* !

Vous vous en rendez compte, ce maître chien avait toute une culture juridique! Dans notre collège de haut niveau, Rex savait se montrer à la hauteur de notre milieu ! J'étais rassuré : je pouvais donc compter sur sa complète discrétion!

Mais je vois aujourd'hui que mon silence m'a peut-être privé de la médaille de la bravoure qu'on décerne aux auteurs d'actes héroïques !

Rex, chien pacifique, n'a jamais effleuré qui que ce soit de ses crocs. Il est extrêmement doux et mérite bien le nom de bonasse que Sœur Louise lui a laissé en nous le confiant. Il circule paisiblement parmi les élèves qui l'appellent, le flattent... Il est de la famille de Bullier, disons même un Bullois authentique ! Et tous ces jeunes sont ses amis, même s'il leur arrive de le menacer parfois afin de voir sa réaction : au lieu d'attaquer, il fuit tout simplement. Rex est un pacifique qui ne veut pas d'histoire... Car devant une menace, il sait bien que le salut est... dans la fuite. Mais attaché, il fait face, il menace de la voix et des crocs. Cela suffit pour maintenir sa réputation de chien méchant. Il faut ajouter que ses maîtres contribuent à maintenir cette réputation de « chien méchant... attaché.»

Le collège dispose d'une très grande concession. Rex n'en sort jamais, à moins d'être accompagné par son maître, et même alors, il ne le quitte pas d'une semelle. Ce n'est pas un chien gyrovague... ou courailler. Il a de la classe et garde bien la maison. D'ailleurs, son rôle, il l'a toujours pris au sérieux : gardien de monastère, gardien fidèle de monastère !

Ce soir, inquiétude au monastère : Rex ne se présente pas à son repas de dix-sept heures, et il est dix-huit heures ! Où peut-il bien être ? La fugue, ce n'est pas son genre car il ne sort jamais seul de la concession. On l'appelle : « Rexo ! Rexo ! » En vain. On le cherche un peu ici et là... Pas de Rex à l'horizon. Incidemment, le bibliothécaire du collège avait affaire à effectuer une simple vérification à la bibliothèque. En ouvrant la porte, Rex lui arrive dans les jambes, tout joyeux d'être délivré de ces heures de cachot... Qu'était-il donc arrivé ? Durant la récréation, il avait suivi Frère Paul-André à la bibliothèque. Tandis que ce dernier lisait, il s'était couché et s'était endormi du sommeil du juste. À la fermeture du local, Rex ronflait toujours. Il aurait bien pu y passer la nuit... une nuit qu'il aurait trouvée bien longue. Une fois libéré, tout joyeux, c'est à la course qu'il regagna sa niche... mais d'abord il tint à prendre le bon souper qui l'attendait.

Avec l'arrivée de Rex, les cabris, ces petites chèvres si gentilles pourtant mais qui furètent partout, ont fui systématiquement la concession du monastère. Rex leur a livré une guerre d'usure dès le début de son règne ici : les cabris furent quittes pour la peur car ce sont des animaux qui courent plus vite que le chien et qui savent mieux sauter les obstacles, et avec quelle dextérité. Mais ces cabris sont courageux. Quand ils sont vraiment surpris par un chien, ils savent vaillamment faire face et menacer de leurs petites cornes. Le chien peut les tenir en respect, mais il ne les attaquera pas car ils savent fort bien se défendre.

Le soir de clair de lune, la grande forêt équatoriale résonne de cent concerts de tam-tams... Au loin, on entend déjà les appels des chiens dont les tympanes délicats sont dérangés par tout ce tintamarre, un bruit qui ne finira pas avant l'aube... Rex volontiers donne alors de la voix comme s'il tenait à prendre part à ce grand concert nocturne. Mais quelle voix que la sienne ! C'est un ténor du coin car sa taille lui donne une cage thoracique respectable alors que la grande forêt équatoriale constitue une immense caisse de résonance. Il sait exploiter à fond la puissance de son organe. Pour le calmer ou le faire taire pour un bon moment on crie : « Rex, la paix ! Couche ! » Et s'il recommence, cela lui arrive parfois, on va lui servir un silencieux toujours efficace : on lui présente un grand verre d'eau fraîche qu'on lui lance au visage ! Cet effet de surprise paralyse ses cordes vocales. Paralyse, mais

pas pour longtemps. Souvent, ce traitement-choc suffit : insulté dans sa dignité par ce procédé cavalier, il entre dans sa cabane et se contente d'écouter le concert des autres chiens du canton. Il aimerait bien jouer sa partition sans être dérangé, mais le maître n'y tient pas, il a compris. Vraiment, nous possédons là un chien au Q.I. très élevé !

Cependant, Rex n'a rien d'un chien savant; mais il connaît tout juste le minimum de gestes à accomplir. Assis ! La patte ! Couché ! À ces ordres-là, il obéit...lentement. Ici ! Cet ordre est plus difficile à saisir. Promenade ! Celui-là le fait surgir hors de sa niche quand on le prononce, même durant sa sieste. Un coup dans les mains vers seize heures : le voilà sorti de sa cabane, bien réveillé et prêt à se faire détacher pour la récréation. Alors, il ne se fait jamais prier. Mais quand il entend : Viens ! et qu'on a les mains tendues vers lui comme pour le capturer, alors la résistance s'organise. Il se couche, se rive au sol, fait le mort...C'est sa forme bien à lui de protestation car, depuis sa prime enfance, il ne s'est jamais résigné à mettre fin à ses récréations. Et je crois qu'il demeurera toujours allergique au collier étrangleur, lié à la chaîne : tout cela signifie trop la fin des gambades. Mais qui pourrait bien le lui reprocher ? La liberté, même chez les chiens, y a-t-il quelque chose de plus précieux ? Et quelle récompense meilleure pourrait-il demander comme salaire pour les multiples services qu'il assure nuit et jour aux habitants de la concession ? La tête basse, enfin, il se résigne quand même à regagner sa niche, car il sait bien qu'un bon souper lui sera servi quand le fameux collier étrangleur lui sera passé au cou. En chien sage, il admet aussi que tout ouvrier mérite son salaire quand Rex plonge avidement son museau dans son riz-bœuf-restes de tous les soirs.

Brave Rexo ! Ta présence débonnaire nous rassure et ton poids respectable éloigne les inconnus qui te voient pour la première fois et tient en respect les rôdeurs mal intentionnés. Et tes jappements sonores signalent ta présence redoutable et assurent la sécurité au monastère et aux occupants.

On a toujours dit à ceux qui voulaient l'entendre : « Attention ! Rex est un chien très méchant ! Quand il est attaché, il est redoutable ce n'est plus le même chien que vous voyez là en liberté. »

Personne ne le croyait peut-être, mais, on ne sait jamais... Une telle affirmation peut produire son effet de dissuasion : cela suffit. Et

cela a produit un jour cet effet quand je fus attaqué de nuit par deux voleurs.

Rexo, brave chien de carrière ! Tu resteras toujours l'ami de ceux que tu as protégés. Comme gardien du monastère, tu t'es conduit comme ayant charge d'âmes et charge des corps ! On n'est pas prêt de l'oublier !

«Rit, Muffin!»

Le premier chien que nous avons eu à Saa n'était pas le premier venu... Son nom même en faisait un personnage un peu spécial : Muffin ! Il avait été donné au F. Firmin par un employé de l'Ambassade du Canada à Yaoundé. C'était donc un chien issu de la haute classe !

De taille moyenne, au pelage roux et mi-long, Muffin se présentait comme un chien intelligent et discret, mais un peu ratoureur sur les bords. D'un caractère doux, il pouvait circuler librement parmi les élèves sans nous causer d'inquiétude. Muffin, chien de ville, avait vu bien du monde avant de nous arriver en brousse. Aussi, laissé en liberté sur la cour, il savait garder ses distances et respecter les autres.

Son premier domaine à bien garder : la petite case où demeuraient les Frères responsables de la construction du collège. Il rejoignit les Frères qui occupaient la nouvelle résidence une fois complétée. Sa niche placée derrière la maison lui assurait une bonne vue sur les allées et venues vers l'entrée de la cuisine et celle du garage. Il pouvait en même temps jeter un œil sur la grande remise des matériaux et le poulailler.

Muffin avait appris une certaine discrétion car il ne jappait jamais pour rien. Mais, en vrai chien de ville, il avait apporté avec lui un certain esprit d'indépendance qui n'est pas du tout de mise en brousse... Il avait le don de se libérer de son collier comme par magie. À l'observation, on éventa vite son truc. Il tendait sa chaîne au maximum tout en gardant la tête vers sa niche, et, subito, le collier de cuir lui glissait sur la tête et le libérait complètement. On étudia attentivement le problème et on découvrit très vite la solution : un collier étrangleur. Ainsi, Muffin gardait la maison...je veux dire la niche.

Aussi surprenant que cela vous paraisse, ses premiers maîtres lui avaient appris à rire. Il suffisait de l'approcher et de lui dire tout simplement : « Rit , Muffin ! » Il relevait alors ses babines du haut exhibant toutes ses dents en un large sourire silencieux mais d'un comique achevé ! On s'amusait souvent à lui faire faire risette devant les visiteurs étonnés de la débrouillardise et de l'originalité de notre chien de garde.

Un dimanche, Muffin se présente à l'église durant la messe sans doute pour y rejoindre la communauté. C'était avant l'invention du collier étrangleur... Il entre par la porte latérale. Un Frère, en l'apercevant, veut le chasser de l'église en faisant des gestes menaçants et en lui disant à voix mi-haute : « Dehors, Muffin. » Il exhiba alors son large sourire qui fit rire les fidèles qui observaient la scène d'un air étonné ! Il avait sans doute pris cet ordre de sortir comme une invitation à rire... Ah ! ces gens de la ville ! Quel front ! Venir rire au nez de ses maîtres dans un lieu aussi respectable !

À partir de ce moment, la cote de popularité de Muffin fut en chute libre. Il avait attrapé on ne sait trop où un esprit d'indépendance inacceptable dans une maison de haut savoir où on assurait une éducation de haut niveau ! Peu après, on le remplaçait par un berger allemand : un chien d'une race intelligente et soumise. Après tout, on ne demande pas à un chien de bien savoir sourire, mais surtout de savoir obéir et bien garder ses maîtres sans venir leur rire au nez devant toute une paroisse ! L'obéissance, la soumission, un berger allemand sait tout cela dès sa naissance et sur le bout... des doigts !

Ces mystérieuses migrations

La migration des locustes, appelés aussi criquets migrants, est bien connue en Afrique et affecte les régions de plus en plus vers le sud. Ces insectes dévastateurs se déplacent par milliers et même parfois par millions formant de véritables nuages dans le ciel pour s'abattre dans des cultures les dévastant en quelques heures ne laissant rien de bon derrière eux. Ces dévastateurs, avec les sauterelles, constituent une véritable menace dans plusieurs secteurs de l'Afrique subsaharienne.

Une autre migration est bien connue au Canada : celle des fameux papillons, les monarques, qui passent l'été au Canada et vont hiverner dans des forêts du Mexique. Ces papillons parcourent ainsi des milliers de kilomètres suivant un trajet aller et retour toujours le même comme s'ils disposaient d'une génération à l'autre d'un ordinateur de bord héréditaire.

Il m'a été donné d'être témoin d'une autre migration de papillons – j'ignore le nom de cette espèce – alors que je me trouvais à Nkolmébanga, Cameroun. Pendant des heures et des heures, des milliers de papillons sont passés au-dessus de collège filant vers l'est empruntant une sorte de corridor très étroit. Je n'ai pas identifié, malgré mon désir, cette espèce de papillons n'ayant pas sous la main les outils voulus pour le faire.

Les chauves-souris migrent aussi. Un soir, peu après le coucher du soleil, toujours à Nkolmébanga, j'ai vu passer dans le ciel des milliers et des milliers de roussettes, ces grosses chauves-souris très répandues en Afrique. Elles aussi empruntaient un corridor assez étroit et filaient vers la capitale, Yaoundé, volant à moins de cent mètres du sol. Ce passage de roussettes dura plusieurs heures avec des vagues successives et d'intensité variable suivant toujours le même étroit corridor.

Comment expliquer de tels déplacements ?

De tels déplacement saisonniers, et toujours selon le même itinéraire à de quoi nous étonner. C'est comme si la nature avait inscrit dans l'organisme des insectes et des oiseaux une sorte de boussole les dirigeant dans leurs déplacements, selon le rythme des saisons. Nous pouvons nous poser la même question concernant nos oiseaux d'Amérique : hirondelles, outardes, oies blanches, etc., etc. qui se déplacent du nord au sud puis du sud au nord, selon les saisons empruntant une routes que la nature a mystérieusement balisée pour eux.

Serpents et vipères

Les serpents pullulent au Cameroun... Peu de jours après mon arrivée, j'en découvre un sur le paillason devant ma chambre; il attendait sans doute mon retour... Il était là étalant placidement ses 60 cm. J'avertis un confrère africain plus familier que moi dans la chasse aux

serpents. En moins de deux, le serpent mort est offert aux corbeaux sur la route, selon la coutume. En pénétrant dans ma chambre, je note la présence d'une grenouille. Elle était sans doute poursuivie par ce serpent et a eu la vie sauve à cause de l'espace sous la porte qu'elle a emprunté tandis que le serpent ne pouvait pas se faire aussi petit. Il se contentait de l'attendre à sa sortie... Je l'ai donc libérée cette grenouille pour lui permettre d'aller à la chasse elle-même au lieu d'être chassée.

Vers 21 heures, tous les soirs je descends éteindre le groupe électrogène armé de mon fanal comme au temps de nos aïeux qui allaient, de soir, aux bâtiments. En route, il m'est arrivé une nuit de rencontrer un serpent. J'ai vite fait de trouver une solide branche et de l'abattre. Vingt pas plus loin, un autre... qui connaît le même sort. Dans l'entrée de la remise, un troisième m'attendait qui connaît aussi le même sort. Bonne chasse : trois serpents en cinq minutes et tous bien morts assommés. Je les transporte et place mes trophées sur le plancher en ciment tout près du groupe. Le lendemain, en allant allumer le groupe, plus de serpent... Partis dans la nature, sortis sans doute par la porte de bois ajourée qui laissait entrer l'air nécessaire au moteur. Étaient-ils mal tués? Je m'informe auprès d'un confrère africain. Il m'apprend que le fait d'assommer un serpent ne suffit pas : il faut lui couper la tête. Ce que j'ai toujours fait par la suite. J'en étais encore au cours « Afrique 101 » ! Par la suite, j'ai retenu la leçon numéro un.

Un soir, vers 17 heures, le cuisinier Gilbert va nourrir Rex quand il se fait mordre par un serpent arrivant sournoisement dans l'herbe par derrière lui. Alarme ! On va vers Gilbert qui nous donne des indications quant à la route possible du serpent en fuite. On lui dit de laisser faire tout cela et de venir se faire soigner, car une morsure de serpent c'est toujours grave. Il tient à retrouver le serpent et à le tuer : ce qu'il réussit ! Après cette exécution, les soins : avec une lame de rasoir, on lui fait une incision en croix au-dessus du lieu de la morsure et on lui applique la pierre du Zaïre que nous avons en cas de besoin sur place. Puis, on lui pose un bandeau solide pour que cette pierre demeure bien en place jusqu'au lendemain matin afin qu'elle puisse absorber le sang et le venin que le sang contient. Alors, on lui retire la pierre. Gilbert va très bien. Il est sauvé ! Il suffit de faire bouillir la pierre dans du lait pour pouvoir la réutiliser au profit de la prochaine victime. Pour une victime de morsure de serpents sauvée, combien de dizaines suc-

combent chaque année faute de vaccins ou de cette pierre poreuse très efficace. Quand cette pierre est appliquée très tôt au-dessus d'une incision, elle est très efficace et a sauvé bien des vies.

Le serpent ennemi de l'homme l'est aussi des poules. Un matin, quand le Frère Marcel va ouvrir le poulailler, il est devant un hécatombe : la moitié des poules gisent sur le sol, mortes. Un serpent est passé par là. Parmi les poules mortes, le coq, un superbe spécimen multicolore qui avait été remarqué par un visiteur. Un spécimen si beau que ce visiteur avait réclamé qu'on le lui prête pour une exposition agricole qui devait se tenir sous peu dans l'est du pays. Un serpent-vampire était passé par là ! Notre coq avait sans doute été victime de son dévouement pour défendre les poules. On examine les murs de ce poulailler pour s'apercevoir qu'un claustra avait été brisé et qu'il y avait là une ouverture suffisante pour permettre le passage d'un serpent de bonne taille. Malheureusement, il fallut se résigner à se débarrasser de toutes ces poules mortes devenues impropres à la consommation...

Les visiteurs qui veulent coucher dans nos missions doivent se méfier doublement des serpents car, souvent, ces chambres de visiteurs peuvent passer des mois inoccupées. Une Supérieure d'une communauté de religieuses visitait ses Sœurs en brousse. Avant le coucher, la supérieure locale accompagne la visiteuse à sa chambre, une chambre qui servait occasionnellement. Une fois les bagages placés et quelques indications données, elle entrouvre le lit pour apercevoir, paisiblement enroulé sous les couvertures, un serpent de plus d'un mètre... d'une race très dangereuse. Le serpent est tué sur le champ. Imaginez la scène : se mettre au lit sous un faible éclairage et y trouver un serpent déjà bien installé... qui attend une innocente victime !

Dans une mission, une Sœur entend, la nuit, un bruit bizarre dans sa chambre, un bruit intermittent... Elle allume sa lampe pour apercevoir un serpent juché sur un meuble parmi ses affaires. Émoi dans le monastère ! Les autres Sœurs accourent et trouvent une machette ou un bon bout de bois pour chercher le serpent qui se cache bien quelque part... Prudemment, elles finissent par le dénicher et le tuer. Le lendemain, les voisins apprennent vite la nouvelle. Ils sont là à plusieurs. L'un d'eux dit à la Supérieure :

— Ma Sœur, où avec vous mis le serpent ?

— Par terre, sous la véranda.

— Non, il ne faut pas laisser là ce serpent. Mais le mettre sur la route pour y être écrasé par les voitures et mangé par les corbeaux. Je m'en charge !

Et l'instant d'après :

— Ma Sœur, c'est dangereux. Vous auriez pu être mordue et peut-être y passer... Voulez-vous que je vous blinde toutes ?

— Nous blinder ! De quoi s'agit-il ?

— Oui, vous blinder, c'est-à-dire vous protéger efficacement contre toute entrée de serpents dans votre maison. Protection garantie!

— Bien sûr. Comment cela ?

— Laissez-moi faire.

Ce voisin remplit un seau d'eau, sort chercher quelques feuilles de sissongo et entre dans la maison pour asperger toutes les portes des locaux, des chambres, des bureaux, des placards... enfin tout ce qui est porte !

— Mes Sœurs, avec cela vous êtes protégées. Allez ! Vous dormirez en paix maintenant ! Parole d'Ananga, l'ennemi des serpents! Et je vous fais tout cela gratis ! Priez pour moi, pour que je sois reçu chez Zamba un jour avec ma famille... et avec vous toutes!

Un autre fait. Cet après-midi, je donne un cours de technologie au grand local qui suit la remise du bas. Quand je pénètre dans le local, j'entends un bruit de glissade sur le ciment et j'aperçois un serpent qui fuit vers un coin. Il avait réussi à se faufiler sous la porte... Et toutes nos portes offrent un trop facile passage à ces animaux. Un concierge

m'accompagnait. Avec lui, je me dirige vers le lieu où le serpent avait fui. Il se trouvait dans un coin sous un meuble. C'était un naja. Je demeure là, figé, tandis que le concierge va chercher un bon morceau de bois. Il me dit : « Ne bougez pas et n'avancez pas; laissez-moi faire. C'est un serpent cracheur. » J'observais attentivement la scène, car on sait que le naja attaqué soulève la tête et élargit son cou : ce qui lui donne un air vraiment dangereux. En quelques coups de bâton, le naja était mort. Tête coupée, il fut offert aux corbeaux qui raffolent de cette chair délicate, dit-on !

Quelle chair délicate que celle de la vipère ! Parlons-en ! J'ai mangé à deux reprises : un mets excellent. La première fois, la viande avait été préparée par les Sœurs de Mvom-Nnam. Le goût : entre le poisson et le poulet. Une viande délicate qu'il faut savoir préparer car la cuisson s'effectue dans le lait. La deuxième fois, c'était lors d'une réunion des évêques du Cameroun au CRAT de Saa. Les membres de la mission de Nkolmébanga avaient été invités au repas offert alors. Ce qui nous permit de saluer tous les évêques de la Conférence épiscopale. On nous a offert de la viande de vipère que le P. Rémi Velut, M.A., pouvait obtenir facilement de la part de certains chasseurs de sa paroisse. On a offert de cette viande à Mgr Athanase Balla, évêque de Bafia. Il refusa net en disant malicieusement que la viande de vipère c'était pour les personnes de haute considération et que son père ne lui avait jamais permis de manger une telle viande. Donc, impossible pour lui d'en manger puisque son père était mort maintenant. Quant à plusieurs parmi nous, nous nous considérions dispensés de ces conditions ! Mais certains évêques avaient obtenu la fameuse permission et purent ainsi faire honneur à ce plat de choix ! Plat de choix : allez trouver ce mets dans les plus grands hôtels de Paris ou de Londres ! Vous allez chercher longtemps... Certaines des Sœurs de la mission en mangèrent aussi méprisant le fait bien connu : défense aux femmes de manger la vipère sous menace de stérilité ! Comme religieuses et étrangères au pays, elles ne se sentaient pas concernées par cette défense ! C'est bien connu : les hommes savent toujours se réserver le droit de manger ce qui est le meilleur et pour cela, ils ont su inventer tout un nombre de tabous très forts.

La peur des serpents est toujours présente quand on vit en Afrique. Circuler sur le gazon, près des arbustes, dans des sentiers, le soir et dans la nuit exige une attention toujours en éveil et, protection fort

utile, de se munir d'un bâton et d'une lampe de poche. De plus, il faut avoir l'esprit présent et rapide. Il m'est arrivé de rencontrer un serpent en allant de ma chambre à la chapelle, soit une distance de moins de 10 mètres. Vite, j'ôte ma chaussure, et vlan! le serpent était hors de combat et il ne me restait qu'à lui trancher la tête pour offrir de la chair fraîche aux milans. Il ne faut jamais vouloir écraser de son pied un serpent, vous risqueriez alors qu'il fasse un mouvement inattendu et qu'il vous morde. Le serpent est très résistant. Il m'est arrivé aussi, en me déplaçant en mobylette, de passer sur un serpent qui traversait lentement la route. Je suis descendu un peu plus loin pour tuer le serpent. Peine perdue : il avait filé dans les grandes herbes le long de la route.

Mais la meilleure protection, celle que tout le monde prend : enlever toute l'herbe autour des cases. C'est bien connu : le serpent ne peut pas ramper à l'aise sur la terre nue; alors, il l'évite soigneusement. Les vastes pelouses de nos collèges sont des endroits de prédilection pour les promenades des serpents. C'est pour cela que tous nous circulons de préférence sur les sentiers bien nettoyés et que nous évitons l'herbe des pelouses surtout quand elle est assez haute.

Quand la Genèse parle de l'inimitié entre le serpent et la femme, tous comprennent très bien ce que cela veut dire. Mais nous savons fort bien que cette menace des serpents, ce soit une question de vie ou de mort, non seulement pour les femmes, mais pour tout le monde.

Le monde souterrain des termites

Je me souviens du premier vol de termites comme si cela était arrivé hier. J'étais alors en visite à Nkolmébanga tandis que nous étions dans une petite pièce ouverte dont la vue, grâce à une grande porte toute ouverte, donnait sur la grande nature. En peu de temps, nous nous trouvions devant le spectacle d'une grosse bordée de neige qui s'abattait devant notre résidence et tout autour... Nous assistions à un vol nuptial de termites.

Avant de poursuivre notre récit, consultons d'abord le Larousse au mot termite. Première surprise : nom masculin bien que nous disons toujours une termite...Poursuivons la définition : «Insecte xylophage,

aux pièces buccales broyeuses, à deux paires d'ailes égales, qui vit dans une société composée d'une femelle (reine à énorme abdomen), d'un mâle, de nombreux ouvriers, qui assurent la construction et apportent la nourriture, et de nombreux soldats, chargés de la défense. Quelques espèces habitent en France, causant parfois des dégâts dans les constructions, mais les termites sont surtout abondants dans les régions chaudes, où ils édifient d'énormes termitières. Ordre de isop-
tères. »

Quand on sait tout cela, on ne sait pas grand-chose... Il faut avoir vu des termitières en activité, étudié leurs mœurs étonnantes, assisté à un vol nuptial, assisté à la récolte de termites, mangé de ces insectes riches en protéine, vécu sur des immenses termitières ou admiré ces termitières cathédrales et ces champs de milliers de petites termitières-champignons pour pouvoir en parler sur un ton tout autre.

Notre concession de Nkolmébanga est édifiée sur une vaste termitière et parmi des termitières : gros mamelons aux sommets arrondis et bourdonnant d'une vie invisible à celui qui n'a pas un certain don d'observation ou... de fossoyeur.

Durant certaines saisons, surtout le matin, des milliers de termites sortent par une ouverture de la termitière et montent droit dans le ciel. Pendant plus d'une heure parfois, il peut s'échapper un flot continu de ces insectes qui vont se dispersant dans le ciel : un véritable nuage ailé s'étend alors sur les environs. Vite, les gens placent sur la sortie de la termitière la grande ouverture d'un cône de raphia tressé percé d'une petite ouverture à l'autre extrémité par laquelle ils capturent des milliers de ces insectes comestibles. Puis, les gens les font griller pour les consommer avec des sauces piquantes ou ils en font des gâteaux succulents. Les termites se vendent aux marchés où, disposées en grands étalages, elles sont offertes aux acheteurs.

Ces jours-là, si vous devez circuler en voiture sur les routes de brousse, vous risquez de tuer plusieurs poules car elles courent après ces insectes dont elles raffolent. Vous risquez aussi de frapper quelques chiens ou quelques cabris qui savent qu'un plat délicieux leur tombe du ciel et qu'il faut vite en profiter.

Aussitôt tombée sur le sol, la termite s'arrache les ailes et trouve vite un ou une partenaire pour s'y attacher à l'arrière par une prise spéciale à l'aide d'une pièce buccale. Ainsi placées deux par deux,

elles vont fonder un nouveau foyer... et la vie va, proliférant d'une façon exponentielle. Peu après un vol nuptial, vous ne voyez absolument plus de termites au sol de sorte que la cueillette ne doit pas tarder après chaque vol. C'est pour cela que chaque membre de la famille, muni d'un plat, est conscrit pour récolter la manne qui passe et qui fond vite...

J'ai pu observer facilement au travail ouvriers et soldats. On m'a apporté une fois une reine termite et son abri en terre presque aussi solide que s'il était confectionné de ciment.

Durant une vacance, j'ai laissé tout à fait fermé le magasin scolaire. Quatre ou cinq semaines plus tard, surprise quand j'ai ouvert la porte : les termites avaient trouvé une entrée le long d'une patte d'un meuble enfouie dans le sol, avaient fabriqué un tunnel de terre pour monter jusqu'aux crayons posés sur une tablette. Il restait deux éléments : la mine centrale affaissée... et la peinture !

Une autre année, les Sœurs étaient toutes parties en congé au Québec. Peu avant leur retour, je suis allé vérifier leur résidence vide depuis deux mois afin de vérifier que tout y était bien en ordre. Le cadre d'une porte avait été mangé en entier par les termites. À l'endroit du cadre en bois, un simple revêtement de terre durcie... En touchant le haut de ce revêtement, tout est tombé au sol. À la place du bois, du vide... Le bois avait été complètement mangé dans l'obscurité! Les termites ont horreur de la lumière.

Les oiseaux raffolent de cette nourriture. Les milans, lors de sorties de termites, les attrapent en plein vol à l'aide de leurs griffes et se les portent au bec... Il faut alors les voir tourbillonner lentement pendant des heures et des heures prenant paisiblement un déjeuner de grands gourmets.

Quand nous avons construit le collège, nous avons utilisé une bonne quantité de xylophène, produit insecticide dont on peinture tous les éléments de bois de la construction, surtout les fermes car on évite d'employer le bois pour les fenêtres dont le cadre et les autres éléments sont en aluminium. Étant près du sol, le bois des fenêtres serait très vulnérable.

Il existe plusieurs espèces de termites. Le soir, nous soupions habituellement en plein air sur la barza quand surgissaient des vols de

petites termites. Certains soirs, ces vols étaient vraiment gênants car il arrivait à ces insectes d'atterrir dans la soupe et dans les autres plats placés sur la table... Mais quand on sait la haute valeur nutritive de cet insecte, on n'est pas trop regardant... De plus, quand on veut les sauver du naufrage dans la soupe, il est laborieux de les placer sur le bord de l'assiette. Alors on se résigne vite à consommer un supplément vitaminé d'une telle valeur nutritive ! D'autant plus que les cuisiniers trouveraient un peu bizarre qu'on évite d'avaler cette manne excellente et tout à fait gratuite qui nous tombe du ciel ! La manne vient toujours du ciel !

Une invasion de fourmis magnans

Un autre insecte constitue une menace pour les humains en Afrique : la fourmi magnan. Ce sont des fourmis de grosseur moyenne, mais extrêmement voraces qui se déplacent en longues files s'attaquant à tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage : aliments, insectes morts ou vivants, ordures de toutes sortes, poulets, chiens, enfants, adultes, etc. Qui veut se procurer un crâne de serpent ou de vipère bien propre n'a qu'à laisser ce crâne quelque temps dans un lieu discret où les fourmis pourront le découvrir : le travail sera parfait.

J'ai longuement observé une file de ces fourmis en déplacement. Elles suivent toutes le même chemin grâce à des fourmis-soldats qui guident la rangée afin qu'aucune des ouvrières ne dévie trop de la troupe. Quand la troupe a passé à un endroit, le sentier herbeux après leur passage est souvent un sillon assez profond de terre battue...selon l'importance de la colonie.

Un matin, F. Marcel Bellet se rend au poulailler pour visiter les poussins dindes reçus quelques jours auparavant et confiés à des dindes dans un enclos spécial. En ouvrant la porte fermée à clef, il voit, gisant par terre, tous les poussins couverts de fourmis magnans, littéralement en train d'être dévorés. Il essaie avec peine d'enlever ces fourmis voraces : mais leur tête se sépare du corps si bien que le travail est inutile. Je crois qu'il n'a pas réussi à sauver un de ces poussins. Pour pénétrer dans cet enclos, les fourmis avaient escaladé un

mur et pénétré par la partie haute grillagée. Puis elles étaient descendues vers le plancher où se trouvaient les poussins pour les dévorer tout vivants.

J'ai raconté ailleurs l'aventure survenue à notre chien Rex et comment je l'ai sauvé d'une mort presque certaine. Si je n'étais par intervenu à temps, il aurait pu y passer car la troupe qui l'attaquait était très nombreuse et avait ses quartiers généraux au bas de la pente près de sa cabane.

Lors de ma première visite au Cameroun, en 1967, F. Paul-André me conduisit à Makak où les Frères du Sacré-Cœur ont un grand collège. Chemin faisant, dans un grand détour, il voulut me montrer un camion citerne qui avait dévalé dans un de ces précipices et y était demeuré... On sort tous deux de la voiture et on approche pour mieux voir cette épave... Je reste à distance du F. Lavoie à cause d'un risque de vertige... On monte en voiture quand le F. Lavoie me dit qu'il sent des piqûres un peu partout. Il se grattait, sans plus. Quant à moi, je ne sentais rien du tout d'anormal. Alors, il accéléra afin d'arriver au plus tôt chez les Frères. Un examen sommaire fut suffisant pour admettre qu'il avait marché dans une colonne de magnans... Il demande vite le lieux des douches pour effectuer un grand ménage... C'est le seul moyen de se débarrasser de ces fournis voraces qui partent avec les morceaux.

Des coopérants du Québec travaillaient à Makak, avec les Frères au Collège Sacré-Cœur. Un soir, ils décident d'aller visiter les Frères à leur résidence. Ils laissent tout seul dans son berceau leur jeune enfant. Après une heure, ils reviennent en se rendant compte, à mesure qu'ils approchaient de la maison, que l'enfant pleurait et criait à fendre l'âme. Les magnans étaient entrés dans cette maison, avaient grimpé au berceau et commençaient à dévorer l'enfant... Si leur sortie avait été prolongée d'une heure, que serait-il arrivé à leur enfant ? Mieux vaut ne pas y penser !

Quand une troupe de magnans passent dans un magasin où sont gardés des aliments, ils laissent l'endroit extrêmement propre : ils ont tout dévoré si on leur en a laissé le temps...

F. Philippe Lambert, alors qu'il se trouvait à Nkolmébanga, se dirigeait vers la Sanaga. Il emprunte un petit sentier invitant. Mais après quelques dizaines de mètres, il sent des morsures un peu partout

sur les jambes et sur le corps... Il examine le sol : il marchait depuis quelque temps sur la une troupe de fourmis magnans en déplacement. Elles étaient enragées! La seule solution qu'il trouva d'instinct : sortir de ce sentier, enlever tous ses vêtements et arracher ses fourmis même si la tête reste pour le moment dans les chairs.

Par contre, ces fourmis magnans rendent d'immenses services : ce sont des vidangeuses très efficaces. C'est leur côté très utile en un pays où le soleil, la chaleur et l'extrême humidité favorisent le pourrissement de bien des choses et où la propreté n'est pas toujours à l'honneur.

Cheetah se rend à la capitale

Pendant quelques années, nous avons eu sur le terrain du collège en captivité une jeune chimpanzée. F. Jude Bisson en était le responsable. Nous avons pu étudier quelque peu les mœurs de cette espèce de singe.

Sa demeure au grand air était derrière un bâtiment de chambres de la communauté. Elle y était attachée par le cou au bout d'une longue chaîne. Elle pouvait grimper sur un eucalyptus à sa guise. Ses mouvements étaient tout de même plutôt réduits,

F. Jude lui apportait des bananes pour ses repas, bananes qu'elle dégustait avec adresse et rapidité. Il m'est arrivé de remplacer F. Jude pour cette tâche et d'aller porter quelques bananes à Cheetah. Elle les prenait fort poliment - cet animal vivait dans une maison d'éducation! - et savait comment les ouvrir pour les manger lentement. De plus, je me suis amusé parfois à la saluer en lui tendant la main. Elle me tendait aussi la sienne, et la main droite, s'il vous plaît, comme on doit faire selon le code des bonnes manières en société... Je pense que la science finira avant longtemps par combler les différences entre nous et les singes. Est-ce que ce sera là au profit de l'humanité ! La question vous est posée! Mais, il me semble que les travaux des savants seraient plus productifs s'ils essayaient d'améliorer... l'homme et son comportement en société ! Conséquence : cela risquerait de supprimer les guerres à tout jamais ! Qui serait là pour s'en plaindre ?

Les jours de grandes pluies, le F. Jude la conduisait dans un abri couvert dans la grande remise du bas. Elle suivait docilement comme l'aurait fait un chien, mais selon une démarche bien différente de celle du chien.

Après quelques années, il fut question de s'en défaire parce que, durant notre absence, des jeunes l'agaçaient un peu fort : ce qui la rendait nerveuse et impatiente. Il pouvait y avoir un certain danger. Mieux vaut prévenir... devant les réactions possibles d'un animal en colère

F. Jude fabriqua une boîte ajourée en bois afin de la placer à l'intérieur pour le transport au Jardin Zoologique de Yaoundé. Le matin du départ, la voiture est prête et la boîte aussi. F. Jude essaie de l'introduire dans cette boîte pour fermer solidement le couvercle par la suite. Peine perdue ! Dès qu'il la soulève pour l'introduire dans cette boîte, les quatre membres se tendent pour refuser d'entrer là... Pas question de pouvoir l'introduire là-dedans en pièces détachées ! Après deux ou trois essais inutiles, il prend sa décision avec le chauffeur : mademoiselle Cheetah prendra place sur le siège arrière de la voiture près du F. Jude !

Et on part ainsi, F. Jude, Cheetah à ses côtés, la chaîne sur le siège... Tout le voyage se fait ainsi jusqu'à la capitale.

Ceux qui étaient étonnés : les gens de Yaoundé voyant passer une chimpanzée dans une voiture conduite par un chauffeur Blanc.

Ceux qui avaient été encore plus étonnés en cours de route : les gendarmes lors des contrôles... Ils n'osaient même pas demander ses papiers à Cheetah. Peur ? Respect ? Galanterie ? On ne le saura jamais.

Mais on sait de façon pertinente que mademoiselle Cheetah venant en voiture à partir de son village fut introduite comme une grande dame dans la section réservée à ses congénères au Jardin Zoologique de la capitale.

Désormais, les représentants de la noble race des chimpanzés ne voyagent plus à pied. On n'arrêtera jamais le progrès !

Une contribution aux connaissances universitaires

Les insectes et plusieurs autres catégories animales pullulent dans la grande forêt équatoriale autant au sol que dans la canopée, cette vaste région du haut des grands arbres qui est grouillante de vie. Cela peut donc devenir une source de spécimens commercialisables servant avantageusement au service du financement d'une mission.

La récolte d'insectes, de crustacés, d'arthropodes rares constitue, en effet, une source de revenu appréciable pour certaines missions. Un curé de Nkolmébanga en faisait la récolte auprès des gens, surtout des jeunes. Les Frères, par leurs élèves, lui procuraient plusieurs centaines de spécimens annuellement. Ce curé achetait ces insectes et les expédiait par caisses entières aux universités françaises pour servir à l'étude et à la dissection. La Procure de Yaoundé se chargeait de toutes ces expéditions par avion.

On formolait les scorpions qui mesurent ici facilement jusqu'à 15 cm. Les goliaths étaient recherchés : gros insectes avec des « cornes » imposantes. Les nombreuses variétés de longicornes avaient la faveur des acheteurs. Les mygales, ces grosses araignées brunes, et d'autres insectes ressemblant à des branches sèches d'arbustes étaient aussi recherchés. Plusieurs de ces animaux bizarres récoltés dans les environs du collège étaient présentés, en Europe, dans de gros cubes de plastique pour être offerts comme cadeaux très appréciés à cause de leur rareté étrange.

Capter un scorpion vivant n'est pas une mince affaire. Cela demande des précautions et une bonne expérience. Il faut d'abord immobiliser l'animal sans le blesser, lui passer quelques feuilles autour de son crochet à venin et, une fois ainsi mis hors d'état de piquer, le transporter attaché au bout d'une liane pour le vendre à l'acheteur. Scorpions et goliaths commandent de bons prix.

Un jour, durant mon cours en 1^{ère} G1 secrétariat, classe de 36 élèves, 2 garçons et 34 filles, un gros scorpion entre lentement et discrètement dans la classe car la porte était grande ouverte. Sa queue armée de son crochet bien en évidence affichait aux yeux de tous son

attitude menaçante. Je l'aperçois subitement tout en continuant mon cours de sténographie. À un moment donné, je me penche pour faire semblant d'aller ramasser cet intrus pour le sortir de la salle de cours. Un cri à soulever le toit du collège jaillit spontanément, car tous connaissent bien le danger de toucher sans précaution à un tel insecte. J'avais bien prévu une certaine réaction, mais pas de cette qualité-là ! une force qui dérangea les cours de toute cette section du collège !

La mouche maçonne, autre insecte très répandu ici, fabrique en terre humide son nid dans lequel elle place une bonne quantité de diverses espèces d'araignées qui serviront à la nourriture du petit qui y naîtra. Avant de clore cet habitacle qui devient très sec, elle y pond un œuf. Une fois éclos, le nouvel insecte se nourrira de ces captures encore toutes fraîches de son garde-manger. Quand la jeune mouche maçonne sera assez forte, on l'entendra dans un bruit strident percer les murs de terre de son nid pour recommencer le cycle vital de son espèce.

L'Afrique aux mille couleurs

Chapitre 9

PLANTES

La forêt équatoriale : ce merveilleux jardin au service de l'homme.

Les bambous

[Retour à la table des matières](#)

Le collège Stoll d'Akono se félicite avec raison de posséder quatre ou cinq talles opulentes de bambous, plante herbacée essentiellement grégaire, délicieusement flexible, superbe de feuillage et exquise par son ombrage protecteur.

Les quelques massifs qui s'étalent près du terrain de jeu de ce collège méritent bien ces hommages car leur présence agrmente singulièrement le décor et offre un ombrage fort apprécié dans une région de chaleur, de soleil, d'humidité.

Comme chacun sait, le bambou est membre d'une famille importante, noble, qui groupe les céréales bien connues, les herbes des prairies et des savanes et la canne à sucre. Les tiges sont creuses et nouées ici et là; les feuilles engainantes, des fleurs disposées en épis donnant des fruits riches en amidon et en glucose.

Plantes grégaires, les bambous forment des bosquets de verdure circulaires imposants. Ils atteignent facilement dix à quinze mètres. La tige peut mesurer douze centimètres à la base; elle va s'amenuisant lentement jusqu'à son sommet filiforme.

Ces groupements denses de tiges si longues et si souples font que les talles de bambous prennent souvent l'allure de demi-sphères si on les laisse à leur spontanéité. La flexibilité du bambou, comme celle du roseau qui plie mais ne rompt pas, est proverbiale. Elle confère aux tiges cette élégance et cette grâce qui ne manquent pas de flatter l'œil de l'observateur un peu attentif et de surprendre agréablement celui qui, pour la première fois, note la présence de cette plante curieuse.

Le feuillage délicat d'un vert tendre découpe sur le bleu intense du ciel tropical de multiples zones lumineuses là où le soleil réussit à filtrer. L'apparence extérieure donne l'illusion que des milliers d'aiguilles acérées jaillissent de cet hémisphère fantastique.

Ce domaine d'allure hostile de prime abord regorge cependant de vie, de joie et d'espérance. Car les oiseaux, des tisserins, envahissent volontiers les bambous. Chaque mâle y tisse adroitement douze à quinze nids que les femelles éprouvent fortement jusqu'à en jeter les trois-quarts par terre afin d'en conserver un, solide celui-là, à toute épreuve, où les œufs et plus tard la nichée reposeront en toute sécurité, se balançant au bout des tiges aériennes devenues berceaux de leurs espoirs ailés. Les bambous balancent avec élégance cette multitude de nids en forme de sacs tout au bout de leur flexibilité et de leur apparente fragilité.

Mais si par une journée torride, vous ne vous êtes jamais reposé à l'ombre des bambous, il manque, dans votre vie, une expérience, une douce expérience. Vous pourriez tout de même aisément imaginer le bien-être raffiné qu'on y ressent. Quand on a vécu quelques heures dans la chaudière incendiée d'une classe en pays équatorial, et les classes y sont toujours nombreuses, il fait bon, vraiment bon, délicieusement bon de se trouver sous les bambous qui entrecroisent étroitement leurs tiges à leur sommet en de vastes parasols où un courant d'air frais circule librement tandis que le sol, par une sorte de réflexion, vous envoie sa fraîcheur.

Le bambou ne se contente pas d'être beau, de plaire à l'œil, de présenter aux hommes et aux oiseaux un asile accueillant : il offre encore son bois. Bien des objets, des objets de pauvres et de moins pauvres : étagères, bancs, hampes et lances, échelles, lits, crucifix, etc., etc. Habilement consolidés à l'aide de lianes souples et résistantes, ces objets variés présentent toute la force nécessaire à leur usage. Ils sont résistants et acquièrent, avec le temps, cette couleur jaune si chaude, et permanente.

Le bambou s'emploie souvent dans la construction des cases. En effet, de fortes tiges verticales, comme des pieux aiguisés, sont fichées en terre, tout au long des murs rectangulaires. Ces tiges jouent le rôle de piliers intérieurs camouflés. Retenues en place par des nervures centrales des feuilles du palmier raphia et des lianes, ces tiges assurent solidité aux murs de terre battue, le fameux poto-poto, aussi longtemps que les termites ne les auront pas découvertes et... digérées.

Le bambou devient aussi son et musique... car il sert à amplifier les notes des balafons, sortes de xylophones de fabrication artisanale mais combien expressifs et au son tellement moelleux. La résonance de ces tiges de bambous complètement évidées est d'un effet merveilleux que les artistes de nos grands orchestres envieraient sans doute, car le son ainsi amplifié y gagne en richesse, en sonorité, en velouté, en chaleur. Il n'y a pas de dispositif électronique savant ou raffiné pour rivaliser avec cette toute simple amplification si naturelle dans sa cause comme dans ses effets.

À Akono, les deux talles de bambous près du collège se transforment en cathédrale à l'occasion de la messe hebdomadaire des collégiens.

Spectacle unique que ce groupe de jeunes gens partageant l'Eucharistie sous les bambous dont les tiges rejoignent là-haut leurs extrémités formant une voûte imposante digne de nos plus belles cathédrales gothiques ou romanes. Car la flexibilité du bambou ne se classe pas exclusivement dans l'un ou l'autre de ces styles, mais les dépasse par son naturel, sa souplesse. Doux murs de bambous vivants, doux murs de lumière vive, une coupole à la fois toit et rosace : voilà la basilique de bambou! Et quand le vent intervient doucement, ce vaste dôme-rosace vibre tout entier déplaçant comme par magie les

milliers de fissures multicolores par où une lumière tamisée descend en clair-obscur sur l'assistance priante et recueillie.

La messe sous les bambous, le chant, l'homélie sous les bambous, la communion sous les bambous : un hommage que la créature rend à son Dieu dans la maison même que le Créateur a fabriquée de ses propres mains pour les hommes, ses enfants.

Comme on se sent chez soi dans ce temple naturel d'où la prière s'élève spontanément vers Dieu, mêlant son propre élan à celui de cette masse de tiges devenues temple de la divinité.

Des bambous d'Akono se sont transportés à Saa près du puits du collège. Ils y forment maintenant une imposante colonie qui ne finit pas de s'étendre formant un large espace circulaire et protecteur près du puits : zone d'ombrage bienfaisant pour ceux qui y passent. Comme la nappe phréatique n'est pas tellement profonde, ils y prospèrent en dessinant un immense parasol qui protège le sol environnant contre les ardeurs torrides d'un soleil implacable et les débris indésirables que des animaux ou des humains pourraient y déposer.

Quand il nous arrive d'apercevoir, le long des routes du Cameroun, une talle de bambous, certaines de ces pensées jaillissent tout naturellement en nous, car le Seigneur-Providance a fourni généreusement aux pauvres aliments, abris, commodités, ombrage, beauté...

Tout cela est à la portée de l'homme : il lui suffit d'ouvrir les yeux, d'admirer et... de se servir.

...Les pauvres seront comblés de biens !

Le papayer

Il n'est pas de concession camerounaise sans quelques papayers qui lancent vers le ciel jusqu'à huit mètres parfois, à la mode des palmiers, son panache de feuilles de vigne dentelées. Le papayer est un étranger en Afrique car il provient de l'Amérique Centrale. Mais sous tous les climats chauds et humides, il se sent chez lui, et ici peut-être plus qu'ailleurs.

Cet arbre sans branches et à tige creuse possède des fibres sans valeur. Ses fleurs verdâtres poussent directement sur le tronc tout comme ses feuilles. Les papayers portent sur des arbres différents les éléments mâles et femelles. C'est pour cela qu'il faut en planter plusieurs sur une concession afin que les arbres puissent bénéficier localement de la fécondation.

Les fruits, de grosses baies, succèdent aux fleurs femelles et s'étagent tout autour du tronc en grappes serrées, les plus gros vers la base et les petits derniers, tout là-haut.

La papaye est un fruit merveilleux de fraîcheur, de douceur et de saveur : un pur délice ! Sa saveur se situe entre celle du melon délicat et de la citrouille peu sucrée. On peut donc dire que c'est un melon allongé, à chair juteuse, jaune orangée ou rosée. Les hommes ont réussi à en améliorer le goût depuis que des Israéliens ont apporté de leur lointain pays au Cameroun, région d'Obala, des papayers dont la saveur des fruits a été améliorée par des croisements savants. Si les fruits sont plus petits, ils y gagnent néanmoins en saveur.

La jeune papaye est verte ; mais avec la maturité, elle passe lentement du vert au jaune. Les papayes peuvent peser entre un et cinq kilogrammes. Elles sont fixées solidement au tronc où on les cueille à l'aide d'une longue perche de bambou quand elles sont bien à point. L'intérieur de la papaye contient des centaines de petits grains noirs, de saveur poivrée et quelque peu brûlante.

Je n'ai pas vu au Cameroun de vraies plantations de papayers. Ces arbres croissent spontanément et s'accommodent de tous les terrains, sauf du sable. Ceux qui croissent sur notre concession de Bullier ont choisi de pousser dans un terrain fortement latéritique.

On cultive aussi le papayer en verger ; alors vraiment les problèmes commencent. Autant le papayer est peu exigeant quand il pousse au hasard de sa fantaisie, autant il demande des soins attentifs quand vous le plantez... Mais l'intérêt que vous lui portez semble le paralyser : il végète, il s'étiôle... Le papayer est un grand timide : les petits soins freinent sa croissance ! F. José en fit l'expérience un jour dans sa plantation d'Akono.

Pour cultiver le papayer afin d'obtenir de bonnes récoltes, on recommande de choisir un terrain engraisé et couvert de détrit

niques. On plante en pépinière les grains préalablement séchés. Quand les plants atteignent environ 30 cm, on les transplante définitivement à 4 ou 5 mètres de distance en tous sens.

Les premières fleurs sortent deux ans après la plantation. Comme les fleurs mâles et les fleurs femelles se trouvent sur des plants différents, on ne conserve qu'un arbre mâle pour quinze ou vingt femelles.

Le papayer a une vie éphémère car, après cinq ans, il ne produit plus : sa carrière est terminée... Mais de la deuxième à la cinquième année, il vous a offert des douzaines de fruits savoureux qui ont placé sur votre table des desserts rafraîchissants.

La papaye, fruit utile à cent pour cent. Elle favorise la digestion; elle a aussi la propriété de ramollir les viandes difficiles à cuire. En incisant le fruit encore vert, on obtient une poudre blanche, la papaïne, utilisée en pharmacie. La papaïne est une enzyme facilitant la digestion des protéines. Quant aux grains, on en fait une poudre très efficace contre les vers intestinaux. Tout sert, sauf la pelure très mince par ailleurs, mais il n'est pas dit qu'elle soit sans valeur : les poules en raffolent, et les termites aussi. Cette partie est peut-être la meilleure! Les recherches plus poussées sauront, sans doute, nous le confirmer un jour prochain !

Si le bois est sans valeur, les feuilles, par contre, servent à la cuisson des viandes; les plus coriaces cuites enveloppées dans ces feuilles deviennent d'une tendreté... si bien que vous auriez toujours la sensation de savourer... du filet mignon !

Le papayer est un arbre de lumière, de grand soleil; c'est toujours avec admiration qu'on l'observe coiffé de ses grandes feuilles qui semblent couvrir tout là-haut des grappes de fruits ovoïdes avant la toute prochaine éclosion : la maturité jaunissante qui leur permettra de descendre trôner sur nos tables et de venir rafraîchir les palais des plus fins gourmets...

Le papayer offre donc fraîcheur délicieuse à nos estomacs, remèdes à nos maux et décor plein de délicatesse pour les yeux de ceux qui savent toujours admirer les chefs-d'œuvre de la création.

La papaye constitue aussi un superbe cadeau. Un jour, un jeune d'environ 13 ans vient consulter le tableau d'affichage des résultats

d'examens pour savoir s'il a été admis en classe de 6^e. Je remarque en passant qu'il a une large plaie à une jambe. Il marche pieds nus...

— Mon ami, qu'as-tu à cette jambe ?

— J'ai un bobo...

— Viens ici à mon bureau. Ton bobo, c'est sérieux. Il faut soigner cela.

Je lui remets un billet destiné à la Sœur du dispensaire : « Ma Sœur, prière de soigner ce jeune aux frais du collège. »

Je lui remets ce billet et oublie tout cela.

Quinze jours plus tard, je reçois un jeune portant une magnifique papayer mûre à point.

— Mon Frère, je viens vouscadeauter...

— Je te remercie. Mais pourquoi donc viens-tu me donner cette belle papaye ?

— Regardez ma jambe. Plus de plaie. Complètement guérie. La Sœur m'a bien soigné et je suis guéri. Elle m'a dit que j'avais là un ulcère... Mille fois merci.

Le papayer : un arbre qui nous présente aussi des cadeaux appréciés, des cadeaux qui servent à dire merci...

Les bougainvillées

Un des charmes de l'Afrique pour ceux qui circulent les yeux grands ouverts et qui conservent soigneusement des réserves de leur pouvoir d'admiration : les fleurs. Les fleurs de toutes sortes, de toutes couleurs, de toutes dimensions qui éclatent partout autour de nous et tout au long de l'année, tout près du sol comme au sommet des arbres, sous les pluies diluviennes comme sous la sécheresse la plus sévère.

Le bougainvillée est un de ces arbustes à fleurs merveilleuses. Il fut nommé ainsi en l'honneur de Bougainville, navigateur français qui a découvert l'île Bougainville, nommée en son honneur, dans l'archipel des Salomons, en l'Océanie.

Le campus de Bullier est un petit jardin botanique camerounais grâce aux soins et à la dextérité du F. Paul-André. Les espèces de plantes qu'on peut admirer sur notre terrain doivent bien atteindre les 300. Parmi les arbres et arbustes de notre jardin botanique, je peux mentionner comme cela de mémoire : terminalia, ronier, palmier, palmier nain, jaracanda, tulipier du Gabon, piptadeniastrum, orgueil de Chine, frangipanier, poinsettias, accacias, flamboyant, ravanella appelé aussi arbre du voyageur, kapokier, papayer, bambou, eucalyptus, manguier, mandarinier, goyavier, etc. Et parmi les fleurs citons ici : aristoloche, datura, superga gloriosa, allamanda, etc.

Ces diverses fleurs, les timbres africains ne manquent pas de les célébrer à leur façon et de les vulgariser à bon escient. Il y a plusieurs années, le Cameroun émettait un superbe timbre de 40 F en l'honneur de la rose porcelaine. La rose porcelaine : véritable pièce de joaillerie offerte par la nature. Un massif de telles roses prospère près de la barza se Nkolmébanga. Et quelles exclamations sortent de nos lèvres devant les flamboyants qui émaillent le paysage routier en mars et avril. Chapeau à ce Frère des Écoles chrétiennes, Frère Henri, actuellement devenu moine à l'abbaye de Tamié (France), qui a eu l'heureuse idée d'en planter une quinzaine dans la cour latérale de l'église St-Matthieu de Nkolmébanga. Chaque année, c'est un incendie, et un incendie qui dure... près de ce temple!

Mais oublions pour un instant roses de porcelaine et flamboyants pour jeter un coup d'œil admirateur sur le bougainvillée. On dira peut-être qu'il ne s'agit pas là du tout d'une plante africaine, puisqu'elle est bien d'origine américaine... La belle affaire ! Mais l'Afrique en est parsemée. Alors, disons qu'elle s'est bel et bien africanisée comme ces vieux missionnaires ou ces vieux colons qui ne sauraient plus vivre dans un autre lieu de la planète... tellement ils se sont assimilés au paysage, aux coutumes, à l'air du temps, au soleil torride, aux tornades abruptes, en un mot, à tout ce qu'est l'Afrique authentique.

Ouvrons un Larousse à l'article bougainvillée et lisons : «Genre de plantes grimpantes de la famille des nyctaginacées, originaires d'Amérique, cultivée comme plante ornementale pour leurs larges bractées colorées en rouge violacé.» C'est à peu près cela, la poésie en moins...

Le bougainvillée est un de ces bijoux de la flore terrestre. Arbuste peu exigeant quant à l'humidité et au sol, il pousse bien partout surtout en saison sèche; il se maintient toute l'année couvert de centaines de fleurs éclatantes aux extrémités de ses multiples branches flexibles. Plus vous le coupez, plus il pousse de nouvelles tiges et de nouvelles fleurs, toujours plus nombreuses, plus vigoureuses, plus longues.

La feuille, une simple feuille verte cordée comme celle de nos peupliers si bien connus, ne permet pas de susciter en nous l'extase ! Mais, la fleur, elle ! Une feuille transformée, amincie, colorée d'un rouge vif, d'un carmin clair, d'un violet sombre, d'un jaune saumon ou tout simplement d'un blanc immaculé selon les variétés qui s'épanouissent ici même, sous nos yeux. La concession du collègue Bullier offre à l'admiration de professeurs et élèves comme à celle des visiteurs plusieurs de ces variétés, toutes en fort bonne santé grâce aux bons soins du F. Paul-André Lavoie, horticulteur en chef de notre domaine.

Une haie de bougainvillée, c'est un feu d'artifice continu surtout sous gros soleil. En massif isolé, c'est une boule de feu, une boule de fleurs en santé qui vous tendent leur douceur colorée tout en se protégeant de vos caresses amicales par des épines surnoises et acérées ; les épines des bougainvillées, c'est connu, sont traîtresses : elles sont bien camouflées et extrêmement rigides en leurs pointes.

Les feuilles transformées, soudées trois à trois, constituent la partie importante de la fleur tandis que trois excroissances toutes menues, aux extrémités jaunes, jouent le rôle de pistils issus de la base de la nervure centrale de chaque feuille-pelure transformée, cordée aussi comme les véritables feuilles qui sont, elles, d'un vert profond, épaisses et tout à fait lisses.

Le bougainvillée est inodore. Faut-il le regretter ? Sa beauté lui suffit : elle est toute sa parure ! Mais quelle parure !

Les haies de bougainvillées s'érigent en clôtures naturelles qui suffisent à tenir en respect et les hommes et les animaux errants à cause précisément des épines, ces menaces omniprésentes et surnoises qui vont de la base de chaque branche jusqu'au sommet et qui surplombent la feuille : chaque feuille cache donc son épine.

Les massifs multicolores de bougainvillées se présentent comme de véritables ornements et on se demande pourquoi nos voisins ne songent pas à décorer leurs cours, leurs cases de ces arbustes d'une multiplication si facile. En effet, prenez trente centimètres d'une branche de ce bois ferme, aiguissez-en une extrémité en biseau et fichez-la en terre; mais n'oubliez surtout pas d'arroser durant une semaine. Un mois après, vous aurez un bel arbuste jaillissant vers le soleil dans toute sa vigueur; un essaim de fleurs vives viendront piquer leur ton éclatant dans ce paysage de terre brûlée ou de vert profond de la forêt équatoriale.

Le bougainvillée est le joyau de nos parterres, un feu d'artifice permanent, la protection de nos enclos contre les prédateurs. C'est encore la décoration de nos tables à l'occasion de nos repas en plein air et celle de nos salles quand on reçoit des visiteurs que l'on tient particulièrement à honorer. C'est surtout la décoration de choix de l'autel lorsque, chaque dimanche soir au collège Bullier, il y a adoration du Saint Sacrement pour commencer la semaine en adoration devant celui qui s'est fait notre force et notre soutien. Il est aussi l'ornement en diadème de la chevelure de nos jeunes filles les plus coquettes lors des défilés qui soulignent la Fête de la Jeunesse, le 11 février de chaque année.

Enfin, près de la Vierge, un bouquet-quatre-couleurs se révèle une merveille que nous employions pour honorer celle - une rose qui a poussé entre les épines, - qui s'appelle en certains endroits Notre-Dame de Val Fleury, mais qui pourrait fort bien s'appeler ici même Notre-Dame de la Colline Fleurie en sachant que *nkol* veut dire colline en *manguissa* ! Une particularité : ces fleurs ont la vie dure car elles gardent longtemps leur beauté et leur éclat. Il nous restera, à nous que le temps qui passe menace toujours, de garder aussi, à son exemple, beauté et éclat malgré le passage du temps qui nous pousse toujours dans la même direction... de la vie vers la Vie !

L'Afrique aux mille couleurs

MOT DE LA FIN

[Retour à la table des matières](#)

Au moment de terminer l'exposé de ces multiples touches de la vie au Cameroun, je voudrais tout simplement indiquer que cette gerbe de souvenirs au fil du temps pourrait servir un jour à ***L'Histoire des Frères Maristes au Cameroun.***

Vous avez vu évoluer de nombreux personnages qui sont venus jouer leur rôle sur la scène de cette histoire. J'ai voulu rappeler ici quelques-uns des gestes qu'ils ont posés sans qu'ils se rendent compte alors de leur portée à long terme. C'est ainsi que s'écrit l'histoire : par menues touches distribuées au fil des jours... Comme le grain jeté en terre, il s'opère ensuite une mystérieuse fructification.

L'historien averti pourra tirer partie de ces éléments qui me sont revenus à la mémoire pour la plus grande partie sans avoir eu recours aux documents écrits ni même à mon Journal Personnel car ce journal-là n'existe pas et n'a jamais existé. D'autres éléments pourront fort bien, avec le temps, s'ajouter à ces courts chapitres.

Il convient ici de rendre hommage aux hommes et aux femmes qui ont laissé parmi ces souvenirs sans prétention des traces de diverse importance, plus ou moins profondes. Mais le plus petit de ces gestes

a été fait pour construire l'Église qui est au Cameroun. Nous avons posé ces gestes dans la bonne entente et dans un esprit de collaboration. Nous avons, de part et d'autre, agi dans la coopération assurés que nous étions que c'est ainsi que s'édifie le Royaume de Dieu parmi les hommes.

J'ai passé vingt-trois ans à travailler dans cette vigne : six ans comme Provincial de Desbiens et dix-sept ans comme missionnaire sur les lieux, dans la grande forêt équatoriale. Je garde de toutes les personnes avec lesquelles j'ai collaboré, au Québec comme en Afrique, le souvenir de gens sincères, bien intentionnés qui ne ménageaient jamais leurs forces et leurs talents en vue d'une entreprise apostolique : édifier dans ce pays des collèges qui seront des pépinières de catholiques sur lesquels l'Église pourra toujours compter.

Aujourd'hui, en 2002, une page d'histoire vient donc de tourner. Nous faisons confiance à nos successeurs. Souhaitons qu'ils puissent, dans la confiance et avec la coopération des parents, poursuivre une œuvre qui a été fondée après que les Frères Maristes aient été dans l'obligation douloureuse d'en abandonner une autre en plein essor au Congo-Brazza. Saint Paul voyait juste quand il écrivait : «Tout tourne au bien de ceux qui servent Dieu!» Saint Paul a été un missionnaire enthousiaste. Nous voulions tous lui ressembler au moins un peu... Le Cameroun a été pour nous, Frères Maristes canadiens, cette nouvelle terre à cultiver où la Providence nous a conduits par la main... À notre tout, nous passons la main à nos successeurs qui sauront poursuivre une œuvre tout entière au service de la nation camerounaise et de l'Église vivante du Cameroun.

L'histoire continue donc de s'écrire au jour le jour. Souhaitons qu'elle se poursuive sous un soleil radieux : celui qui réchauffe et illumine cet immense continent, **cette Afrique aux mille couleurs où la vie s'épanouit.**

Fin du texte